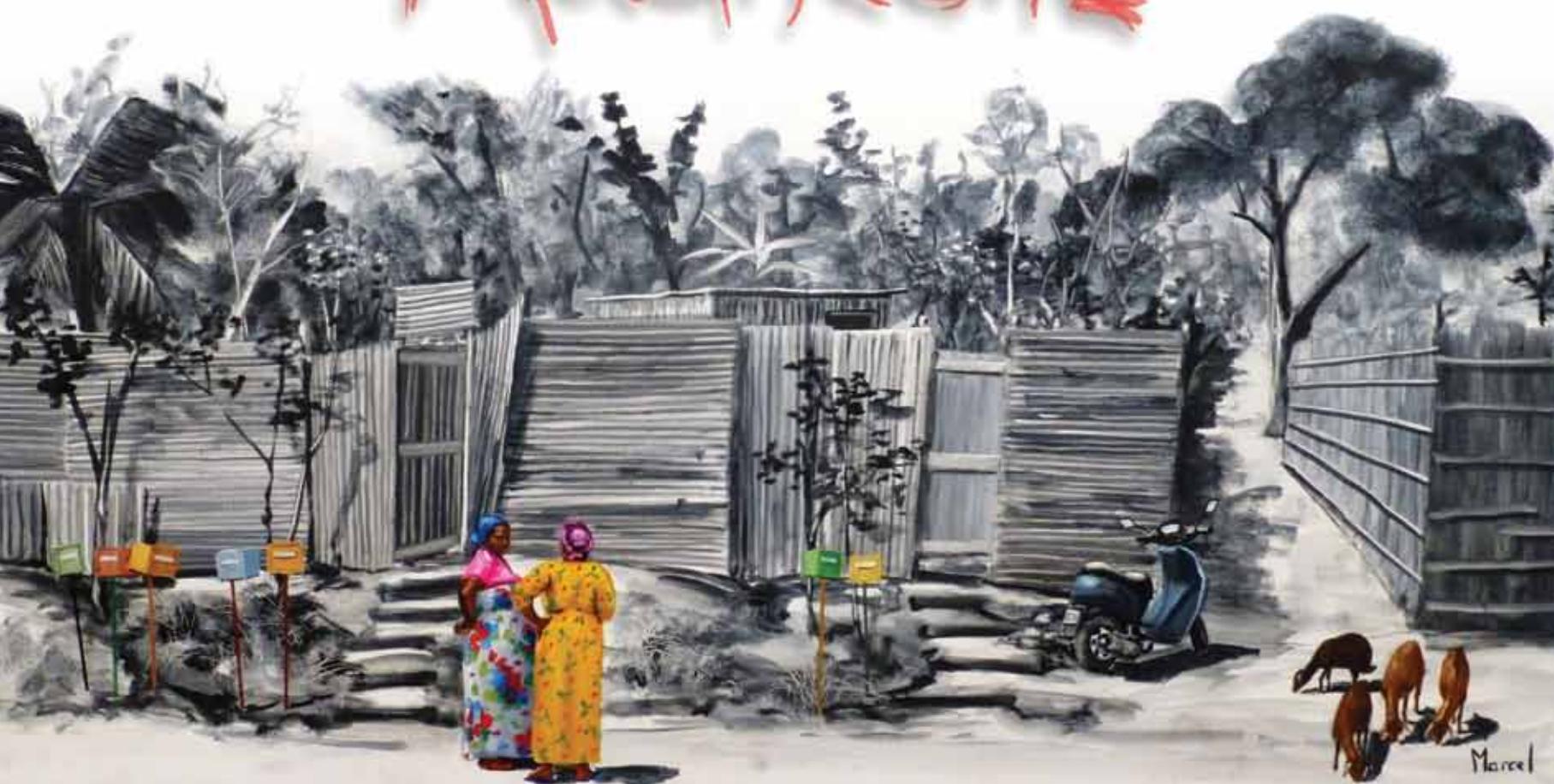


MARCEL

LIBERTÉ,
ÉGALITÉ
MagnéGNÉ



EDITIONS DENAM'NEYO



Marcel

D'une façon générale je n'aime pas peindre ce qui est beau ; j'aime rendre beau ce qui est ordinaire.



Ce livre est entièrement dédié à mes parents. À ma mère, qui m'aura donné son regard pour le beau, et l'incessante critique qui va avec; à mon père, un amoureux du travail bien fini, et donc un humaniste. Pas un humaniste qui discute ; un humaniste de terrain.



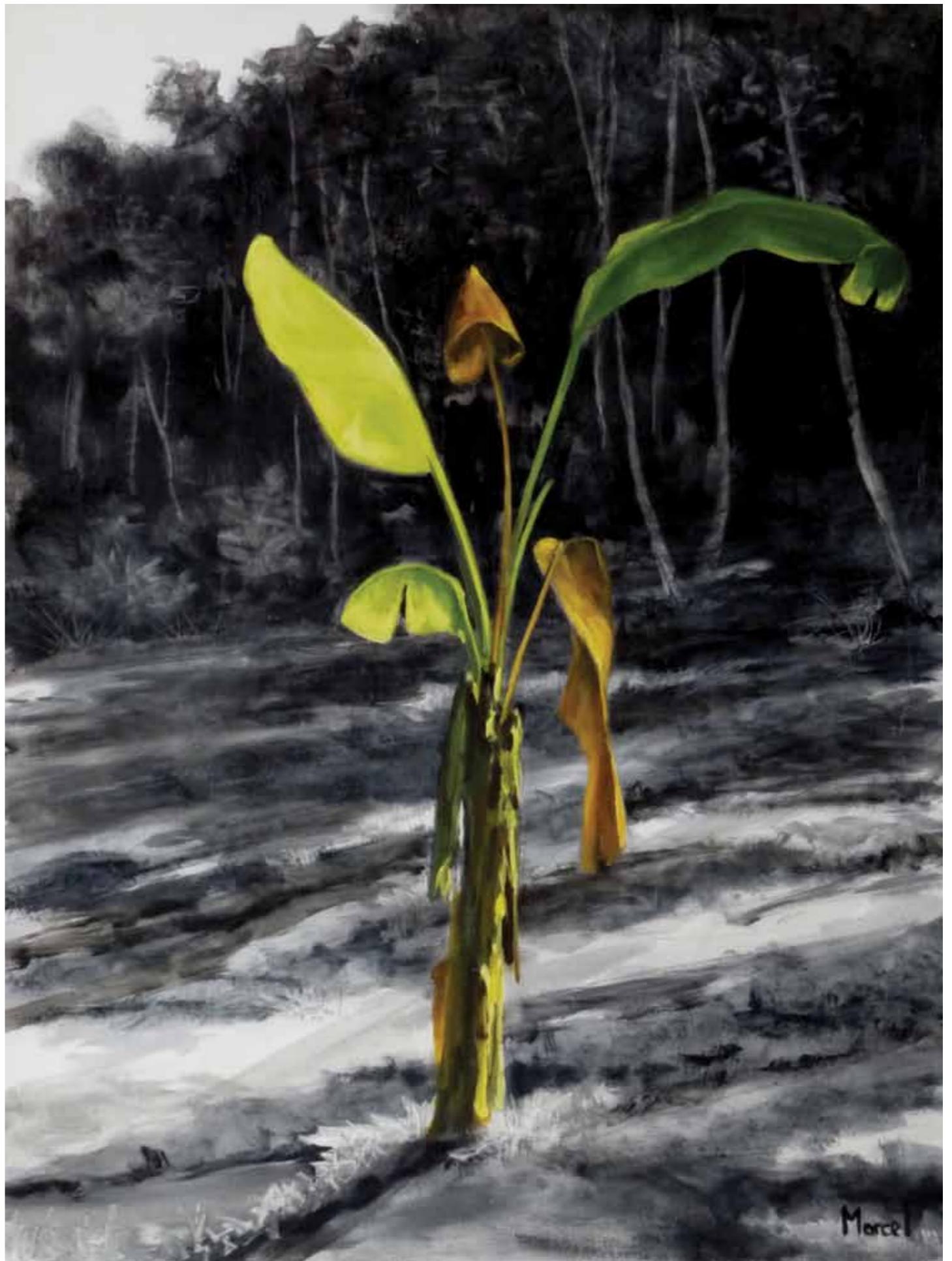


RÉFLEXIONS

« L'art commence avec la retenue. »
Michel Serres, philosophe.
A quoi j'ajouterais : « L'amour aussi ».

« L'art est la belle représentation d'une chose et non la représentation d'une belle chose. »
Emmanuel Kant

Les artistes sont des gens qui ont contact avec toutes les classes sociales et qui sont par conséquent extrêmement dangereux. Je vous recommande donc d'éviter autant que possible de les fréquenter.
Conseil donné aux membres de sa famille par la reine Victoria.



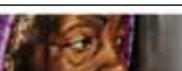
REMERCIEMENTS



PRÉFACE



SOMMAIRE

 68	MATERNITÉ	 164	POURQUOI CHEZ LES NOIRS ?	 272	MABAWAS		
 80	VOUS AVEZ DIT DESSIN ?	 178	ON PEUT COMMENCER AVEC DU NOIR	 276	DES NOIRS ET DES BLANCS ET INVERSEMENT		
 96	LA NOSTALGIE DU MAGNEGNE	 198	DILEMME DE MZUNGU	 292	LÉONARD DE VINCI		
 13	INTRODUCTION	 110	QUI AIME BIEN CHATOUILLE BIEN	 206	RAMADAN	 308	MARIAGE
 14	MAYOTTE	 120	CINQ ANS PLUS TARD	 216	BROUILLARD	 316	AUTOPORTRAITS
 19	LES TROIS AUTRES COMORES	 128	LA COURSE DE PNEUS	 218	TÊTES DE VACHES	 376	LANGA
 28	DU MAGNÉGNÉ ET DU DESSIN	 132	MAIS QUE FAIRE DE MAYOTTE ?	 225	JE SUIS UN SENTIMENTAL	 394	101ème DÉPARTEMENT ; ET APRES ?
 36	MAIS... IL N'Y A QUE DES HOMMES !	 144	JE SUIS PEUT-ÊTRE UN ANGENAIS	 232	RETOUR À MAYOTTE	 400	COMMENT CA MARCHE
 46	CÈNE MAHORAISE	 156	LES PHARES	 246	CHINOISERIES	 412	EPILOGUE
 54	DERNIÈRE LESSIVE	 158	BAUDELAIRE A-T-IL VÉCU À MAYOTTE ?	 257	LA MER ET LES POISSONS	 416	LEXIQUE



Médina de Mutsamudu, Anjouan



INTRODUCTION

D'avais quarante-cinq ans et j'étais enseignant, lorsque je suis venu à Mayotte, et je n'avais pas du tout prévu d'y rester vingt-quatre ans. J'avais prévu d'y rester deux contrats, soit quatre ans, pas un jour de plus, et puis après, d'en repartir, fortune faite avec les congés et les primes, pour me blottir quelque temps, dans un endroit sec et pas cher, probablement dans un village de métropole, et continuer à peindre, puisque le virus ne me lâchait plus. Peindre de plus en plus, et de mieux en mieux, jusqu'à ce que j'en vive. Ma retraite, ça allait être ça ; la peinture. Ou rien. Il me faudrait donc apprendre à vivre avec moins ; moins de confort, moins de dépense, moins de normes à respecter, et donc plus de temps libre, passé à apprendre ce métier, tableau après tableau.

Pour beaucoup, le temps c'est de l'argent ; pour moi, l'argent ça a toujours été du temps. Mayotte se révéla parfaite. Le Vivre avec moins était déjà une spécialité de l'île, et depuis fort longtemps.



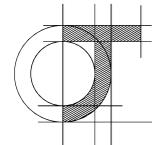
Sans compter que le spartiate sous les tropiques est plus supportable que le spartiate en Creuse. Rien que sur le chauffage, par exemple, j'économisais un solide mois de salaire. Et à Mayotte, tout était magnégné*. Ce qui me convenait très bien. Chez nous, en France, quand j'étais jeune, on appelait ça le système D. Je l'ai entendu dire mille fois autour de moi quand j'étais enfant. C'était une des spécialités bien françaises. On connaissait et on envoyait la France d'alors, pour sa cuisine et ses prouesses amoureuses, tout le monde savait ça, et tout de suite après il y avait le système D. Avec un D comme Débrouille-toi. Années d'immédiate d'après-guerre, où tout était rare. Chacun fait ce qu'il peut, avec ce qu'il trouve. Exactement comme le magnégné. C'est ce même magnégné, véritable permis de bricoler, qui m'aura donné le temps de peindre les tableaux de ce livre. Vingt-quatre ans d'apprentissage du métier, et quoi de plus magnégné que l'apprentissage ?

Et enfin, dernier point mais non le moindre, tout ce que j'y voyais me plaisait, et me donnait envie de peindre. Lumière, couleurs, peaux noires, et magnégné. Tout ce que j'aime. Vingt-quatre ans passés à vivre et à peindre à Mayotte, et un petit peu dans les trois Comores voisines. Ce livre est une illustration de ce que j'y ai peint pendant un quart de siècle, et un résumé de ce que j'y ai appris.

* Magnégné, mot mahorais connu de toute la région, qualifiant une action, une personne ou une chose, dont la réalisation va de l'approximatif au grand n'importe quoi.



MAYOTTE

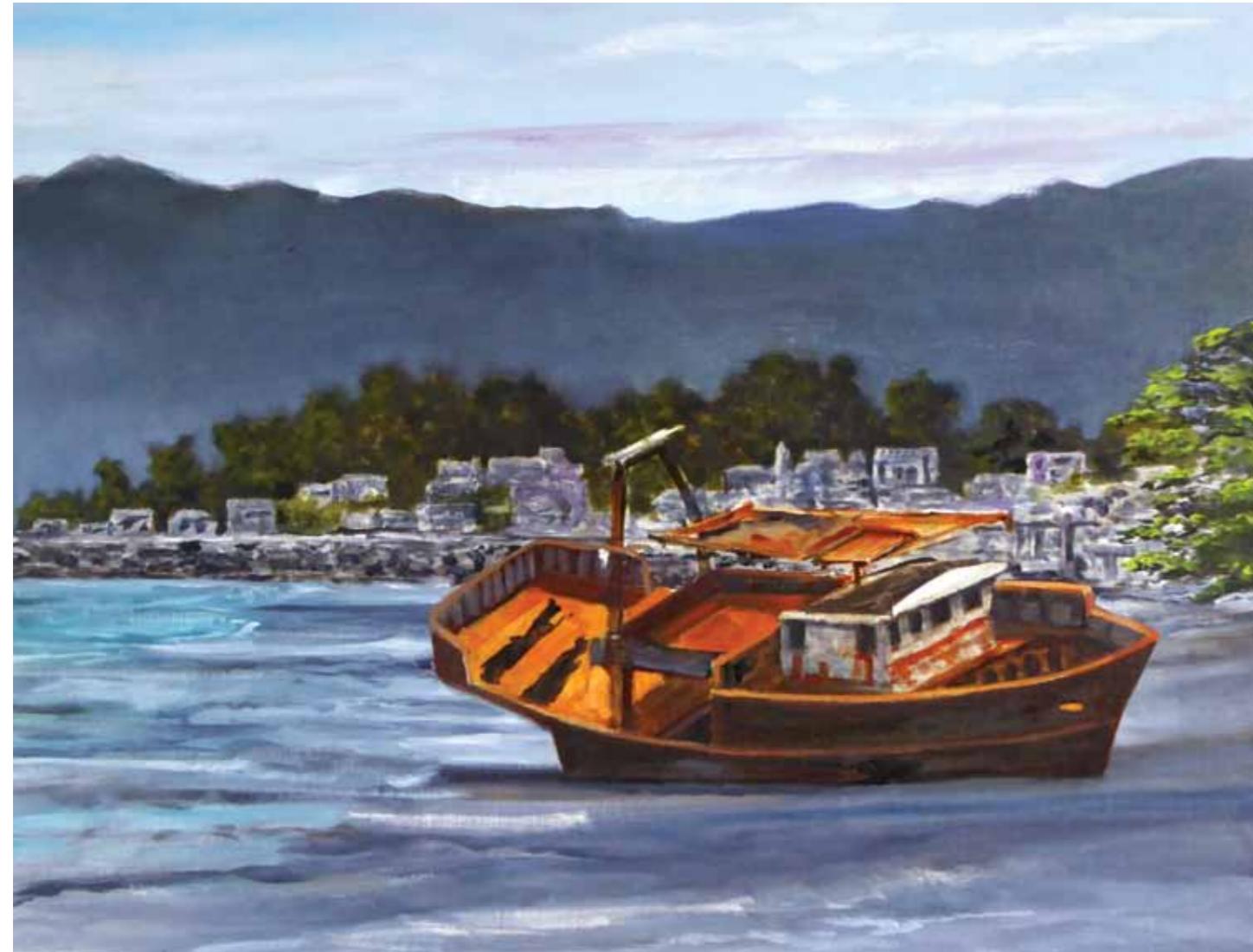


'habite Mayotte depuis vingt-quatre ans. Quatre ans à Bandraboua, trois ans à Combani, deux ans à Mavingoni, en pleine campagne, inaccessible sinon en 4x4, et enfin dix bonnes années à Mamoudzou, la capitale. Entre ces installations jaurai vécu presque deux ans en métropole, surtout pour des raisons médicales. Vingt-quatre ans à Mayotte et je suis toujours vivant ! Malgré tout ce qu'on nous raconte sur l'île. Il y a vingt ans, un peu moins même, neuf personnes sur dix ignoraient où était Mayotte, et celui qui savait,



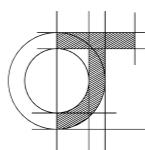
vous disait que c'était entre les Antilles et la Nouvelle Calédonie. A moins que ce soit l'inverse. Quelque part par là. Aujourd'hui, quelques quinze ans plus tard, neuf français sur dix ne savent toujours pas où se trouve Mayotte, mais ils savent tous qu'avec la religion, les migrants, la première maternité de France et tout ça, il y a plein de problèmes à attendre de ce côté-là. Ce n'est pas comme ça que Mayotte voulait qu'on la connaisse. Depuis toutes ces années, Mayotte, avec moi et avec d'autres, se sera pourtant montrée tolérante, accommodante, bon enfant. Elle m'aura permis de vivre à ma façon, et elle m'aura laissé peindre ce que je voulais, sans me jeter de pierres et sans crever les pneus de ma voiture. C'est donc à Mayotte et à ses habitants que va ma première loyauté.





Après avoir vécu plus de vingt ans dans les Comores, je suis encore assez souvent surpris par le comportement de leurs habitants, et ce qui m'étonne le plus, c'est d'être encore surpris. Je demeure donc un étranger, et c'est très bien comme ça.





amais avant d'arriver aux Comores, je n'avais éprouvé la certitude que oui, après toutes ces années, enfin, sans aucun doute, c'était bien ici la région du monde où je désirais m'installer, jusqu'à la fin de ma vie ; jamais avant d'arriver à Mayotte, ma porte d'entrée aux Comores. Bien avant que les Wazungu ne soient vus dans la région, les îles étaient rassemblées dans un dicton régional qui voulait qu'en Grande Comore on palabre, ou on parlemente, je ne sais plus, qu'à Anjouan on s'active et on travaille, qu'à Mayotte on s'amuse et que l'on dorme à Mohéli. Ces quatre îles ont leurs différences profondes, leur personnalité propre. C'est un peu le magnégné* dans chacune d'entre elles, mais au quotidien le fonctionnement de la société y est le plus souvent très doux. Souvent aimables et courtois, toujours surprenants, les gens de l'archipel, surtout les gens simples, sont ouverts et serviables, du moins pour le Mzungu* que je suis. C'est dans ces quatre îles là que je veux laisser un bon souvenir, une trace durable, et un héritage. C'est sans hésitation à Mayotte que va ma première loyauté mais c'est de l'archipel tout entier que je veux être aimé.



*La Comore en bas
à droite est la Comore française.*

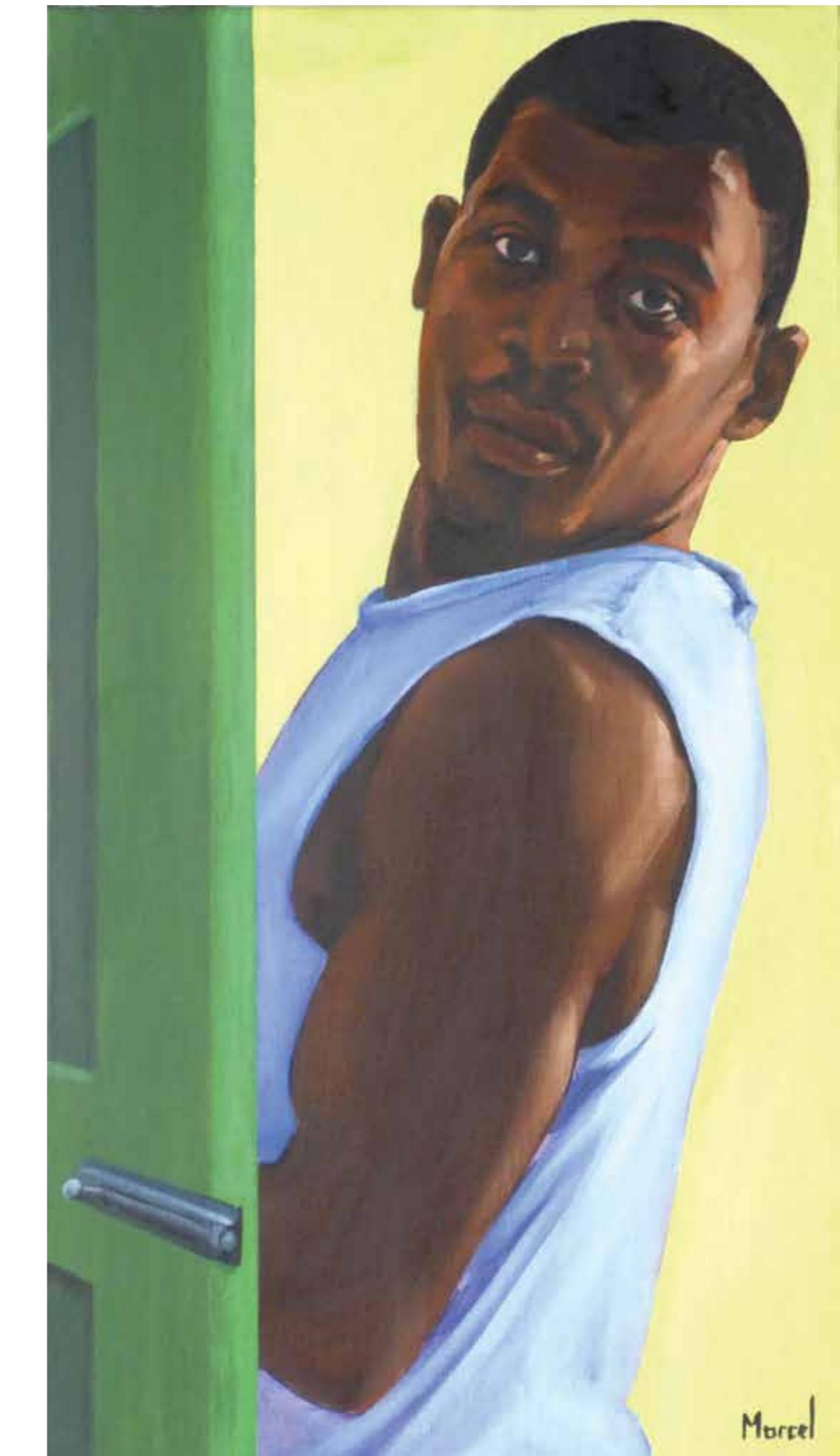


* le blanc : Mzungu ; les blancs : Wazungu



À gauche :
La médina de
Mutsamudu

À droite :
Salim





“Les œuvres d’art sont les lettres de noblesse de la seule aristocratie, celle qui a ses ancêtres devant elle.”

Rainer Maria Rilke

Je n'ai jamais rien lu de Rilke mais je sens que je vais m'y mettre parce qu'une phrase comme celle-là c'est exactement ce que de temps à autre j'ai besoin d'entendre; et de croire.

Je me suis fait traiter d'égoïste, plusieurs fois, par une aristocrate locale, née dans la médina, petite descend-*

ante d'une grande famille autrefois un petit peu régnante, fascinée par le verbe, familière des réseaux, imprégnée d'humanisme et de sens de l'histoire mais hélas toute entière tournée vers la politique, le politique, les politiques, beaucoup de mots, et pas beaucoup d'actes, et surtout ici, tout un petit club jacassant, complaisant et imbu de sa descendance d'ancêtres qui furent sinon grands, du moins au-dessus de la plèbe qui les entouraient. Aristocrates poil aux pattes mal remis de leur ruine et psalmodiant sous toutes leurs formes, au mieux la tristesse, au pire

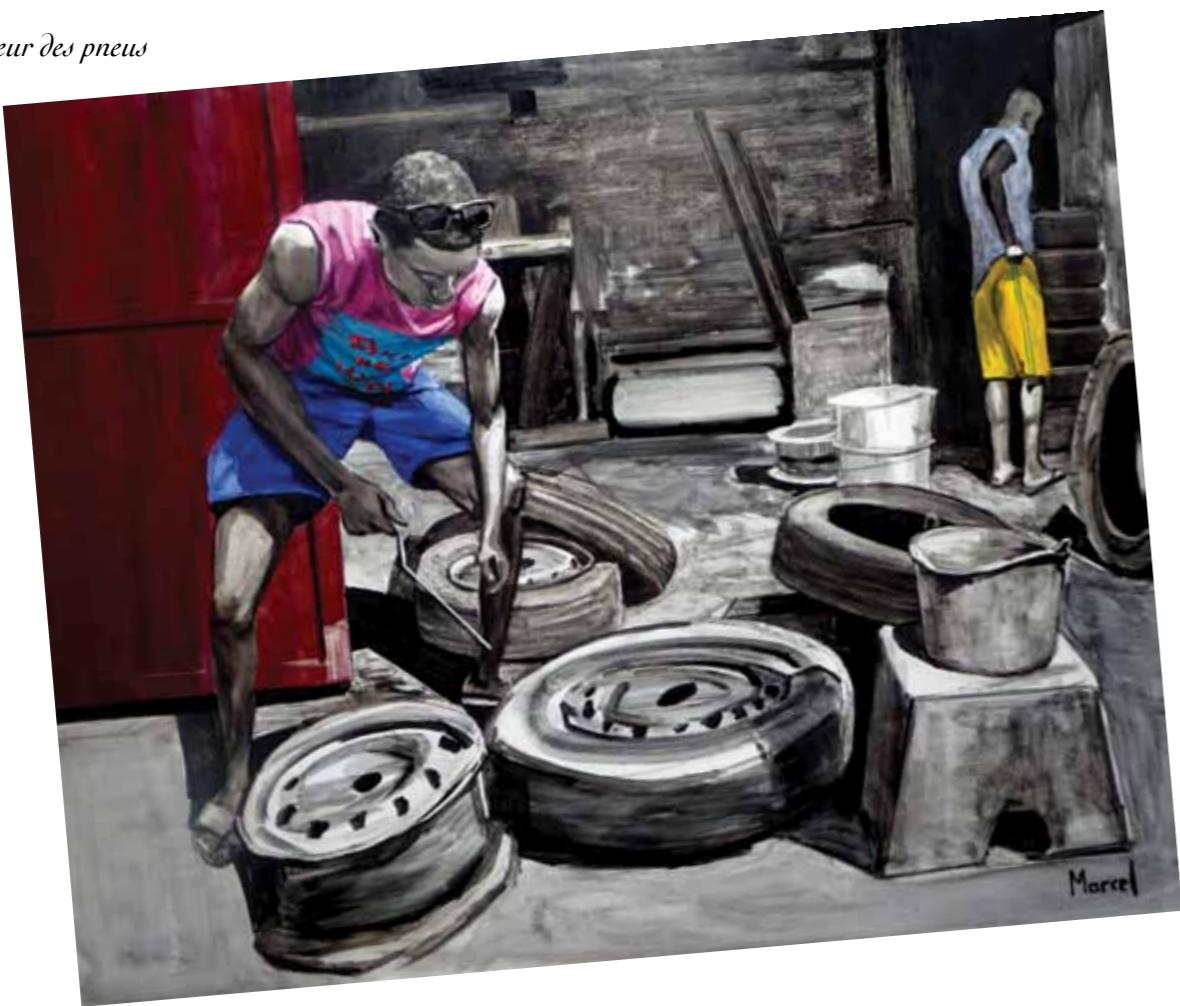
la rancœur de ne plus pouvoir imposer à leurs fâcheux les volontés et le pouvoir qu'aurait naturellement dû leur attribuer la naissance.

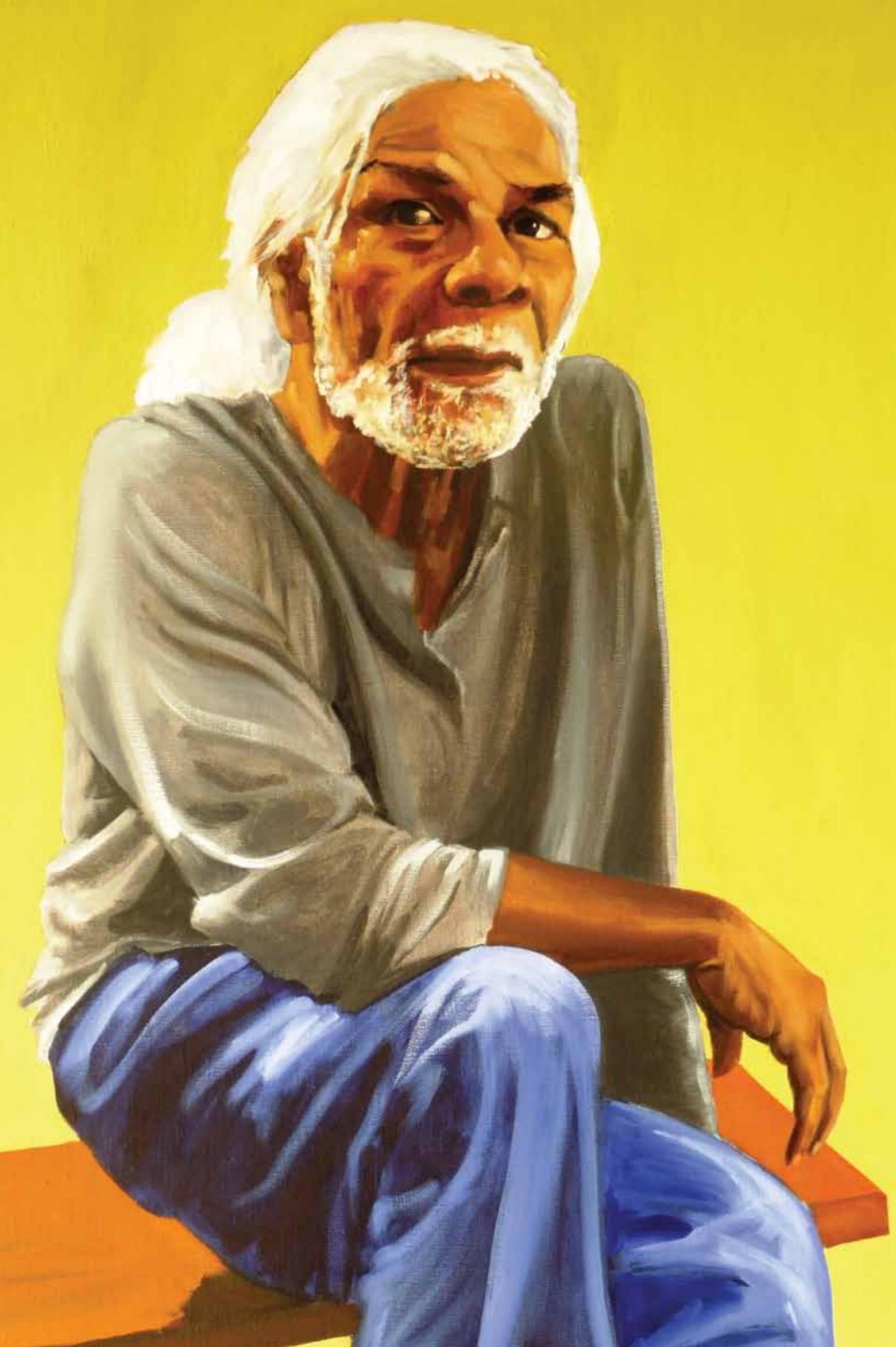
En quoi leur égoïsme se distingue-t-il du mien, qui veut construire, qui veut léguer, qui veut faire œuvre? Rilke à la rescoufle! qui donne à l'œuvre statut de lignée et fonction génératrice. Le Paradis pour un tel homme! Rembrandt était égoïste, bien sûr, et Picasso et Michel Ange et Hokusai... S'ils ne l'avaient été qui se souviendrait d'eux? Et quelle influence auraient-ils eue dans le change-

ment du regard des hommes sur le monde? Siècle après siècle la politique n'apporte rien; elle ramène les sociétés au même point de départ, celui du désordre qui rend la politique possible. Siècle après siècle l'art a au moins le mérite d'inventer et donc de découvrir en permanence. Au sommet de son influence un politique est un despote; au sommet de son art un artiste est un maître. La dynastie fondée par Léonard survit encore aux Médicis. Monsieur Rilke, merci.

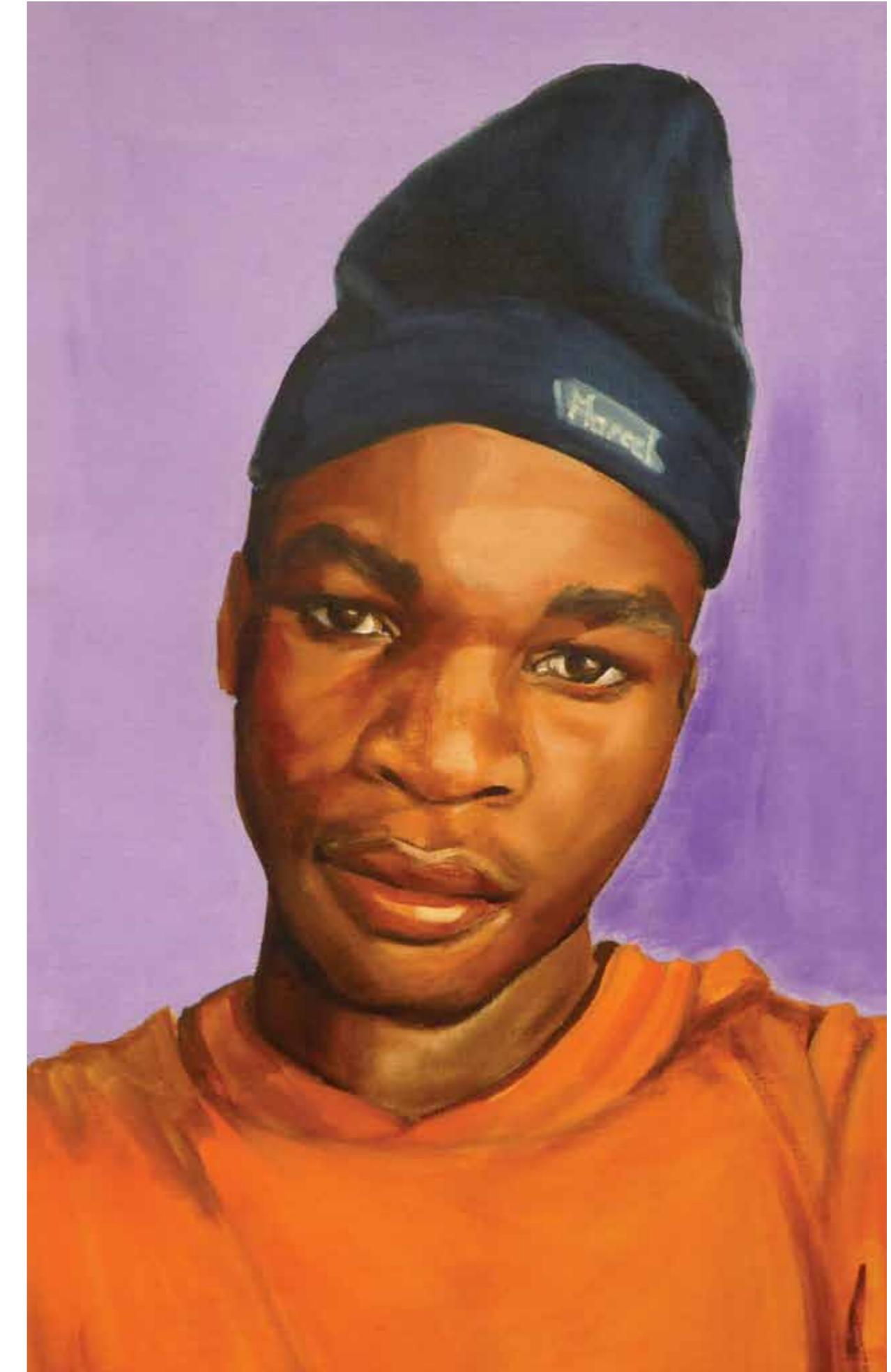


Le réparateur des pneus

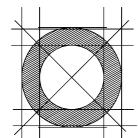




*Alix, maître de karaté,
champion du monde ;
trois fils champions du monde.
Vit à Tjararano.*



DU MAGNÉGNÉ ET DU DESSIN



n est créateur quand on se donne le droit de faire des erreurs ; on est artiste quand on sait lesquelles garder. (Auteur inconnu mais cher à mon cœur.)

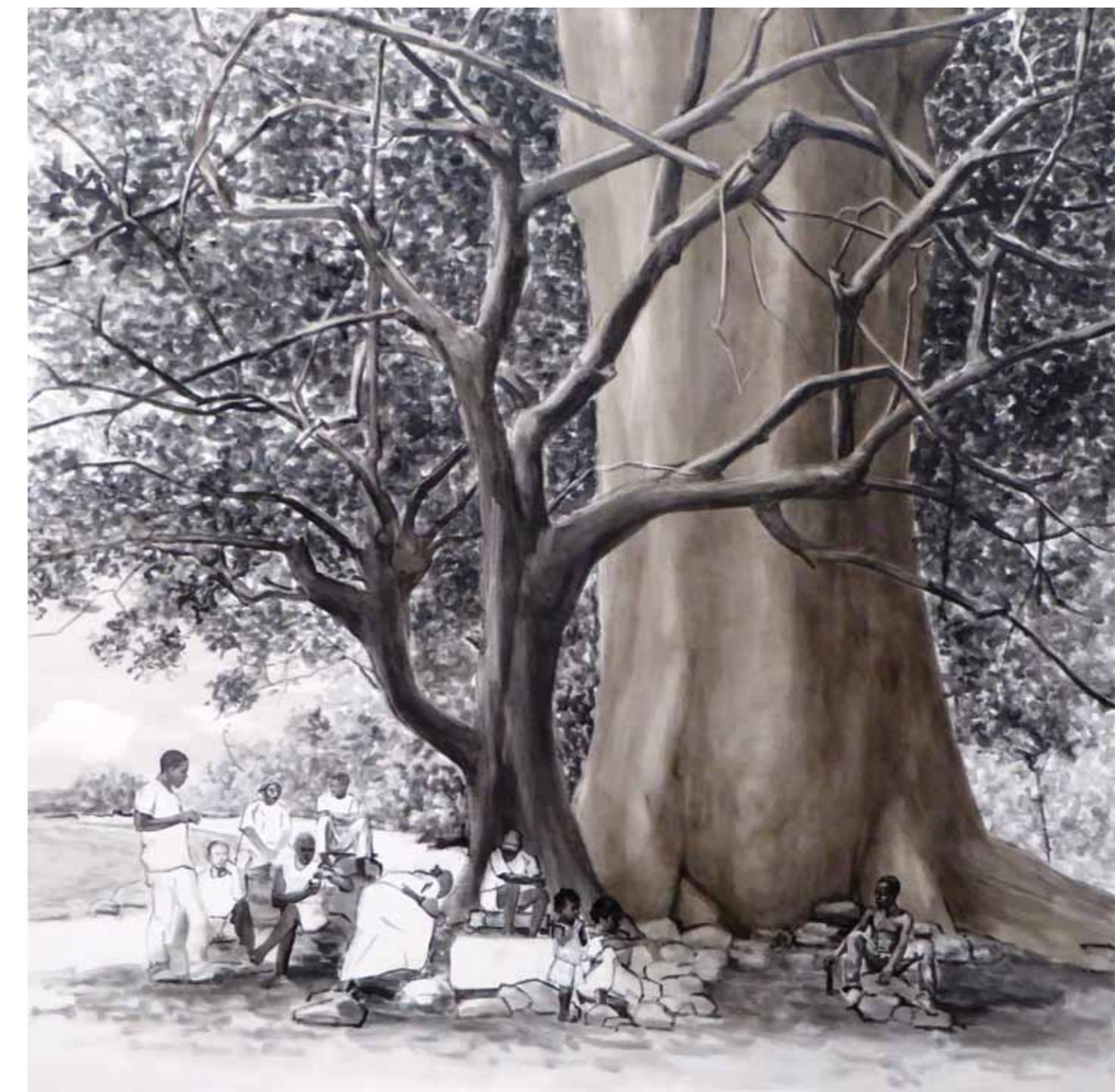
Dès qu'on entend « c'est du bricolage », on comprend magnégné ; dès qu'on entend « c'est n'importe quoi », on comprend aussi magnégné. Dans une situation magnégné tu fais avec ce que tu as, souvent c'est pas beaucoup, tu mets, tu enlèves, tu remets et ré-enlèves. Tu arrêtes quand tu es content ou quand tu ne peux pas faire plus. Ô toi jeune dessinateur, le dessin c'est pareil, tu n'as pas grand-chose, un crayon, un morceau de charbon, un peu de peinture ou d'encre de Chine, une surface quelconque et tu commences à mettre de la matière ; tu en enlèves s'il y en a trop, tu en remets s'il n'y en a pas assez. Ecce Magnégné*.

La suite et la fin dépendront de ton degré d'exigence. Plus simple y a pas. On est dans le rustique. Et peu à peu, à force de mettre et d'enlever, il va y avoir quelque chose qui va te plaire et que tu vas garder. Il y a du magnégné qui est joli et il y a du magnégné qui est vraiment trop magnégné pour qu'on le garde. Tu ne gardes que le joli, c'est-à-dire ce qui te plaît. Jusqu'à la fin de ta vie de dessinateur tu seras toujours magnégné mais ça se verra de moins en moins. Les vrais pros du magnégné s'arrangent pour que ça ne se voie pas. On les appelle aussi des maîtres.

* Ecce : mot latin signifiant « voilà »



— 30 —



— 31 —

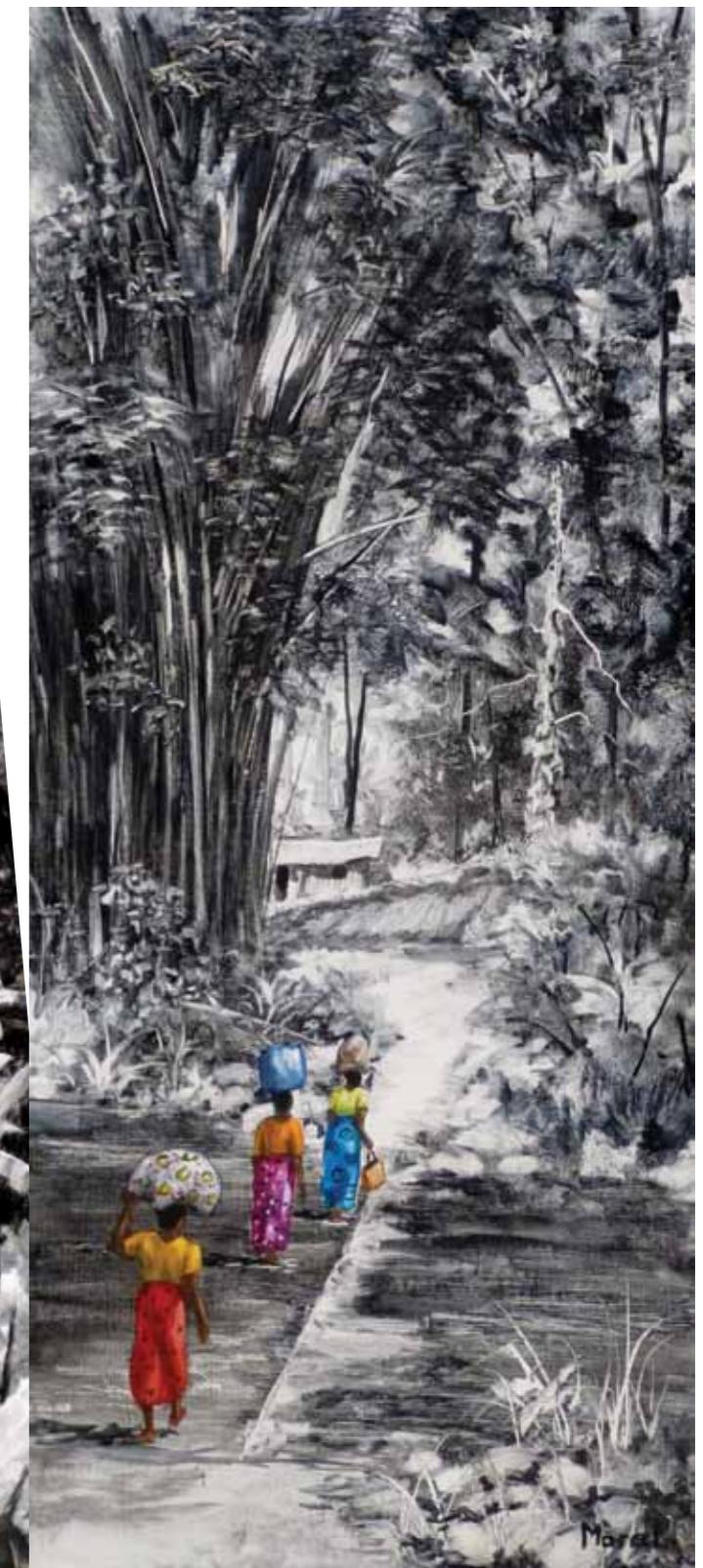


Kokoé





À gauche : Hikimati,
la petite femme de Salim



Ce n'est pas de la beauté,
mais c'est de la laideur du monde que naît l'énergie de l'artiste.
Aux massacres, aux humiliations, aux décompositions, il opposera des harmonies.
Dériosoires, au regard du vivant, mais indispensables tout de même.

MAIS... IL N'Y A QUE DES HOMMES !

 Il a raison. Il n'y a que des hommes. Treize d'entre eux, plus un enfant de sexe mâle, ce qui fait presque quatorze. Alain Daniel, le directeur de l'hôpital, bien calé dans son fauteuil, un peu de guingois, la tête appuyée au dossier affiche un sourire satisfait. C'est bon signe. Les sept autres participants qui sont avec lui ont l'air contents eux aussi. Il y a là deux ou trois directeurs adjoints, les deux directrices des soins, probablement un comptable, et la jeune femme qui voit des hommes partout, une infirmière en chef ou quelque chose comme ça.

- Le vrai tableau fera quelle taille?

- 2 mètres cinquante sur 1 mètre vingt-cinq
Alain Daniel hoche la tête en mesurant le mur du regard. La salle de réunion qui jouxte son bureau n'est pas très grande, le plafond est bas et le mur du fond ne fait pas beaucoup plus de trois mètres. Le tableau va donc occuper presque toute la surface du mur. Lorsqu'il avait évoqué la possibilité de le décorer on avait tout d'abord pensé à accrocher plusieurs petits tableaux comme ceux qu'il avait vus à l'atelier; peut-être une série de scènes de Mayotte puisqu'il aime bien mes scènes de Mayotte et que telle était son idée de départ. Lorsque j'ai vu la salle de réunion j'ai tout de suite pensé occuper tout le mur du fond parce qu'un grand tableau transforme véritablement l'espace d'une petite pièce, tandis que des petits formats se contenteraient de l'habiller, plus ou moins bien, façon cachemise. Lorsqu'il occupe tout un mur un grand tableau joue à peu près le rôle d'une bibliothèque ou d'un vaisselier; il a la présence d'un meuble. Et je ne suis pas mécontent lorsque mes tableaux ont la présence d'un meuble.
- Moi j'aime bien, dit le directeur.

Ses collaborateurs aussi, semble-t-il, qui sourient et rêvassent en parcourant ma maquette.

- Mais!... Il n'y a que des hommes!!!

Quelques têtes se tournent vers la nouvelle jeune chef, quelques sourcils se froncent. La jeune chef regarde à droite, à gauche, en quête d'un soutien, puis me fixe d'un air sévère. Elle vient à peine d'arriver; me dira-t-on plus tard. Directement de Lyon, premier séjour Outre-mer, une pointure dans sa discipline, j'ai oublié laquelle, réanimation peut-être, pleine d'énergie, de dynamisme, venue à Mayotte pour faire avancer les choses, qui en ont bien besoin il n'y a qu'à regarder autour de soi c'est affligeant, et faire avancer les choses ça veut aussi dire que les femmes sont les égales des hommes, c'est vrai ça, supérieures même dans bien



des secteurs s'il faut en croire la rumeur; qu'elles ont donc leur place, toute leur place toujours et partout et dans cette maquette il n'y a que des hommes. Il y a donc quelque chose qui ne va pas.

- Tu nous fais ça quand?

- Je vous le promets pour dans trois mois.

- Très bien; je suis d'accord.

L'assistance se détend, des gorges se radrent, des épaules se relâchent, des postérieurs s'ébrouent, des compliments et des questions surgissent; vous avez fait la mer et je ne vois pas de bateau?! Ah si on voit une pirogue! Mais elle est loin! Vous allez peindre à l'huile? Sur toile ou sur panneau? Vous avez déjà fait le dessin? Vous peignez d'après photos? Ces hommes,

vous les connaissez ? C'est un vulé*? Ils grillent quoi? Des mabawas*? La plage, c'est où? Je vois le mont Choungui mais à droite je ne reconnaît pas. Vous allez faire quoi de la maquette? Vous la vendez ?

Et moi, je suis sur un nuage. Je n'écoute presque plus. Je suis béat, enchanté, heureux. Tout le monde il est beau tout le monde il est gentil. Alain Daniel m'apparaît sous un autre jour. De toute évidence c'est un homme de goût, d'intelligence, de sensibilité, de dévouement à autrui, avec une vision de l'avenir... Pourquoi aimerait-il mes tableaux sinon ? Donc il approuve mon projet, ma maquette est admirée et comparée au mur blanc du fond de la pièce, ma Cène va voir le jour. Un tableau que je rêve de faire depuis que j'ai commencé à dessiner; il y a de ça presque trente ans.

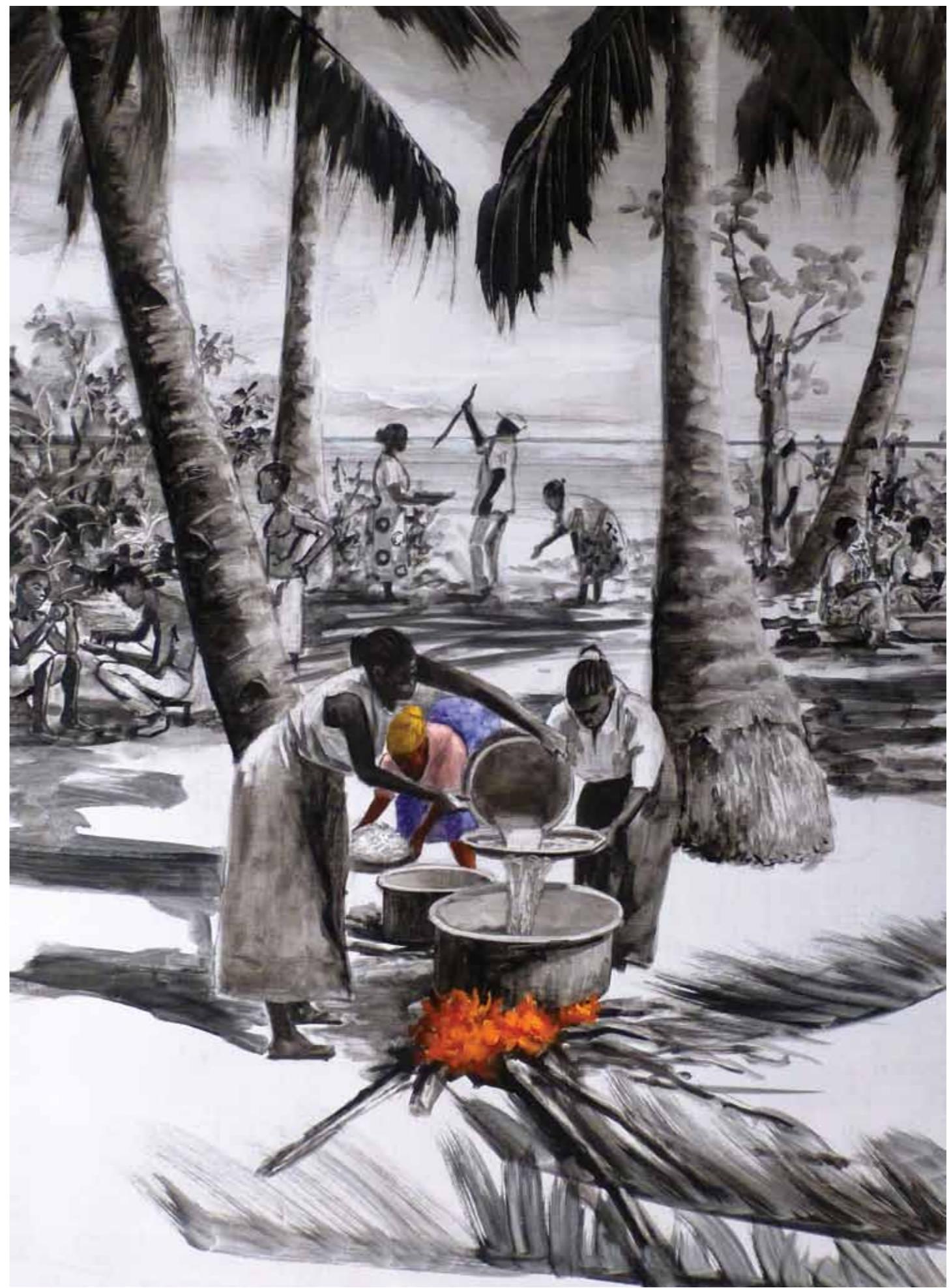
Je n'ai pas encore bu, je n'ai rien fumé depuis des années mais c'est pas grave je suis très très bien. Le travail commence demain.- Mais!... Il n'y a que des hommes!!!!

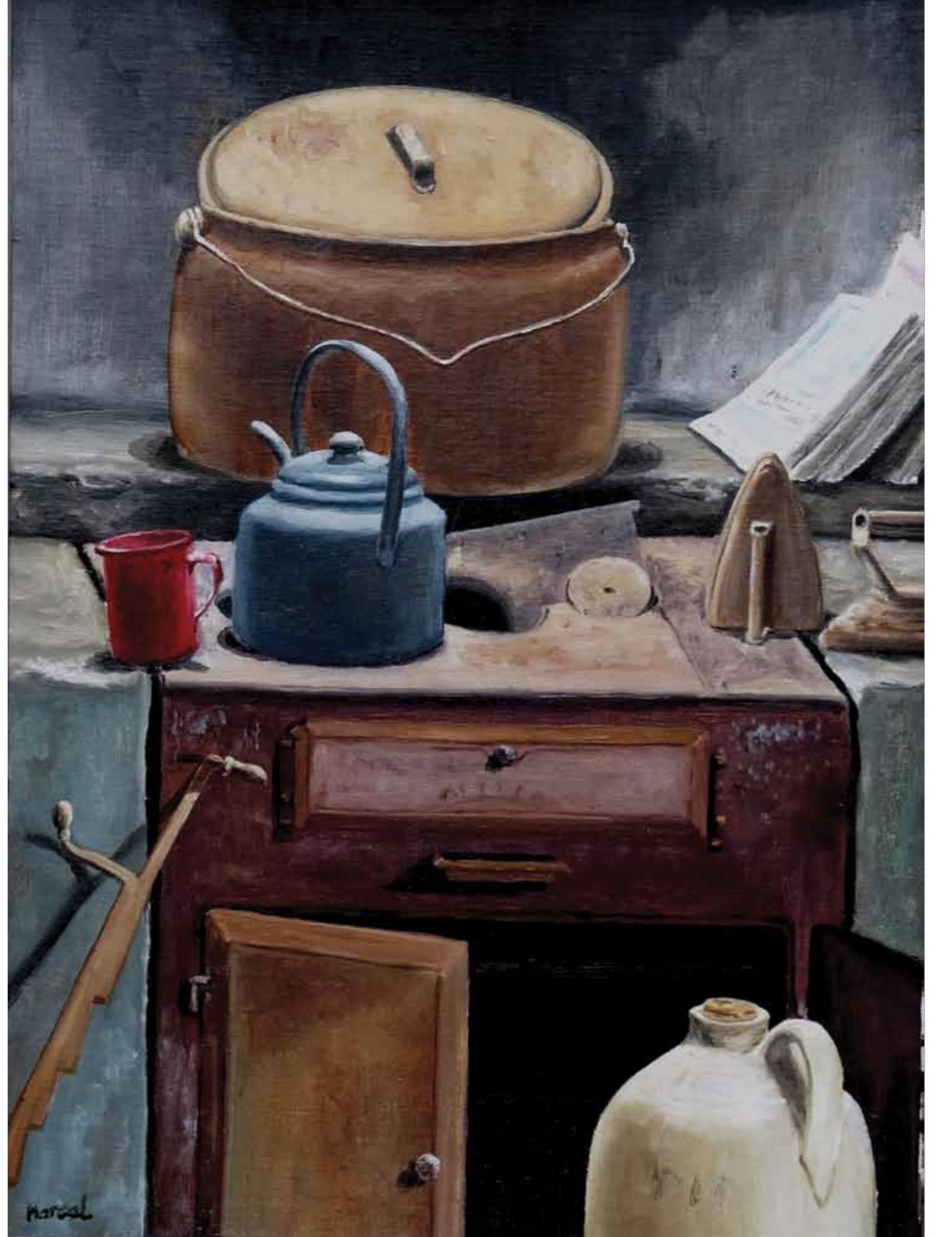
* Vulé (prononcer voulé) : grillade rustique

* Les mabawas sont les ailes de poulet vendues congelées par carton de 10 kilos, et qui constituent l'élément de base d'une grillade ordinaire, chez soi, à la campagne ou à la plage.

*En haut à droite :
le badamier de M'liba,
arbre à palabres par excellence.*

Malavuni (la campagne)



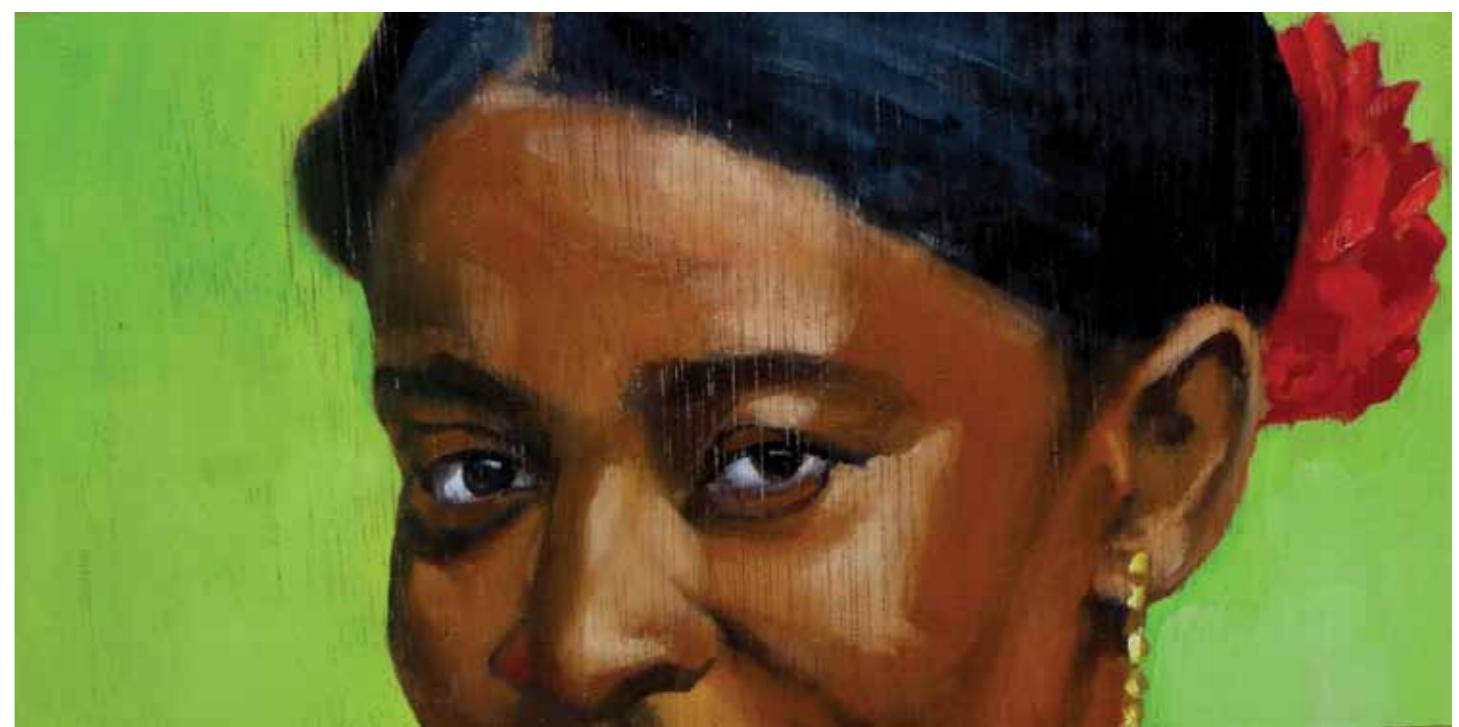
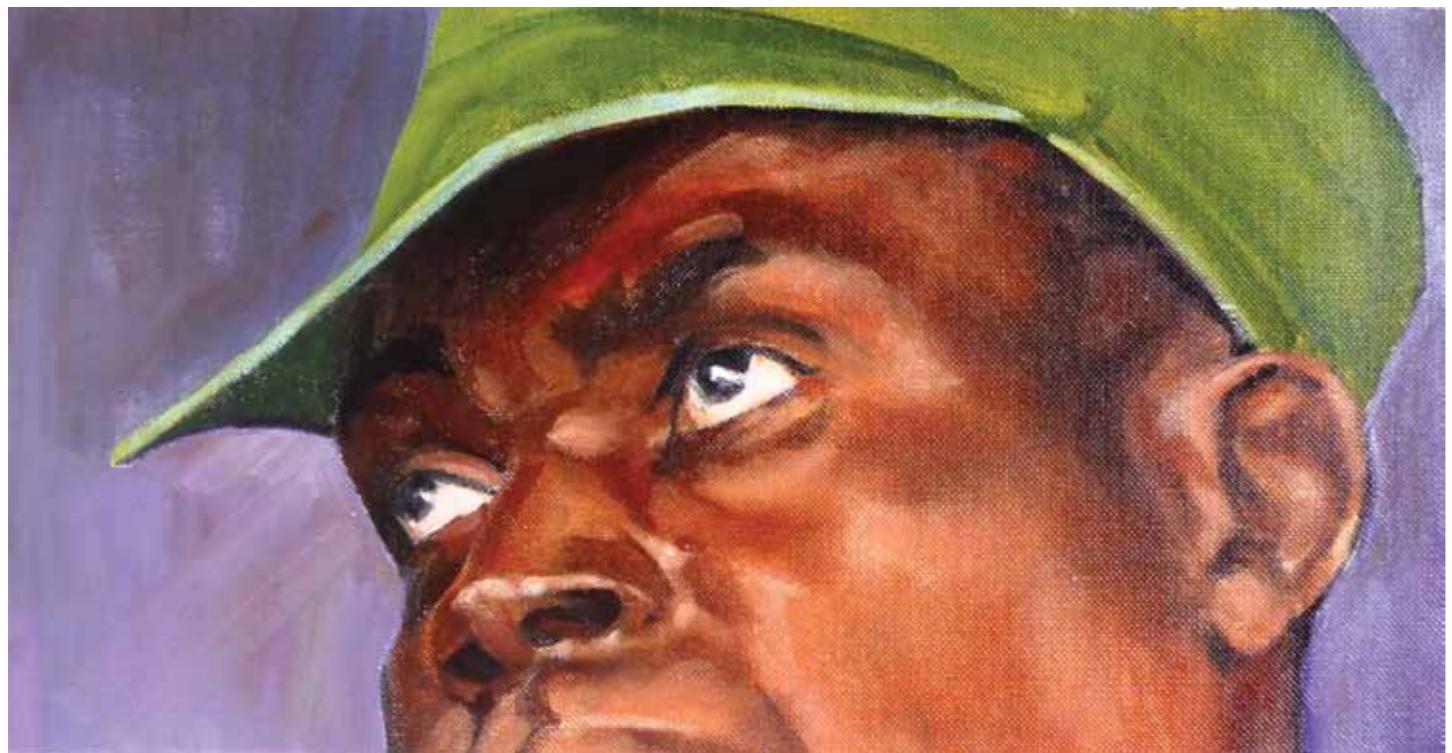


À gauche : un de mes tableaux les plus anciens (1987), fait en Australie.

— 40 —



À droite : Binti, Ma'Kamaria.





— 44 —



— 45 —



CÈNE MAHORAISE

Il y avait longtemps que j'avais envie de faire une Cène. Presque trente ans. Lorsque j'avais commencé à dessiner, à m'intéresser à mes premiers grands peintres, à Rembrandt, à Vermeer, à Léonard de Vinci, phares d'entre les phares. Mais jamais je n'aurais eu l'idée d'illustrer un Dernier Repas avec des Africains si je n'étais venu à Mayotte. Et encore, n'est-ce pas moi qui ai eu l'idée. Au début, c'est avec des Palestiniens que je rêvais de faire une Cène. Pour des raisons politiques, parce qu'il y en a quand même un peu ras l'bol que les Palestiniens soient depuis si longtemps traités comme des chiens. Je n'aime pas beaucoup les dominants ; je préfère les petits ; les « underdogs » comme on les appelle en Australie ; ceux qui n'ont aucune chance. Et les Palestiniens n'ont aucune chance. Les peindre m'aurait fait plaisir. A cela s'ajoutent des raisons esthétiques puisque

je ne me souviens pas avoir jamais complètement adhéré à l'image d'un Christ blond aux cheveux soyeux et légèrement ondulés, estampillé bon descendant de Gaulois façon gendre dont tout le monde rêve. Barbu je veux bien, mais couleur de blé mûr sûrement pas. Je pense qu'à cette époque, en Palestine, il devait être très difficile de faire la différence entre un juif et un non juif, un peu comme c'est le cas aujourd'hui, et j'imagine volontiers le Christ avec une tête sémitico-arabe (ou arabo-sémitique, et vice versa) un peu émaciée parce qu'il ne devait pas passer beaucoup de temps à table, et pas très bien rasé parce qu'il devait souvent penser à autre chose. Certainement pas sous les traits de ces grands fils de Celtes au regard délavé qui l'ont personnifié en Occident depuis que l'Occident dessine des images pieuses.

Je dois à Joseph Dupont, un prêtre ami de la famille l'idée d'illustrer cette vieille histoire de chez nous avec des gens des Comores. Lorsque je lui ai parlé du fantasme que j'avais parfois de faire une Cène avec des Arabes, il m'a dit : «Fais-la avec des gens de là-bas», là-bas signifiant Mayotte, d'où je venais, et où je retournerais une fois les vacances terminées. Ma première réaction fut d'étonnement. «Quoi! Une Cène avec des Noirs! Et en plus, là-bas, ils sont tous musulmans!» Comme si ça se voyait! Mais presqu'aussi vite son idée m'a séduit et sitôt qu'elle l'eut fait la situation est devenue évidente. Il ne pouvait s'agir que d'un vulé (prononcer voulé). C'est donc du Dernier Vulé que nous ferions l'image.

Un vulé est une grillade campagnarde et rustique. Très rustique même puisqu'on n'apporte rien

et qu'on y grille ce que l'on trouve sur place. On y mangera donc des oiseaux, des hérissons, des poissons si on est au bord de la mer; accompagnés par des bananes, du manioc ou du fruit à pain si c'est la saison, et comme boisson il y a le jus de coco, l'eau fraîche ou le jus de palme fermenté si personne ne vous attend le soir à la maison. Au départ le vulé est tout sauf une institution. C'est un repas mangé à la campagne quand on va y travailler; et pour quelle autre raison peut-on bien vouloir aller à la campagne? Après avoir gratté, planté, arrosé et récolté ce qu'on pouvait de cette terre aussi basse et aussi ingrate qu'ailleurs, on se retrouve avec d'autres laborieux qui ont fait la même chose, et on grille ce qu'on a sous la main avant de rentrer au village et à la case, là où les mères les femmes et les filles ont eu toute la journée pour préparer autre chose que des bananes grillées. Sinon ce

n'est pas la peine d'être marié. De temps à autre, bien naturellement, il y a des vulés que l'on fait ailleurs que sur son champ de misère, avec des amis choisis pour le plaisir qu'on a d'être avec eux et le vulé devient donc une grillade sociale comme le sont nos barbecues de citadins. On ne se contente plus de ce qu'on trouve sur place comme le ferait n'importe quel m'toro*, mais on apporte son sel et son putu (prononcer "poutou"; signifie piment de chez piment) et les plus délicats amènent leur ail et leur oignon. Le développement aidant on amène aussi des glacières et les lieux préférés des organisateurs de vulés ne se reconnaissent plus seulement aux cendres et aux noix de coco percées, mais aux canettes et aux briques de gros vin rouge. On n'y peut rien, "denam'neyo*".

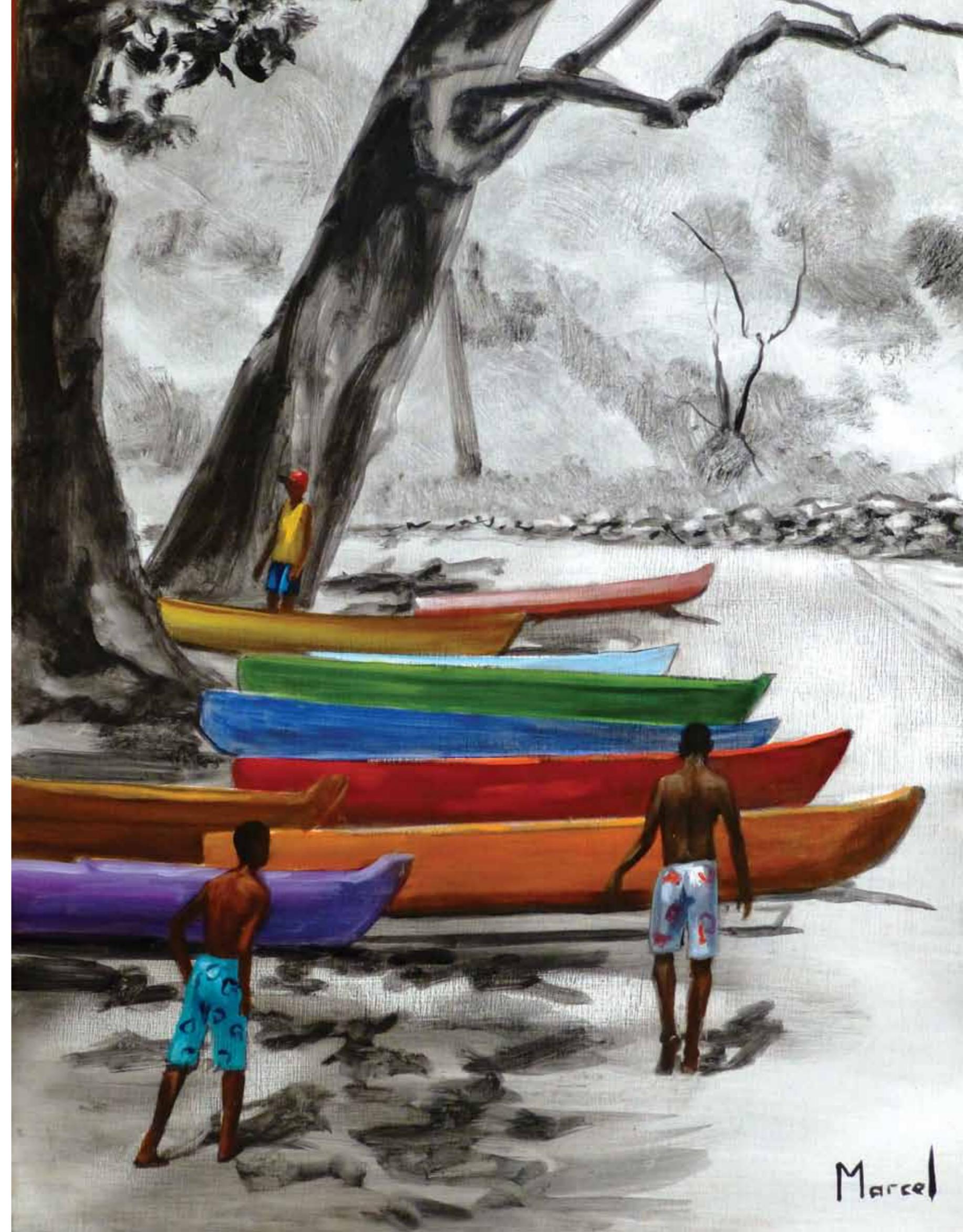
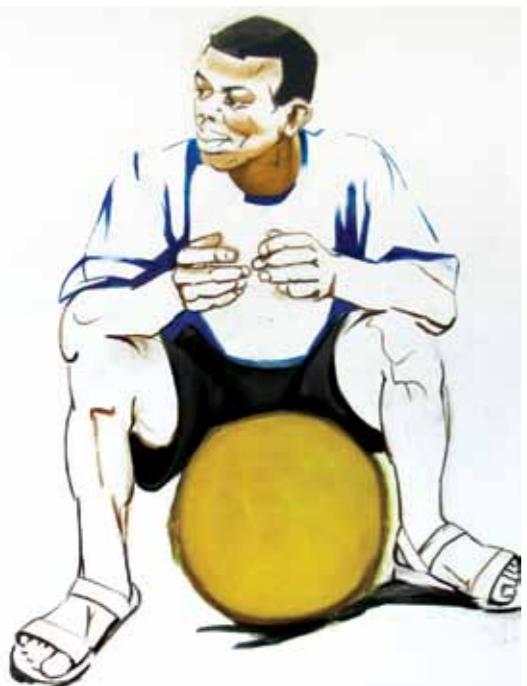
On l'aura compris, et par définition pourrait-on dire, le vulé est plus une affaire d'hommes que de femmes. S'il faut attraper un hérisson, pêcher un poisson ou tuer un pigeon on ne voit pas très bien comment une femme s'y prendrait, et le tenterait-elle que tout le village en rirait et qu'elle aurait des surnoms pour la vie entière. Il existe bien sur des vulé de femmes, dans les cours des cases principalement, où on a tout sous la main et où on prépare entre copines et femmes de la famille, pendant que les hommes sont partis à leurs affaires, à la campagne justement, et on n'appelle pas ça un vulé mais c'est un peu pareil puisque c'est un repas pris en commun par des femmes qui travaillent ensemble. Il y a bien sur des vulé mixtes, et il y en a de

plus en plus. Ceux-ci sont en tous points semblables à nos grillades mondaines où l'on pique-nique entre soi, avec des amis qui ont amené leurs ailes de poulet, leurs boissons et leur copine. Ces vulés là auront lieu sur les plages, là où tout est plus ouvert et plus visible, tandis que les vulé d'hommes auront généralement lieu dans l'épaisseur des buissons, là où on peut boire, roter et dire toutes les bêtises que l'on veut sans s'attirer des remarques désobligeantes, et surtout, sans être obligé de faire le beau ni de faire attention à nos maîtres ou à nos maîtresses. Il existe aussi de gros vulé mixtes qui peuvent rassembler une bonne centaine de personnes, sous les arbres des plages la plupart du temps, et qui sont offerts par des gens qui ont envie que l'on dise du bien d'eux, c'est à dire qu'on les trouvera souvent un peu avant les élections. Voilà ce qu'on peut dire sur le vulé. Je précise juste que j'ai fait exprès de ne pas mettre de "s" au pluriel de "vulé" puisqu'en langage local les pluriels ne se font pas avec des "s" mais avec une transformation des noms.

Treize hommes donc, comme dans l'Eucharistie. Qui partagent un repas, comme dans l'Eucharistie. Sans femmes, comme dans l'Eucharistie. Du moins pas que nous sachions puisque nous n'étions pas là pour le voir. Sans femmes visibles dirons-nous parce qu'au temps du Christ elles étaient probablement dans la cour ou dans la cuisine, pas très loin de toutes façons, à portée de voix sinon à portée de regard, occupées à traiter leurs affaires de femmes et de mères en discutant de leurs problèmes de femmes et de mères. Dans la journée, à Mayotte les hommes conduisaient leurs affaires d'hommes et les femmes conduisaient les leurs. La nuit bien sûr on peut faire ce qu'on veut puisque, même les nuits de pleine lune chacun fait semblant de ne rien voir et les taux de natalité indiquent que les hommes et les femmes de Mayotte passent ensemble plus de temps qu'on ne le penserait à première vue. Ils jouent ensemble, sans aucun doute, mais n'étant ni plus rustres ni plus mufles qu'ailleurs ils débattent en toute confiance des problèmes qui sont les leurs, exposent, concluent, font des projets jusqu'à l'aube naissante où je rentre chez moi et tu rentres chez toi. Les hommes conduisent leurs affaires d'hommes, les femmes conduisent leurs affaires de femmes. Et les vaches n'étaient pas plus mal gardées. Denam'neyo* !

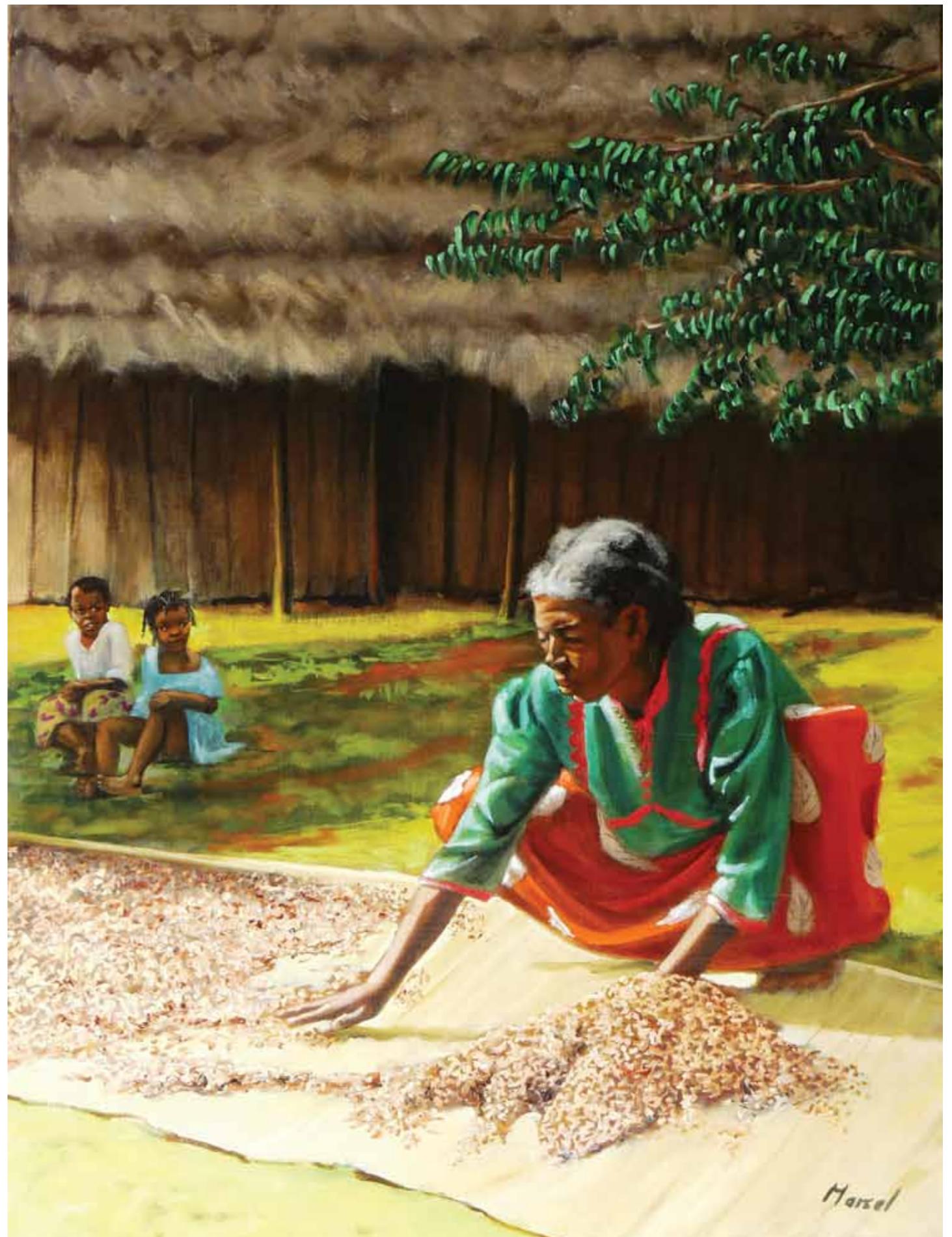
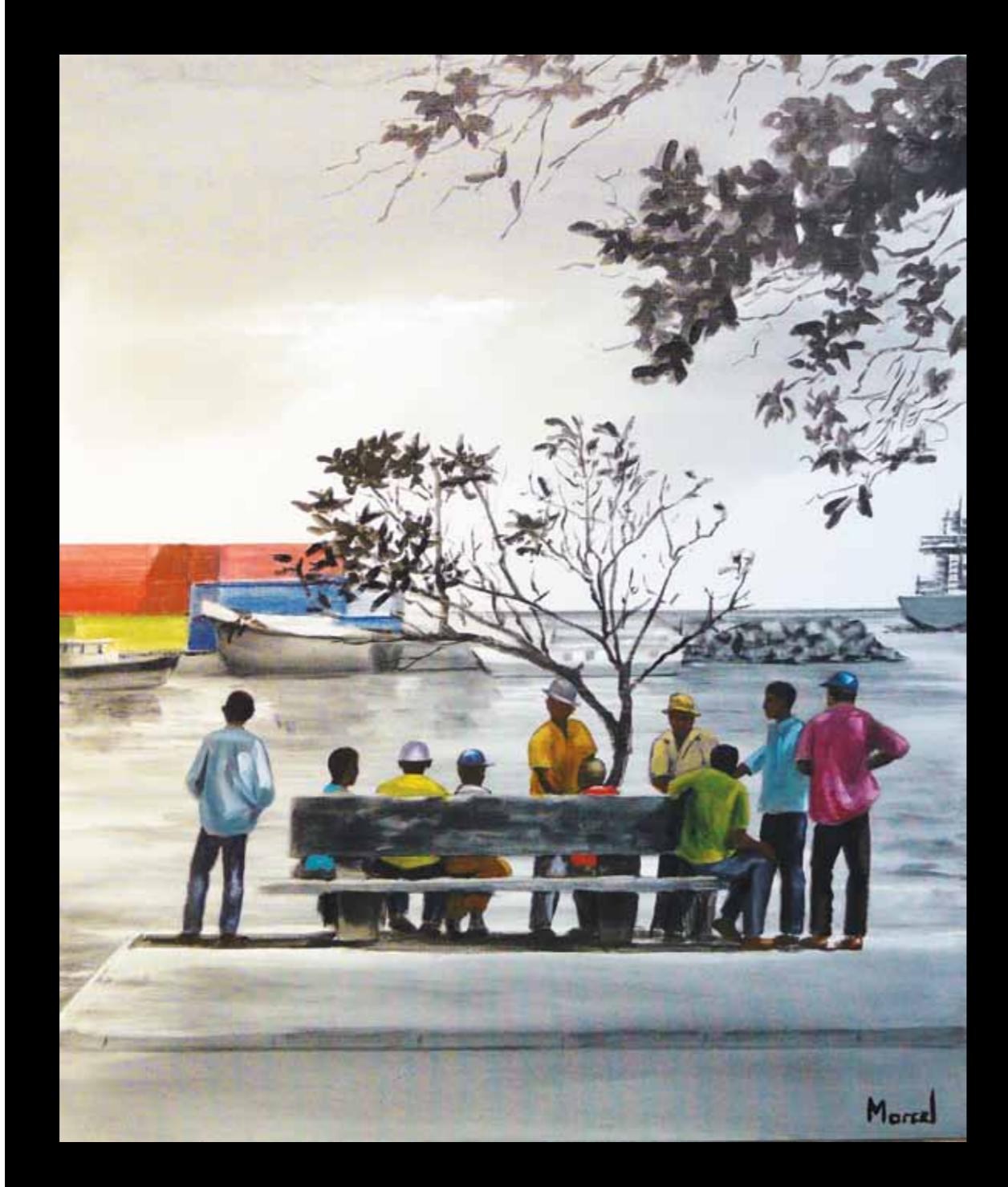
* Un m'toro est l'équivalent d'un plouc ; pas dégrossi, rustaud, bête à bouffer du foin.

* C'est la vie ! C'est comme ça ! Ainsi vont les choses... C'est ça Denam'neyo.



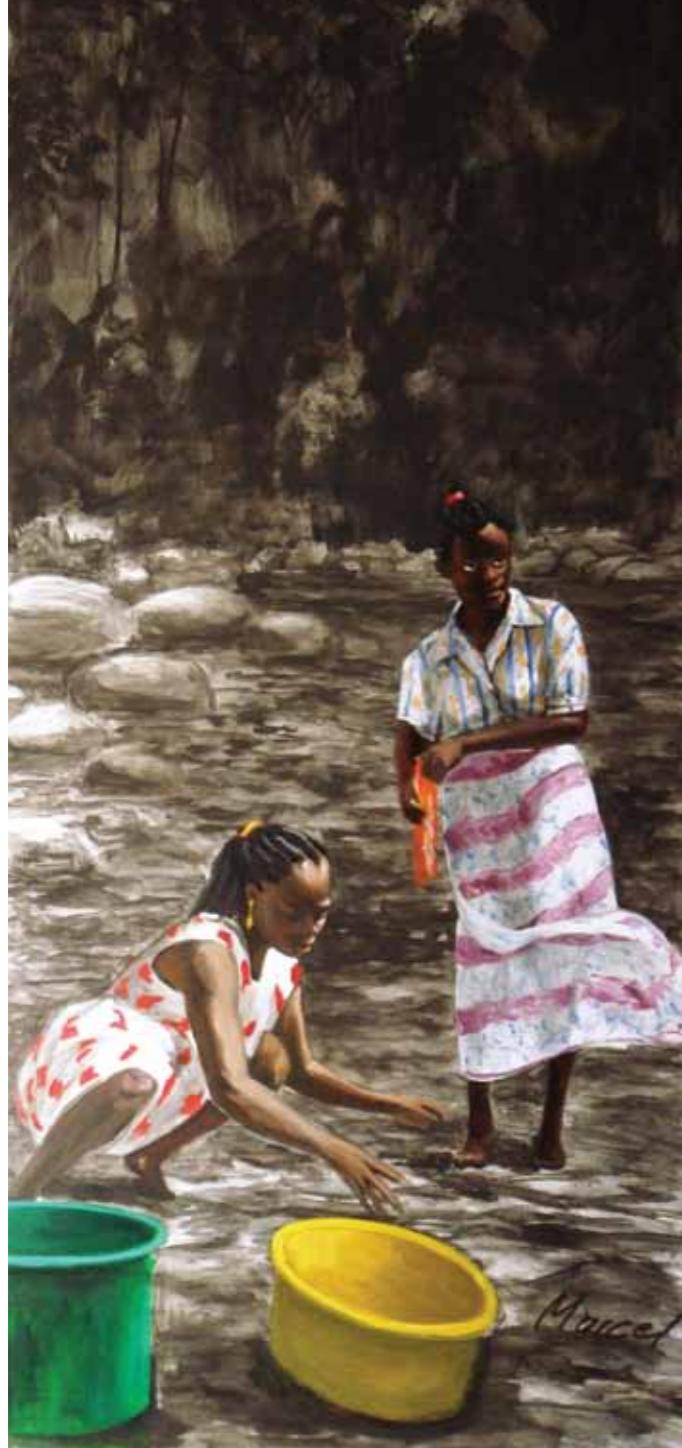


Partager ou protéger: C'est le choix auquel l'humanité va de plus en plus être confrontée. Jamais choix de survie n'aura été aussi simple.



Le séchage des girofles, à Kibo, Anjouan.

DERNIÈRE LESSIVE



Puis le directeur de la DASS, Monseigneur Jean-Claude, qu'il en soit remercié, me commanda lui aussi un tableau, du même format que le Vulé. J'allais pouvoir rassurer mon infirmière en chef et me laver de tout soupçon de misogynie puisque cette fois ci, je ne peindrai que des femmes. Peut-être la nouvelle infirmière en chef allait-elle s'exclamer : « Mais ! Il n'y a que des femmes ! »

ma réponse était toute prête avec ma Dernière Lessive. Treize hommes d'un côté, treize femmes de l'autre, la parité était absolue. Les femmes et les hommes sur un absolu pied d'égalité, mais pas forcément au même moment ni au même endroit.

Je me souviens avoir entendu le même jour, sur France Inter, deux émissions différentes sur l'égalité hommes femmes ou la parité ou quelque chose du même genre. C'était en 2000, je crois. Dans la première rubrique, Jean-Luc Hess rendait visite à une association de cinq ou six femmes qui cuisinaient, bénévolement, dans une cité, pour des faibles ou des démunis. Bonne ambiance ; les femmes parlent volontiers, blaguent et rient encore plus volontiers. Un bon groupe de bonnes copines.

« Et dans votre association il n'y a que des femmes ? » s'étonnait le présentateur.

« Absolument ! On est très bien entre nous ! » C'est bonne blague! Rires des consœurs.

« Pourquoi ? »

« Parce qu'on est bien entre nous ! On habite le même quartier, on côtoie les mêmes gens, on fait face aux mêmes problèmes, notre cité on la connaît, on a pratiquement les mêmes idées pour que les choses puissent changer un petit peu ; on gère donc l'association et la cuisine ensemble. Et pis voilà ! » « Vous n'avez pas embauché d'hommes ? » s'étonne le journaliste

« Nan. »

« Pourquoi ? »

« On en a déjà un chez nous y a pas besoin d'en avoir un autre. »

« Mais ce n'est pas pareil ; ici c'est pour travailler ! Rien que pour porter les cageots par exemple ! » Petit rire du journaliste.

« Nan ! Y'a pas besoin. »

« Ca au moins c'est définitif ! C'est votre choix. »

Et hop ! on passe à autre chose ; le prix du sac de riz, les démarches administratives, qui fait quoi où quand comment pourquoi.

Trois heures plus tard, sur la même radio, Daniel Mermet explore les coins sombres du Jockey Club.

« Ainsi donc c'est ici le Jockey Club ! Et vous êtes son président ? ! »

L'autre doit opiner parce qu'on n'entend rien. Mermet reprend donc :

« Ce sont tous les membres du Jockey Club qui vous ont élu président ? »



Le président doit hocher le chef à nouveau puisqu'à nouveau on n'entend rien et le journaliste précise :

« Parlez dans le micro. Donc ce sont... »

« Oui ; les membres se réunissent et élisent leur président. »

« Comment fait-on pour être membre du club ? »

« Vous nous êtes présenté, on se fait notre opinion et on vous accepte ou non. »

« Pourquoi une femme ne peut-elle pas être membre? »

« Parce que notre règlement nous l'interdit. »

« Et pourquoi vous ne changez pas le règlement ? »

« ?????????????? » puis plus rien. Sans doute les deux hommes doivent-ils sourire à ce trait d'esprit.

« Oui, insiste Mermet, pourquoi pas ? »

« Parce qu'avant de changer le règlement, il faut que tout le monde soit d'accord et ça, ça prend du temps. »

« La loi ne vous contraint-elle pas à la parité ? »

« Pour le moment, la loi nous le recommande et donc nous y travaillons ; des progrès ont déjà été faits croyez-moi sur parole. » Etc etc.

Avec Jean-Luc Hess les femmes avaient le droit de choisir d'être rien qu'entre femmes. Avec Daniel Mermet les hommes n'avaient pas le droit de choisir d'être rien qu'entre hommes.

Le soir du vernissage mon infirmière en chef était là et m'a avoué sa perplexité.

« J'aime bien ouiii... j'aime bien, mais quelque chose me gèèène. » Petit silence.

« Cette fois-ci je n'ai pas fait que des hommes ! Ça peut donc pas être ça ! » Non, c'est pas ça ; alors, c'est quoi ?

« Mais pourquoi les avoir toutes faites en train de travailler ? Et à une tâche domestique en plus ! »

« Eh ben..... ! »

J'ai vu plus d'une fois des femmes lavant à la rivière, au cours de promenades, dans un creux d'eau, parfois en plein soleil toujours en pleine lumière. Je les ai toujours entendues rire en racontant leur vie. Je les ai toujours vues plus joyeuses qu'abattues par leur « tâche domestique ». Les femmes de Mayotte d'alors ressemblaient à ces femmes citées plus haut et assumaient le plaisir d'être ensemble, rien qu'entre femmes le temps d'un travail en commun. Les femmes ont des affaires à elles et les hommes ont des affaires à eux. Et les vaches ne s'en portent pas plus mal. Denam'neyo.



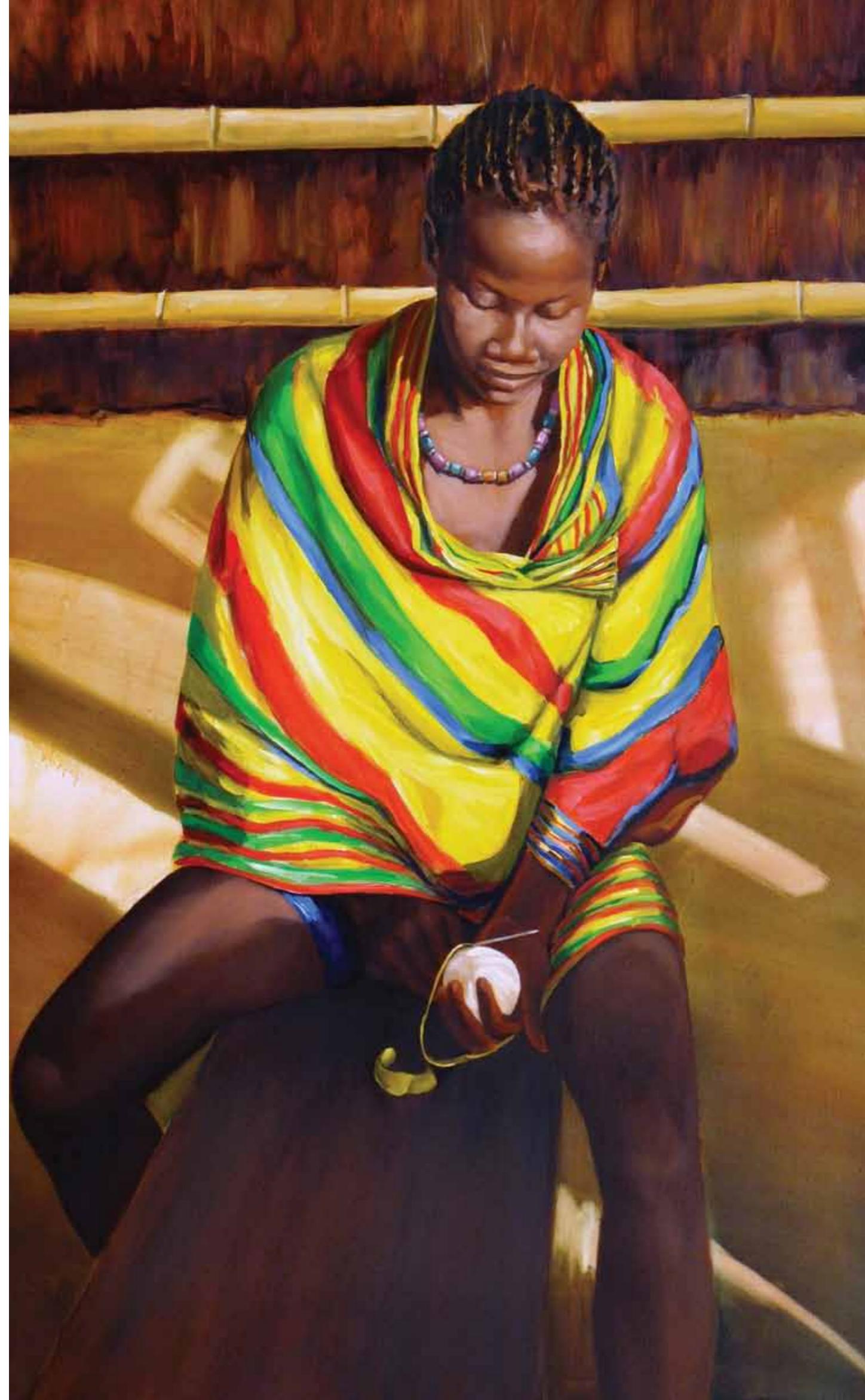
— 56 —



*Ici le foyer commence là
où se trouve l'enfant ;
celle qui le fait,
et celle(s)
qui l'alimente(nt).*

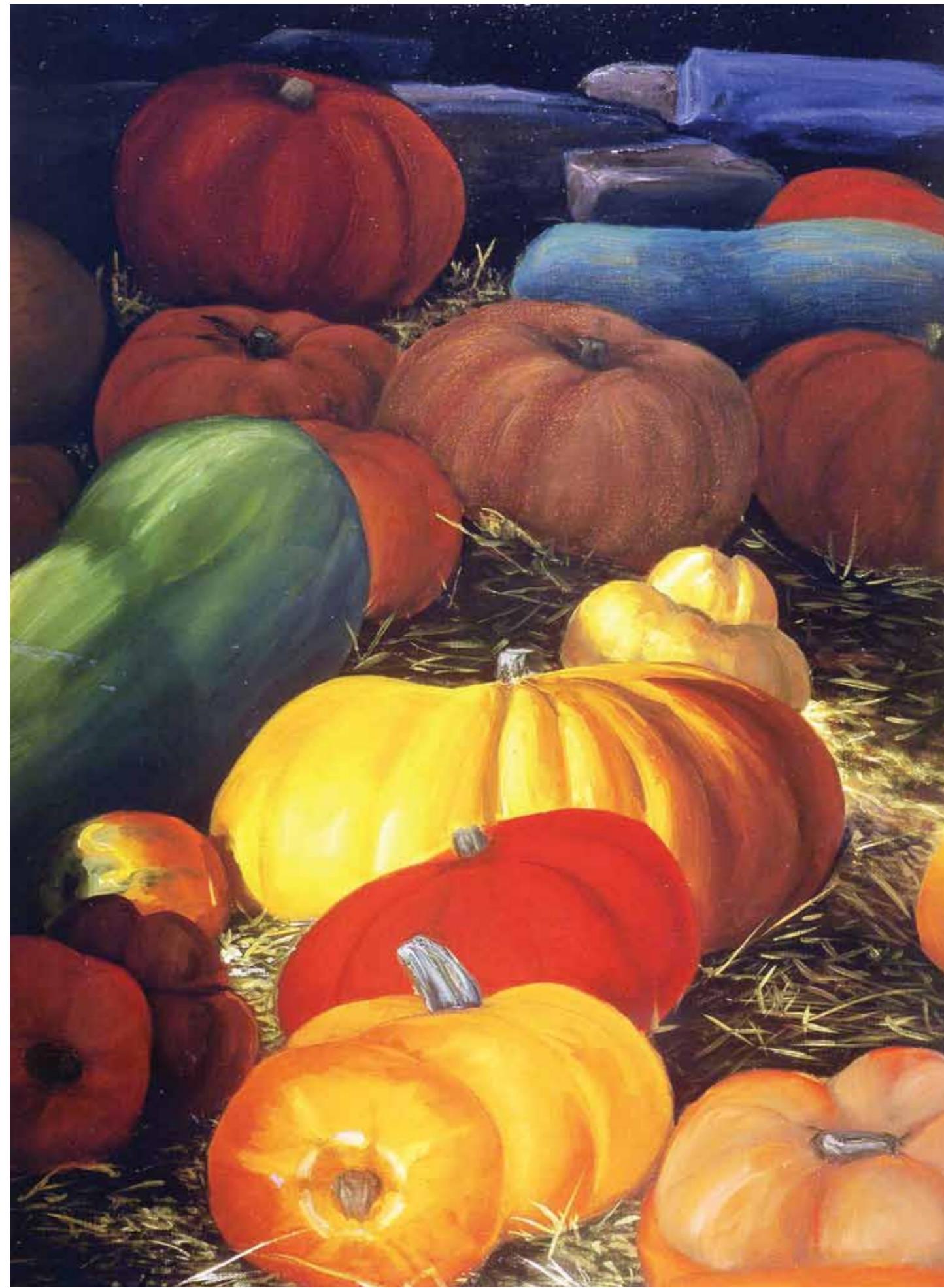
*En Europe le foyer
commence avec le feu ;
celui qui le protège et
celui qui l'alimente.*

— 57 —



*On parle de « gauchers contrariés » ;
je suis, moi, un fainéant contrarié.*

À gauche : Mado



— 60 —

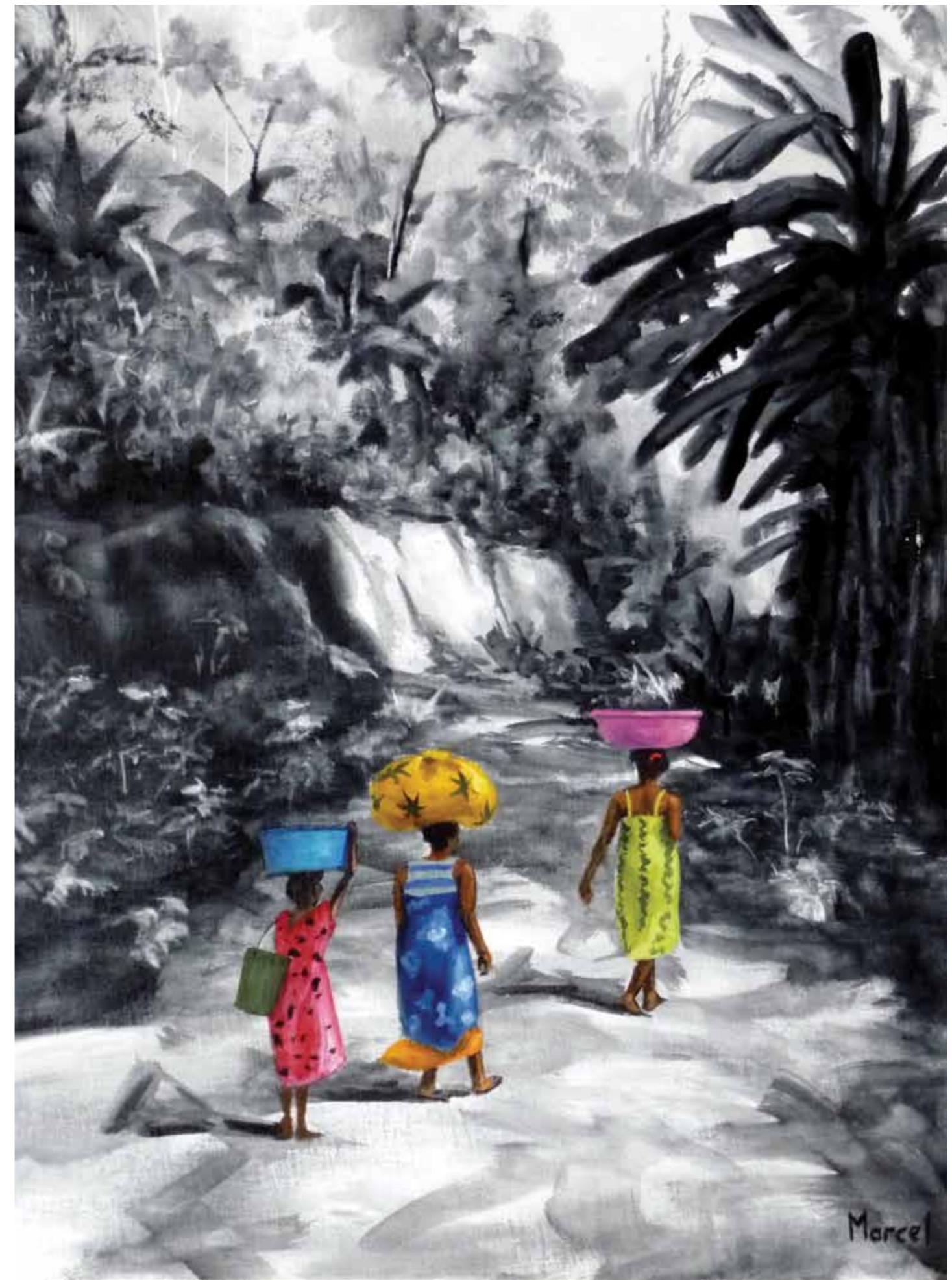
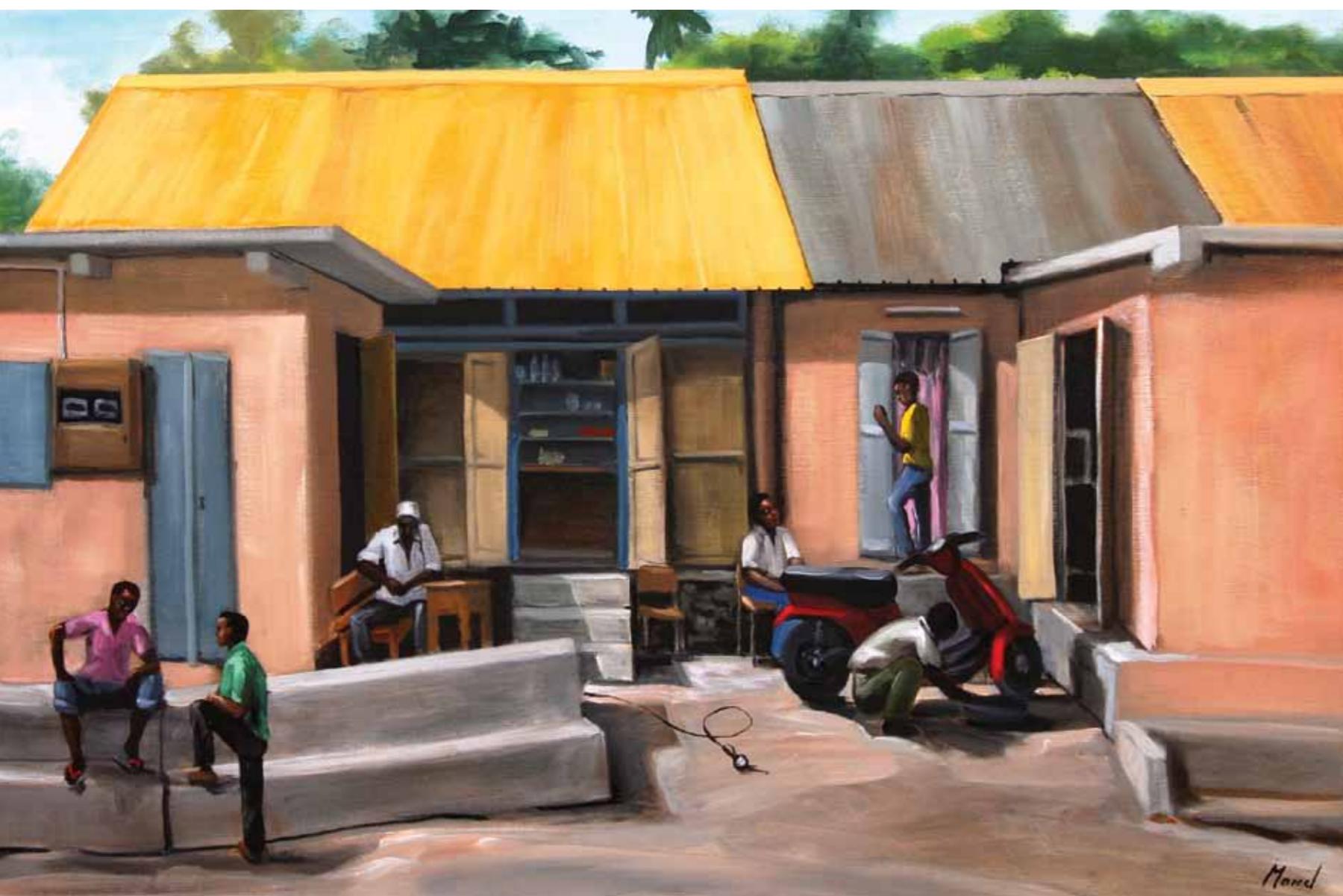
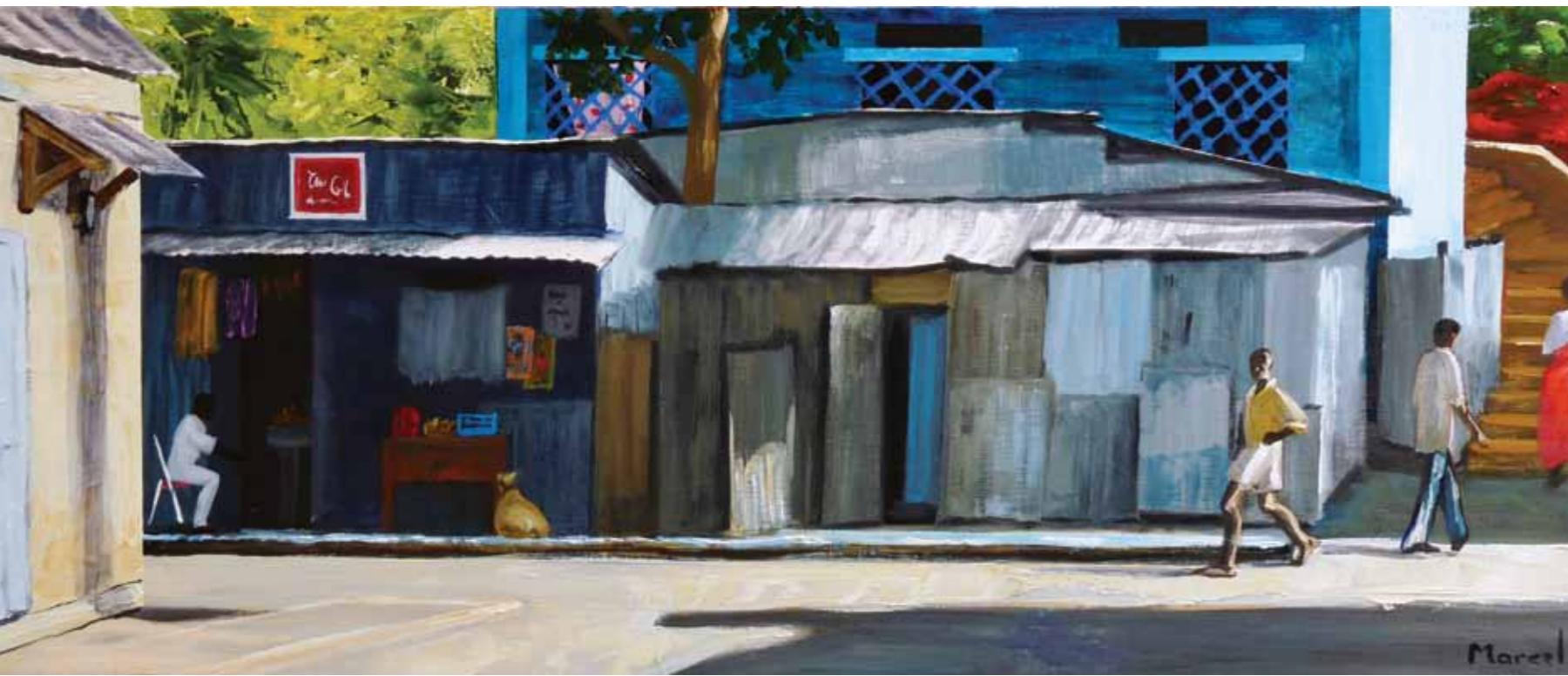


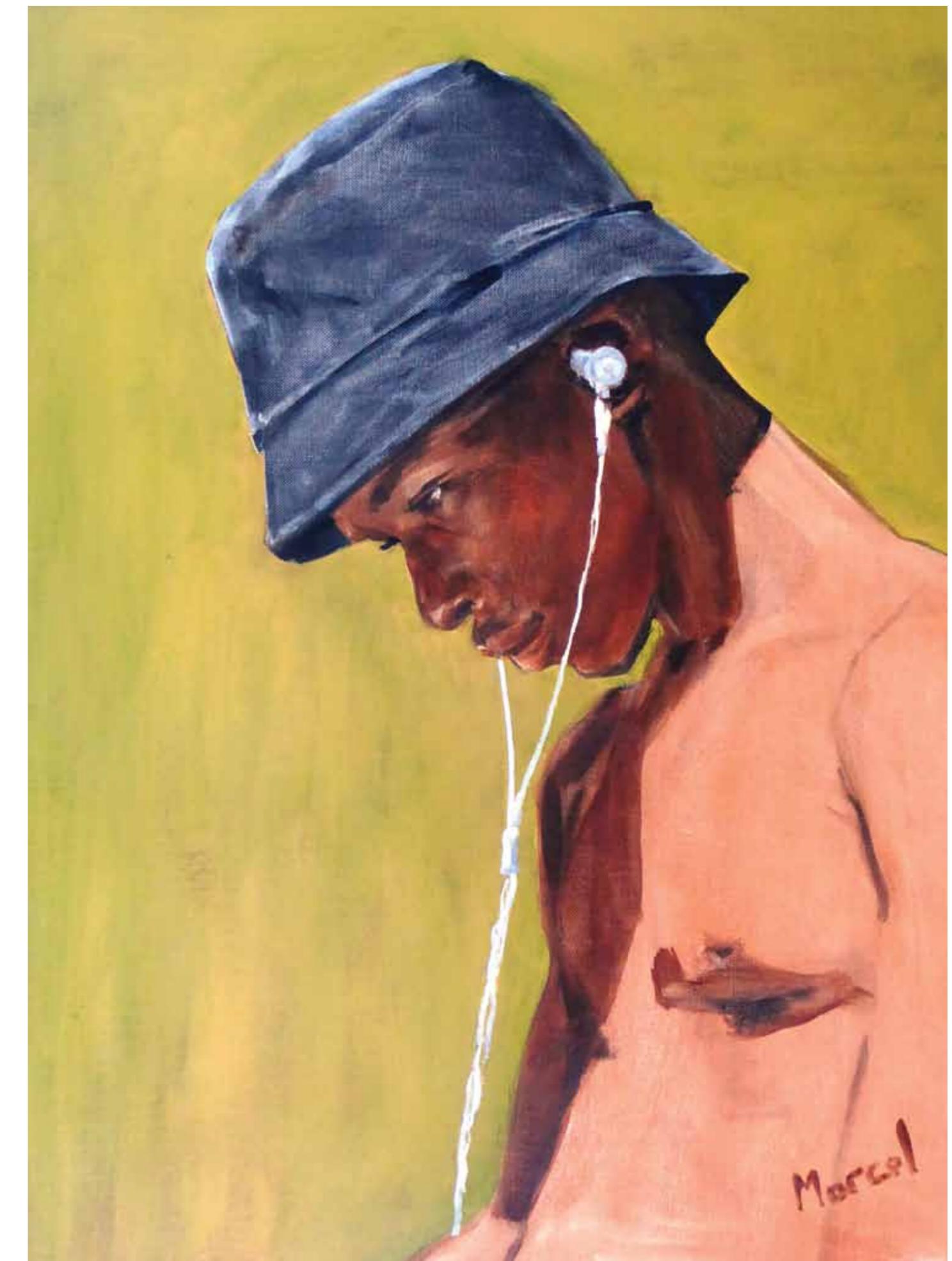
*Faire quelque chose bien,
une fois, c'est facile.*

*Faire quelque chose bien deux fois
demande une technique considérable.*



— 61 —







La détresse des Comores est simple à exprimer et impossible à résoudre. Le sens de l'Etat et le potentiel de développement qui va avec n'apparaîtront que lorsque les habitants de l'archipel seront fiers d'être comoriens ; ce qui presuppose que les quatre îles soient réunies.



C'est là où ça devient moins simple. L'union ne pouvant se faire que sous trois impulsions ; une longue administration centrale ; on en est loin. Des intérêts économiques semblables ; ils restent à développer. Un ennemi commun ; le Mzungu fera un jour parfaitement l'affaire.

MATERNITÉ



Les hommes, tous des salauds ? C'était le gros titre de l'enquête du jour d'un excellent journal de la région il y a quelques années. On y parlait de domination masculine, d'infidélité chronique ou récurrente ou les deux à la fois, de maintien de la femme dans l'infériorité dans tous les domaines et l'Etat qui ne fait rien !

Ah bon ! On peut donc maintenant écrire partout et en gros caractères : Les femmes, toutes des salopes ?

Nourdine a 25 ans ; il travaille en ville depuis plus de trois ans, possède un scooter et « a marié » à Tsararano. Sa femme attend leur deuxième bébé. Ce soir, lorsqu'il est arrivé chez moi, Nourdine était légèrement ivre, et les deux bières qu'il a bues ne l'ont pas arrangé. En partant il avait le choix entre deux solutions : 1- laisser le scooter dans ma cour et aller dormir chez sa mère, qui habite à dix minutes à pied de chez moi ; quinze peut-être, si on titube ; 2- prendre son scooter, et les risques qui vont avec, pour aller à Tsararano et dormir chez sa femme. Que croyez-vous qu'il choisit ? Il préféra aller chez sa femme parce que, je cite : « je peux dire à ma femme que je n'ai pas beaucoup bu mais je peux pas mentir à ma mère ».

Tania a quinze mois, et aujourd'hui elle hurle à s'en déchirer les cordes. Ça dépasse la minute, puis les deux minutes. Je sors de chez moi et pénètre dans la cour de ma voisine. La mère tient l'enfant sur ses genoux, une belle sœur lui maintient fermement les jambes, une cousine lui tresse les cheveux pendant qu'une amie raconte des blagues qui font rire tout le monde. La mère, qui ne supporterait pas une seconde que sa fille hurlât ainsi pour une autre raison, maintient son enfant de force pour que ses cheveux soient mis en ordre. Et Tania peut bramer tout ce qu'elle veut, on continue à parler du temps qu'il fit, qu'il fait ou qu'il fera sans que nulle ne se soucie de la torture imposée à l'enfant. « Tu seras femme ma fille ! Et tu seras tressée ! »

Rukia a trente-deux ans, et elle revient de métropole pour la première fois depuis huit ans, avec le petit dernier que ni sa mère, ni ses sœurs ni ses tantes, ni personne d'autre n'a encore vu. Son gendarme de mari est resté à Paris avec les deux

autres enfants, qui ont déjà fait un voyage à Mayotte quelques années auparavant.

J'ai eu plaisir à retrouver Rukia à sa descente d'avion ; elle n'a pas pris une ride et sa coiffure est amusante, faite de locks éparses et clairsemées,

façon rasta light. Une frimousse espiègle. Arrivés à Bandraboua je gare la voiture devant chez sa mère, qui l'attend avec ses sœurs, et je décharge les bagages pendant que les femmes s'esclaffent et se poutounent.



La dernière valise tout juste montée je vois Rukia assise à même le sol, tête penchée, souriante et consentante, tandis que sous l'oeil impérieux et satisfait de la mère, une des femmes du clan relookait sa coiffure, tirant chaque natte en arrière, toutes regroupées sur le haut du crâne et maintenues par un chouchou, pour que Rukia « ressemble à une vraie Mahoraise ».

Saïd est un jeune marié, et bientôt jeune père, mais les choses ne vont pas tout à fait comme il le voudrait et il s'en plaint à sa mère ;

« Ma femme m'ennuie, maman ; parfois elle ne m'obéit pas ! »

« C'est toi l'homme mon fils, c'est donc toi qui commande »
« Oui maman » répondit Saïd.
Et l'on en resta là.

Les mères, à Mayotte et dans toutes les Comores c'était tout ça et c'était comme ça. Tout le temps. Depuis qu'elles sont mères. Et c'est encore comme ça, demandez aux « femmes leaders de la vie mahoraise »*

* organisation politique un peu beaucoup à droite composée de femmes mahoraises.



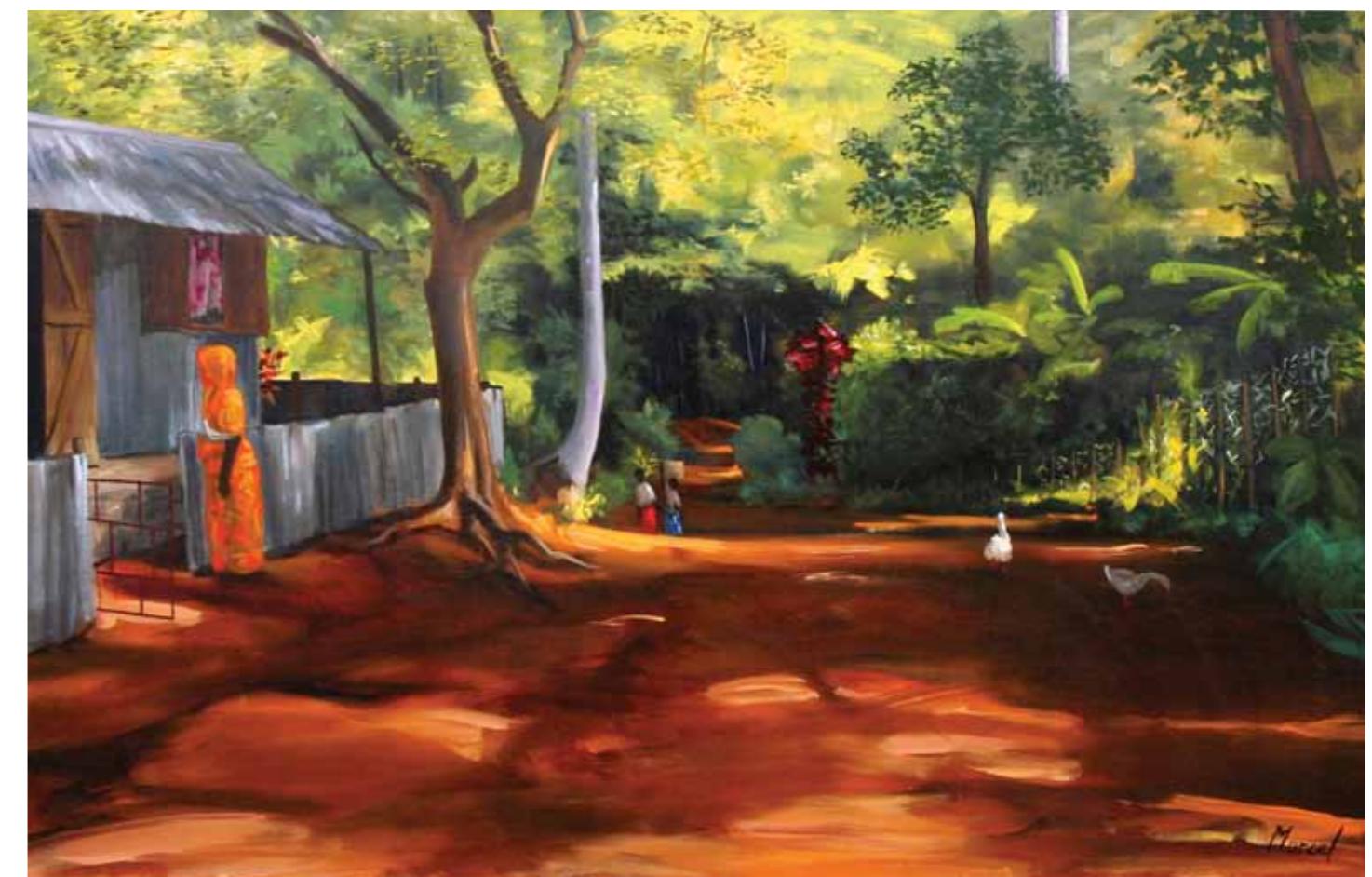
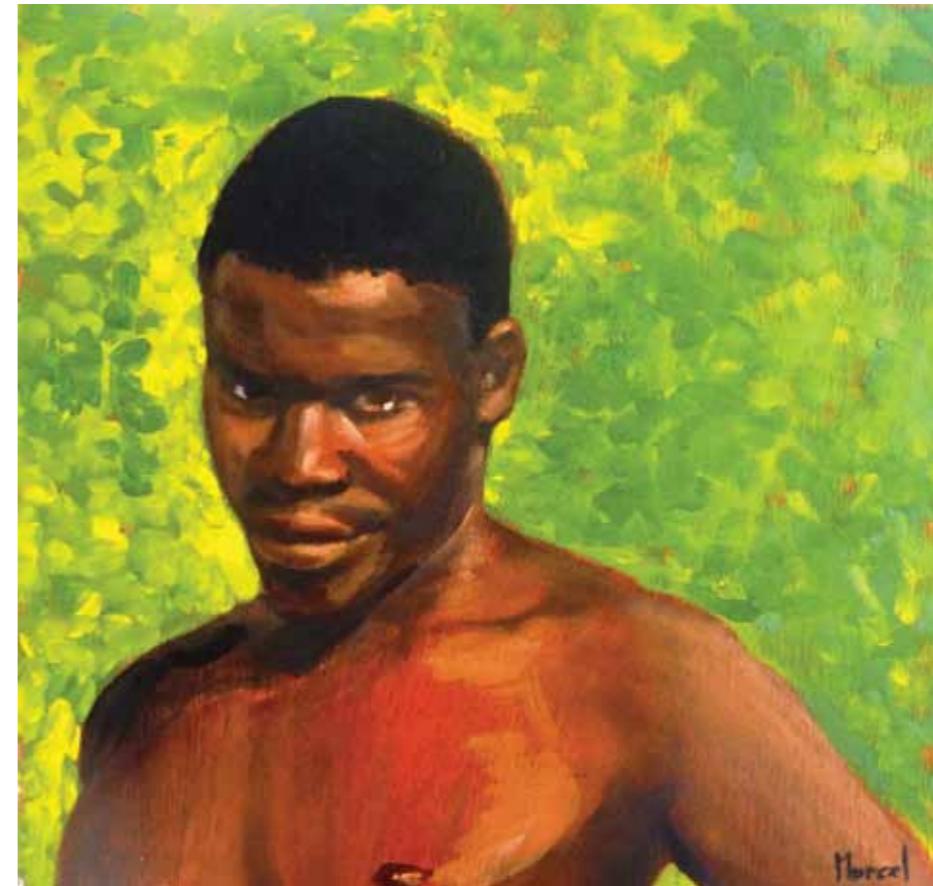
Karim





Quand j'étais jeune, j'aurais aimé être riche et ne rien faire d'autre que suivre mon plaisir. Je n'ai jamais été riche et c'est ce qui m'a sauvé.

Aujourd'hui je ne veux, ni ne peux, sans doute, rien faire d'autre que peindre. Là, maintenant, ce que j'aurais aimé c'est être un meilleur peintre ; mais pas autre chose que peintre.

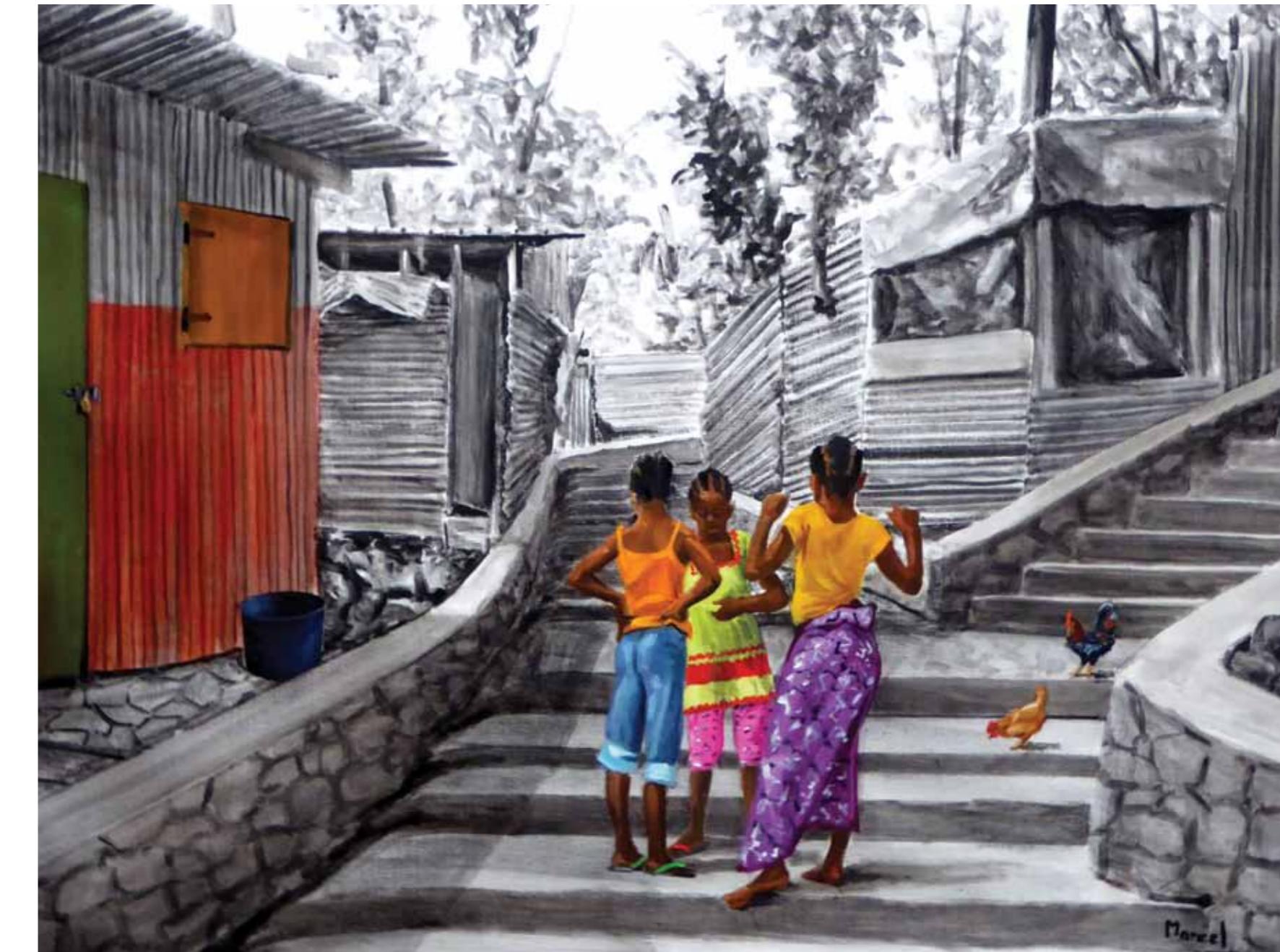


Mavingoni, l'ancêtre de Tsararano.

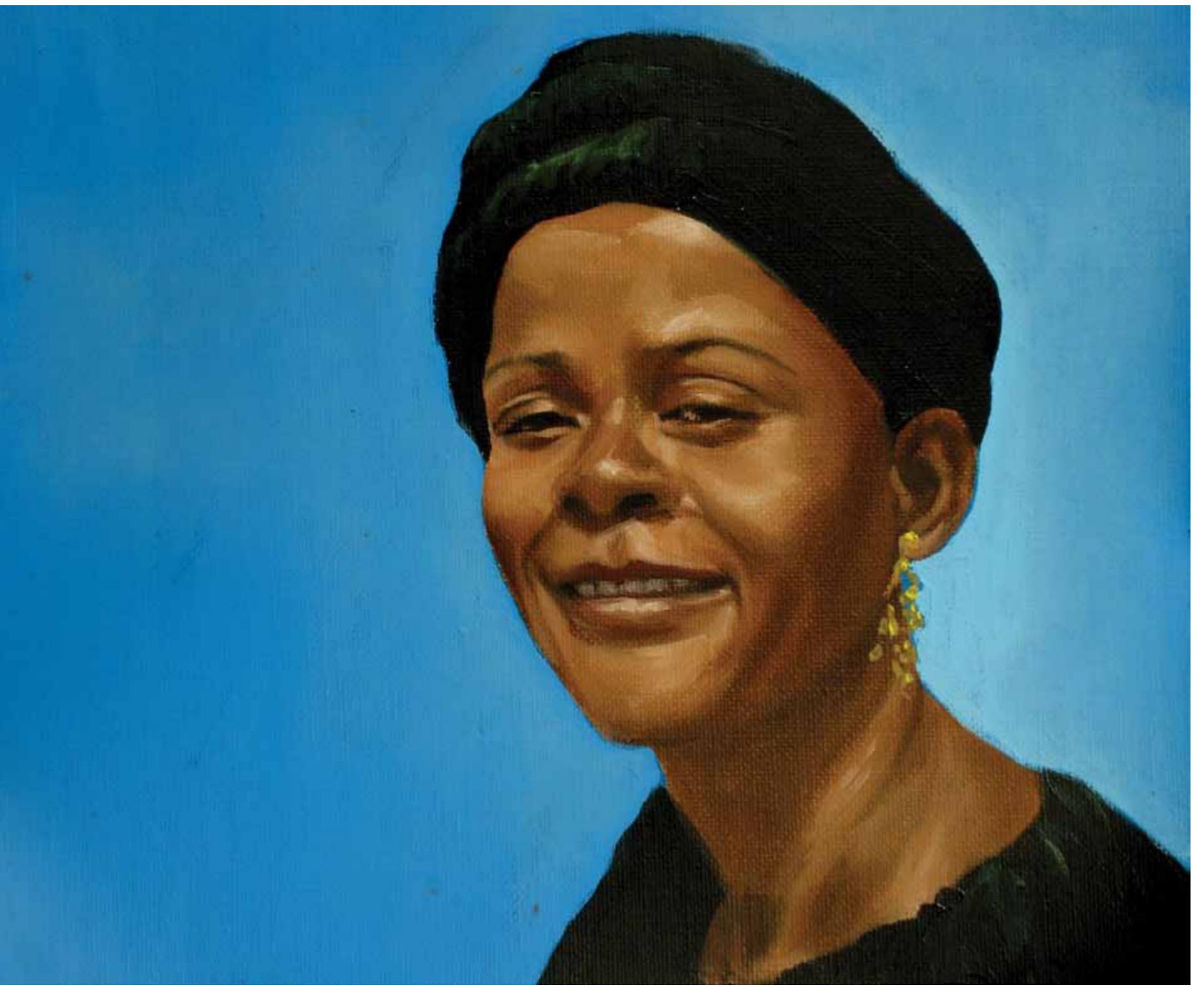




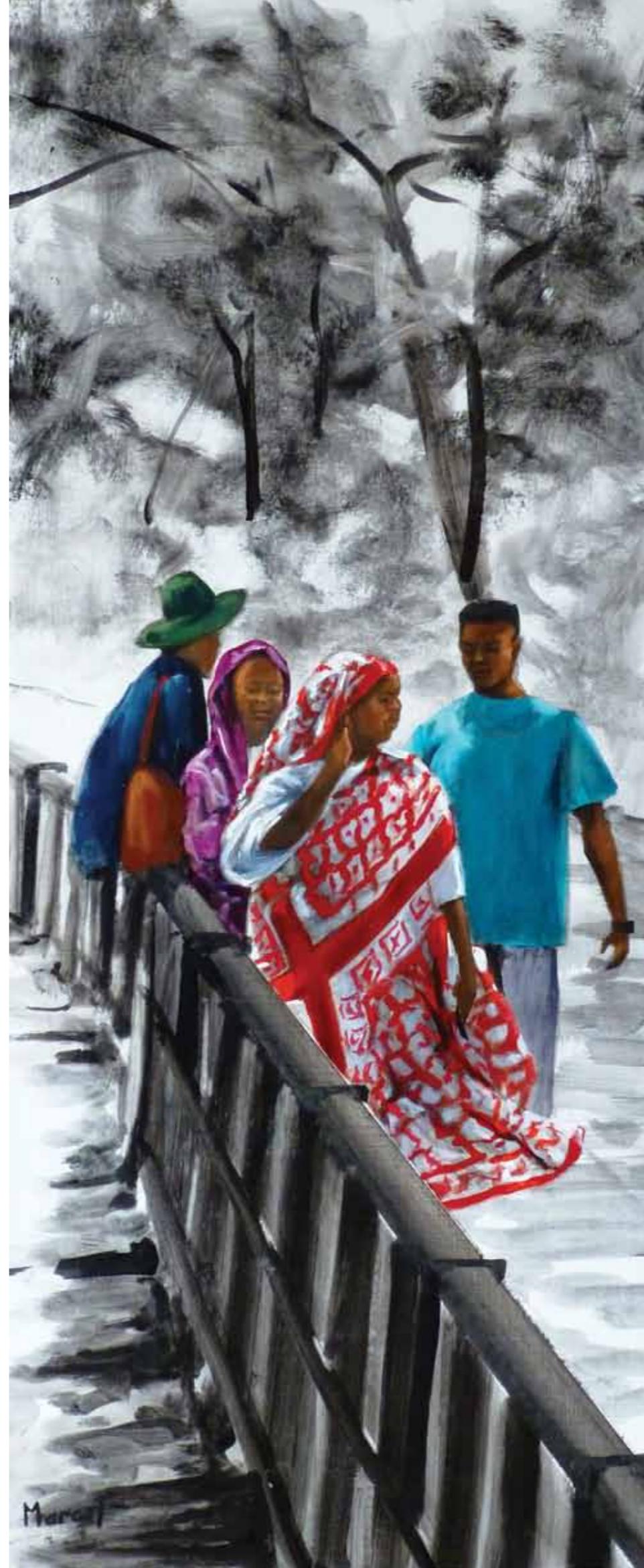
« Quand je peins un tableau, je veux dire quelque chose qui rassure ». Dixit le petit père Van Gogh. Cette phrase-là, je la prends à mon compte.



Si je parlais comme je peins, j'aurais plein de femmes et plein d'enfants. Denam'neyo.

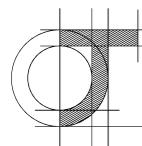


Mme Phily





VOUS AVEZ DIT DESSIN ?



e peins dehors beaucoup moins souvent qu'avant. Mais j'ai souvent peint dehors à Mayotte, à la ville, à la campagne et là en ce moment je travaille en pleine ville, à la sortie de la barge et en face du 5/5, bar central, point de ralliement de l'establishment mahorais. Beaucoup de monde donc, qui passe et repasse devant mon travail et devant moi travaillant.

Tous ces gens qui passent donnent une bonne idée de la population à Mayotte ; quatre-vingt-dix ou quinze pour cent de Noirs le reste sont des Blancs ; quelques métissages entre deux. Certains s'arrêtent, beaucoup ne s'arrêtent pas.

Sur dix Wazungu qui s'arrêtent sept ou huit sont des femmes et deux ou trois sont des hommes.

Sur dix Noirs qui s'arrêtent huit seront des hommes et les femmes seront deux.

Sur les dix Wazungu mâles plus de la moitié va avoir un mot aimable avant de partir, plus si les regards se croisent. Si ces sont des femmes la proportion est la même.

Sur dix hommes noirs qui s'arrêtent neuf vont dire quelque chose ou faire un sourire, heureux qu'ils sont de voir quelque chose qui sort de l'ordinaire.

Sur dix femmes noires qui s'arrêtent une, quelque fois deux vont dire quelque chose ou hocher la tête. A condition que les regards se soient croisés. S'il n'y a pas contact visuel une femme ne m'adressera pas la parole.

Les femmes du tout-venant manifestent au mieux de l'amusement jovial au pire une condescendance vaguement méprisante comme s'il n'y avait vraiment qu'un gros vieux Blanc pour passer son temps à cette activité tout à fait inutile. Et lorsqu'il y a mépris celui-ci est clairement affiché puisque si je les regarde elles tournent ostensiblement la tête et regardent fixement ailleurs. Non seulement elles ne s'intéressent pas à mon travail mais elles me font voir qu'elles ne s'y intéressent pas.

Lorsqu'ils voient chevalet, tableau et peintre les hommes du tout-venant au pire nous ignorent au mieux sont aimables et facilement bavards.



La barge, Mamoudzou.

A Mayotte les hommes faisant partie de l'élite (bien habillés, chemise blanche impeccable, français correct, grosse voiture ou au moins quatre-quatre, habitudes au 5/5*, parking en double (et triple) file sont, tout comme leurs consœurs ostensiblement indifférents ; ils donnent l'impression d'avoir déjà vu mille peintres en plein air rien que la semaine passée et ils ont atteint un point de saturation. Vaguement méprisants pour certains, pas loquaces pour presque tous.

A Mayotte les femmes faisant partie de l'élite, elles, s'arrêtent, regardent, engagent volontiers la conversation, commentent, et sont aimables.

Les réactions des habitants des quatre îles diffèrent peu d'une île à l'autre ; d'une manière générale, et quelle que soit la couleur de la peau, les gens les plus simples, les plus pauvres, les plus édentés, sont les plus curieux, les plus souriants, les plus poseurs de questions. Les riches, ici comme ailleurs, sont souvent snobs, pompeux, pédants, et toujours très m'as-tu-vu. Quant aux gens bien nés, ils n'écoutent rien et vivent avec la trouille d'être exclus du groupe. Ils ne produiront donc jamais une idée originale.

Les quelques conclusions que j'en tire sont que :

1- les Blancs sont plus intéressés par le dessin ou la peinture que les Noirs d'ici, ce que n'importe quel artiste local confirmera des deux mains ! Un Comorien

qui achète un tableau est un original et malheureusement il y en a beaucoup trop peu. Depuis vingt-trois ans que je suis à Mayotte je n'ai vendu de tableaux qu'à quatre Mahorais et encore deux d'entre eux n'ont-ils acheté que pour épater les Blancs avec lesquels ils travaillaient. Un seul Anjouanais m'a acheté des tableaux. Ce sont les Blancs qui me font vivre, sans le moindre doute. Les Noirs me fournissent les sujets ; les Blancs me fournissent les sous. Denam'neyo. Je serais beaucoup plus rassuré si les Comoriens achetaient les tableaux qui les représentent mais nous n'en sommes pas encore là pour le moment et s'il faut en croire les peintres de l'archipel il y a encore du boulot.

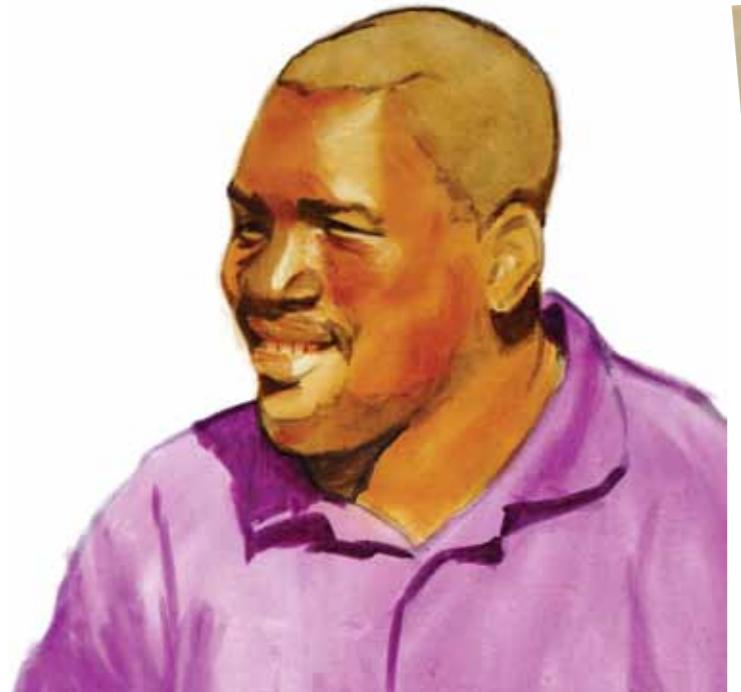
2- Les réactions des femmes diffèrent de celles des hommes, ce que tout le monde savait déjà. Mais

ce que je ne savais pas c'est que les femmes d'ici sont beaucoup plus indifférentes à la peinture que les Européennes. Elles sont même parfois limite hostiles, un peu comme si un vieux monsieur comme moi n'avait pas des choses plus intelligentes à faire pour occuper son temps. Et pourquoi, mais pourquoi représenter les Comores de si niaise façon ! Des gens qui n'ont pas l'air malheureux dans des cases en feuilles tressées !! Des baraqués en tôles, des chèvres dans les rues, des paniers sur la tête et que sais-je encore ! Je suis blanc ; ce qui est une circonstance aggravante et atténuante.

1- Aggravante parce qu'il y en a tout de même un peu marre que les Blancs ne voient l'archipel en général et Mayotte en particulier que comme une destination touristique avec la poussière, les constructions précaires, les marchandes de fruits allongées sous leurs parasols de fortune et les poubelles partout, débordeantes comme il se doit. « C'est si tellement typique, si exotique ! », alors que tout le monde ici rêve d'avoir un centre-ville piétonnier qui ressemble à celui de n'importe quelle ville européenne. Enfin quoi, on est département oui ou merde !

2- Circonstance atténuante parce que je suis blanc et qu'avec les Blancs, franchement on a déjà tout vu et on peut s'attendre à tout.

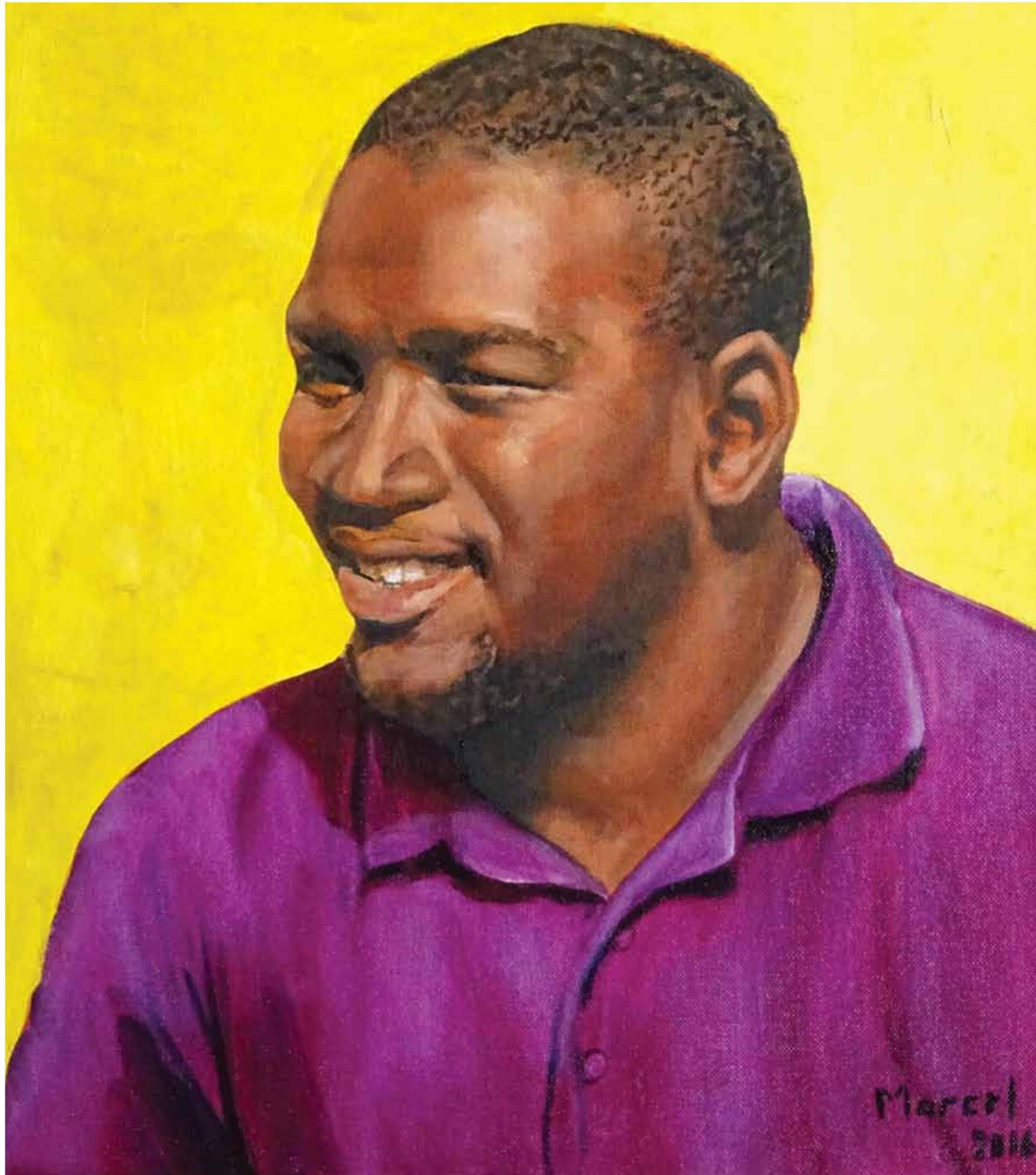
Les autres conclusions ont la forme de questions comme « qu'est-ce que je fais ici, à part gagner

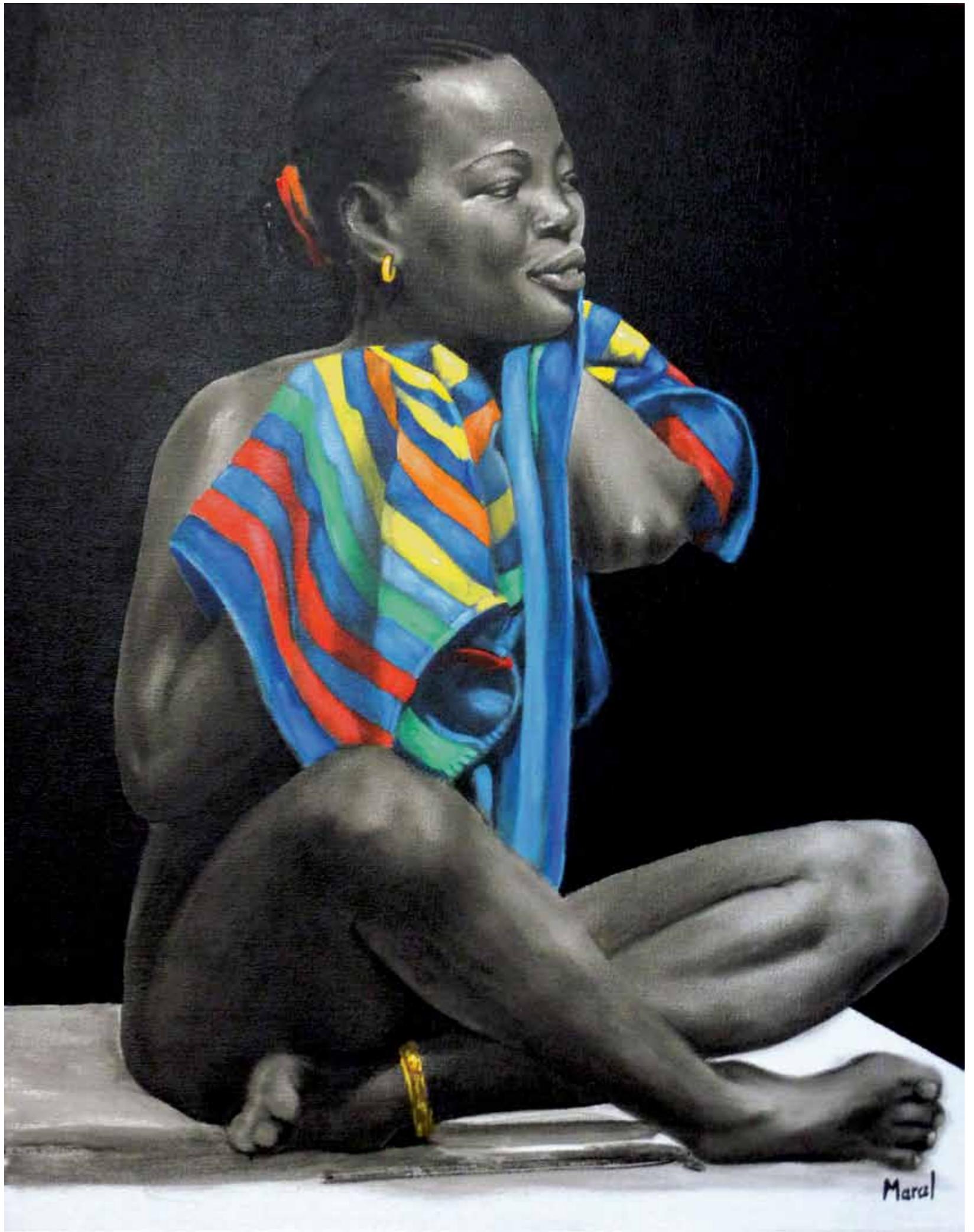


Surnom: Barman.



ma vie en vendant aux Blancs mes tableaux où il n'y a que des Noirs ? Quelle est mon utilité dans ce pays où personne ou presque ne s'intéresse à la peinture, ni ne s'y est jamais intéressé ni, selon toute vraisemblance ne s'y intéressera jamais parce qu'ils ont toujours fait sans, que ça ne leur a jamais manqué, que ça ne fait tout simplement pas partie de la culture locale. « Quel est l'intérêt des professeurs d'arts plastiques aux Comores en général et à Mayotte en particulier ? Toutes questions qui prennent racine dans une question fondamentale et toute simple : « l'art ça sert à quoi ? ». On y reviendra.



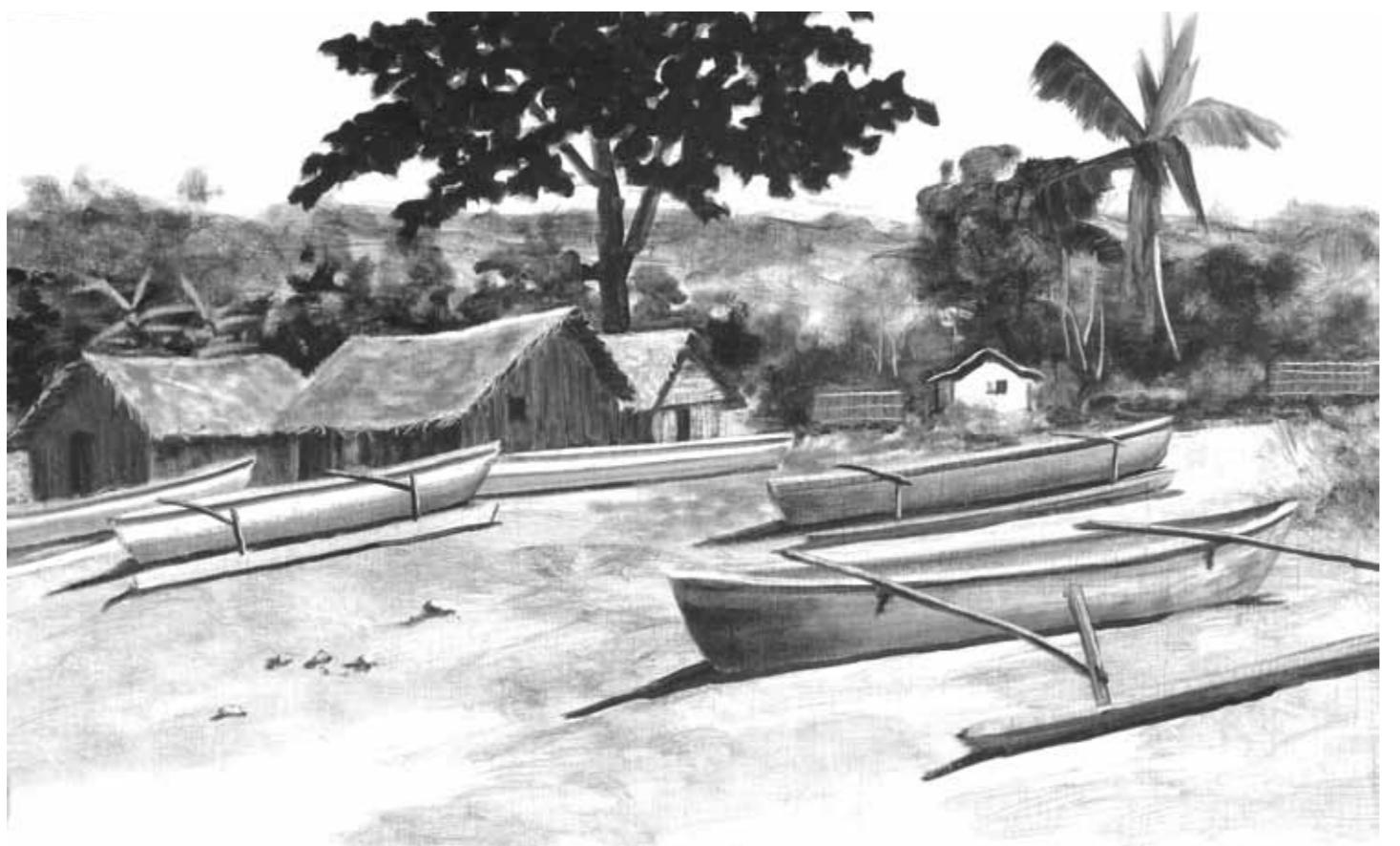


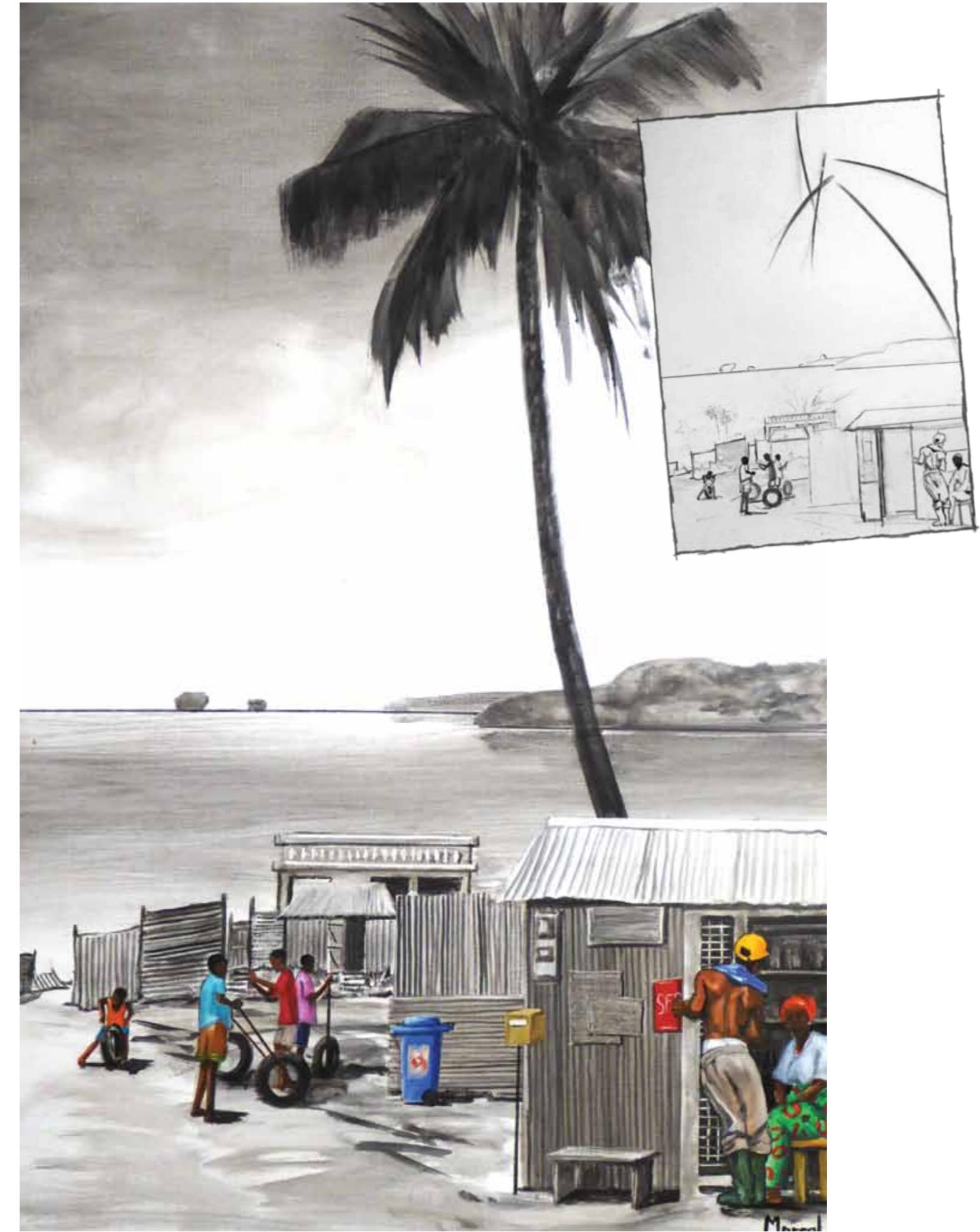
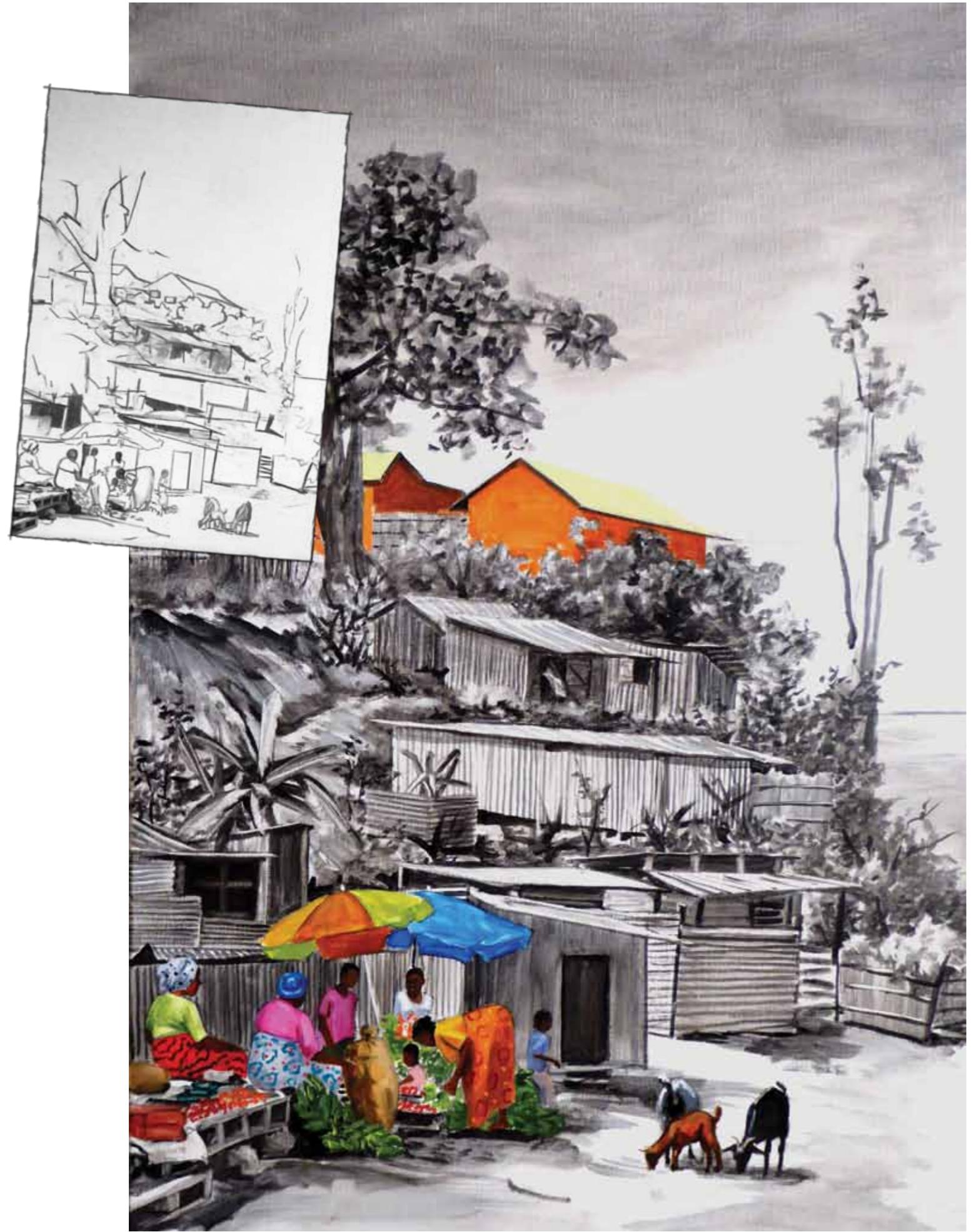
Maral

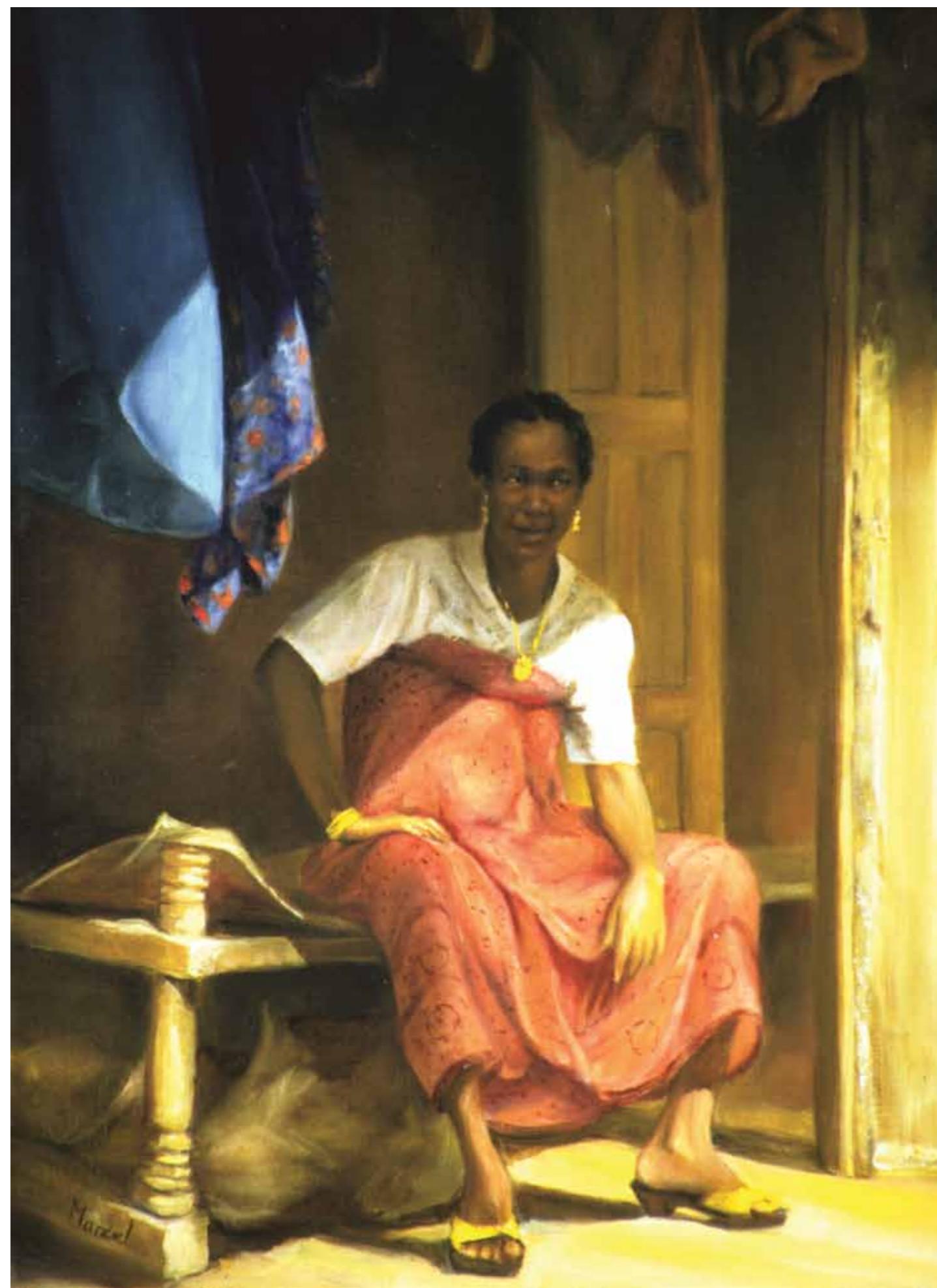
Moustoifa et Fatima



Ma'Fidé (la maman de Fidé)







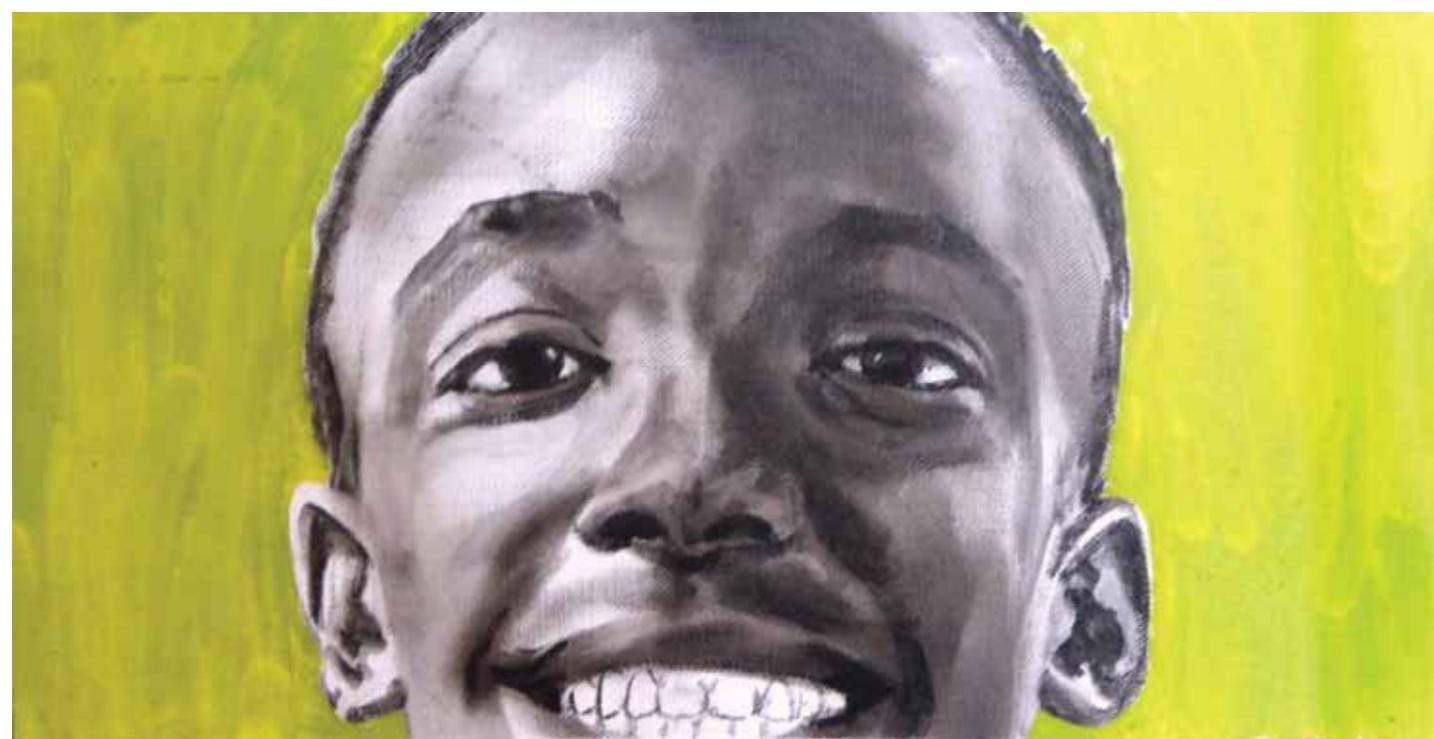
— 90 —



— 91 —



Les dents d'Ikram.



*Le plus difficile dans le dessin ?
Ne pas se répéter. (Léonard de Vinci)*

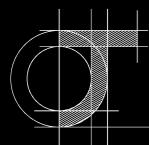




LA NOSTALGIE DU MAGNÉGNÉ

* Nostalgie : tristesse causée par l'éloignement du pays natal ou regret attendri accompagné de mélancolie. (dictionnaire Larousse)

* Magnégné : mot mahorais, compris par tous dans l'archipel désignant une situation, une chose ou un travail dont la qualité ou la réalisation vont du bricolage approximatif au grand n'importe quoi. Dès qu'on entend bricolage on comprend magnégné.



e l'ai déjà dit, je veux que ça rentre, alors je le répète. Je n'éprouve aucune tristesse à être éloigné de mon pays natal ; en tout je n'y aurai pas vécu la moitié de mon existence, je préfère habiter là où il fait chaud et aux Comores on a ce qu'il faut. Reste le regret attendri et c'est vrai ça je ne peins que des vieux trucs, soit qu'ils aient disparu soit qu'ils s'apprêtent à le faire. Il est très rare par exemple que je mette des véhicules à moteur dans mes tableaux. Un ou deux scooters peut-être, le plus souvent à l'arrêt, des carcasses de voiture enfouies dans les herbes et sur le toit desquelles des enfants jouent. Très rares sur mes tableaux mahorais sont les poteaux et les fils électriques. Un peu plus nombreux sur les tableaux anjouanais. Si je suis nostalgique, ce n'est pas du passé. Je ne ressens aucun « regret attendri » lorsque je vois ce qui reste des cases en torchis avec leur toit de feuilles de cocotier tressées, aucune nostalgie à l'égard des rats et des scolopendres qui s'y nichaient, aucun regret des sols en terre battue pendant la saison des pluies et aucune langueur de l'éclairage à la bougie ou au pétrole.

En fait je ne peins pas des cases en torchis parce que je les regrette mais parce que je les trouve plus agréables à regarder que les clapiers en béton. D'une façon générale je ne peins pas ce qui est beau ; j'aime rendre beau ce qui est ordinaire ou ce que le passant ne remarque pas. Je suis persuadé que la beauté peut se trouver partout à condition que soient réunies les conditions nécessaires à sa découverte ; cadrage, éclairage, orientation du regard, composition. Je travaille comme le fait un fleuriste ; j'arrange les choses à la recherche d'un équilibre, d'une harmonie. Le désordre me convient donc mieux que l'ordre parce que j'ai alors une possibilité d'agir, j'aime davantage le vieillot que le tout neuf, le courbe plus que le rectiligne, le suranné bien plus que la tendance. J'aime donc le magnégné et ça tombe bien, j'en ai partout autour de moi.



Si je suis nostalgique de quoi que ce soit c'est bien du temps, pas si lointain où tout le monde avait plus de temps pour parler avec ses voisins et bricoler sa maison. C'était comme ça quand j'étais enfant et c'est encore un peu comme ça à Mayotte. C'est ça le magnégné. On bavarde ou on bricole et « à Mayotte on fait ce qu'on veut ! », phrase qu'on entendait beaucoup plus souvent dans le passé qu'aujourd'hui, soit dit en passant. Il y a un peu plus d'un demi-siècle en France on appelait tous ça le système D ; D comme démerde toi. Et on en était très fiers ! Je suis né dedans, j'ai grandi avec. La France était connue pour ses vins, ses fromages et son système D. Pour les prouesses de ses amoureux également et ça aussi c'est plus pareil. J'ai vécu et grandi dans une maison agrandie, entretenue et aménagée « à la main ». Pas de normes européennes,

pas de garantie décennales et cependant aucune lézarde ni aucune fuite. La maison existe encore. Alors nostalgique de cette atmosphère oui, sans doute aucun. Mais surtout nostalgique de tout ce qui se faisait au calme et à la main. J'ai toujours aimé regarder les gens travailler de leurs mains. Les plus anciens souvenirs sont ceux du maréchal-ferrant pas loin de chez moi, devant l'antre duquel je pouvais passer des heures, fasciné par le feu et le soufflet de la forge, le bruit du fer contre le fer, les chevaux de trait puissants et paisibles, les hommes en sueur et leur tablier de cuir. Il y avait un horloger aussi, pas loin, assis devant sa fenêtre que j'observais avec fascination mais qui n'aimait pas trop me voir planté là parce que je lui bouchais le jour. J'aime le souvenir de cette vie-là, de cette ambiance, ce qui me classe dans les nostalgiques mais s'y ajoute le sentiment qu'on est quand même plus en sécurité au milieu de gens qui travaillent avec leurs mains qu'avec ceux qui passent leur temps à réfléchir. Ce n'est pas une idée qui est à l'origine de l'art mais un objet fait à la main, un peu plus qu'utilité, c'est-à-dire qu'il sera beau ou apaisant, ou évoquant et qui aura su plaire à l'acquéreur qui a insisté pour l'obtenir. Nulle part ni à aucun moment m'a-t-on fait remarquer, personne ne se débarrasse volontiers d'un objet fait à la main. Un seau en plastique ou une cuvette en alu finiront à la poubelle bien avant l'écuille en bois, même fendue, qu'on a depuis longtemps et



qu'on n'a pas envie de jeter. Et ça ça me rassure parce qu'un objet d'art, selon moi, c'est d'abord et avant tout un objet bien fait. L'informatique a mis à la disposition des artistes des moyens de créer sans passer par la main mais l'Art n'a pu naître que parce qu'un artisan a un jour su faire un objet qui était plus qu'utilitaire, un objet

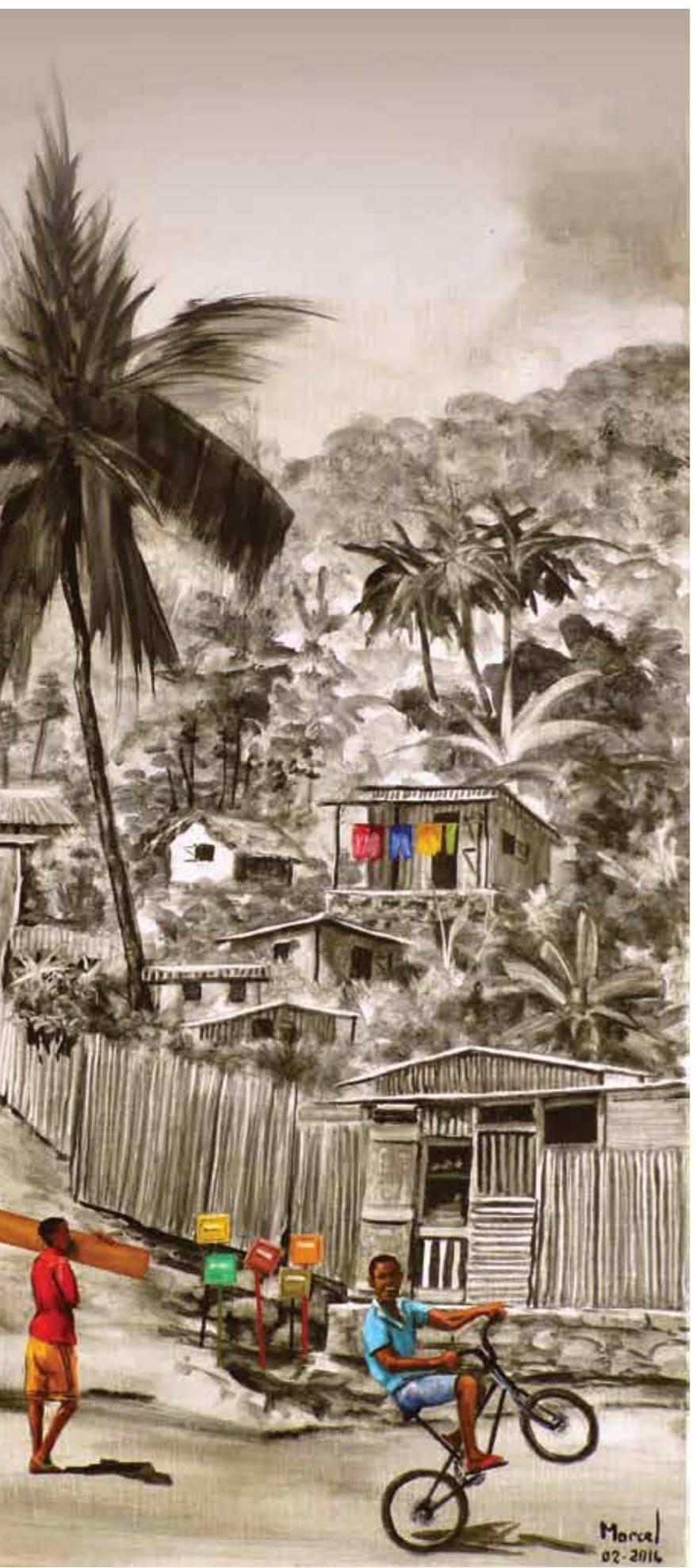
dont on avait besoin et dont on désirait se servir. Je pense que l'Art ne répond pas au besoin mais au désir. Des livres entiers ont été consacrés à la définition de ces deux mots. Ma définition personnelle c'est que le besoin peut être satisfait tous sens éteints tandis que le désir exige pour sa satisfaction que les sens soient en alerte et sollicités. J'ai besoin d'un bol pour boire ma soupe, n'importe quelle gamelle fera l'affaire. On est dans le domaine du besoin. Si je préfère boire dans un certain bol plutôt que dans un autre on rentre dans le domaine du désir. Présupposant un choix ou au moins la conscience d'un choix le désir est source de culture. Pas le besoin.

Je ne suis pas né artiste ; je le suis devenu. Lorsqu'à trente-deux ans je prends conscience de l'intérêt que la peinture est en train de prendre dans ma vie Je SAIS que je ne me débarrasserai jamais de cette obsession et je sais aussi que passer du temps sur autre chose (travailler pour gagner ma vie par exemple) va devenir de plus en plus insupportable. Tout comme je sais que je n'ai aucune imagination créatrice ; j'ai simplement du goût pour tenter d'arranger les choses. Ce n'était pas mon savoir qui allait me tirer d'affaire, je ne savais rien. Je ne savais ni dessiner ni mélanger les couleurs. Ce n'est pas mon imagination non plus puisque tout me distingue des grands créateurs qui, depuis Picasso, Rembrandt, Léonard et des millions avant eux ont mille idées à l'heure et en réalisent la moitié sans que rien ne soit moche. Comment je vais vivre, moi si je veux vivre avec la peinture et surtout comment je vais vieillir ? Une seule solution, privilégier le côté « fait à la main » de l'art. L'Art n'est pas dans l'idée, il est dans l'objet fait à la main.





Fait à la main m'avez-vous dit ? On parle donc du magnégné. Et en effet le dessin n'est rien d'autre que du bricolage. On ne parle pas du dessin d'un architecte qui ne peut pas être magnégné, on parle du croquis, du dessin fait à la main, avec ce qu'on a, le plus souvent pas grand-chose, (crayons, charbon, encre, une peinture) qu'on essaie de pousser la finition aussi loin qu'on peut. Si c'est pas assez bon pour ceux qui regardent, qui font rien et qui commentent on s'en moque éperdument. Denam'neyo ! Le dessin c'est du magnégné à l'état pur. On met, on enlève. Si tu enlèves trop, tu remets ; si c'est pas assez tu enlèves encore. Jusqu'à ce que tu t'arrêtes et tu t'arrêtes quand tu es content ou quand tu ne peux pas faire plus. C'est ainsi que j'ai commencé à dessiner ce qui était autour de moi choisissant de préférence les surfaces cabossées plutôt que les surfaces lisses et à Mayotte comme chez les voisines on trouve toutes les surfaces cabossées qu'on veut. Le jour où j'ai su que j'avais trouvé l'environnement qu'il me fallait, celui qui m'inspirerait et me tolérerait, fut le jour où une cliente, admirative devant un tableau représentant des maisons en tôles, me dit, radieuse : « Ah ! Qu'est-ce que vous rendez bien le magnégné ! »





*Le style c'est une élégante
façon d'arranger
ses erreurs.*



*Le bazari (marché)
de MutSAMUDU.*



Imagine-t-on le froid, les rats, les dents gâtées ou absentes dans les tableaux de Vermeer ? Imagine-t-on les moustiques et scolopendres, la boue pendant la saison des pluies, les rats aussi, dans mes tableaux mahorais ? L'art ne consiste pas nécessairement à mentir, mais sûrement il consiste à taire. Choisir quoi ne pas dire, peut-être la première tâche de l'artiste. Epargner à l'Histoire ce qui n'est pas essentiel. Le reste n'est qu'application au travail.

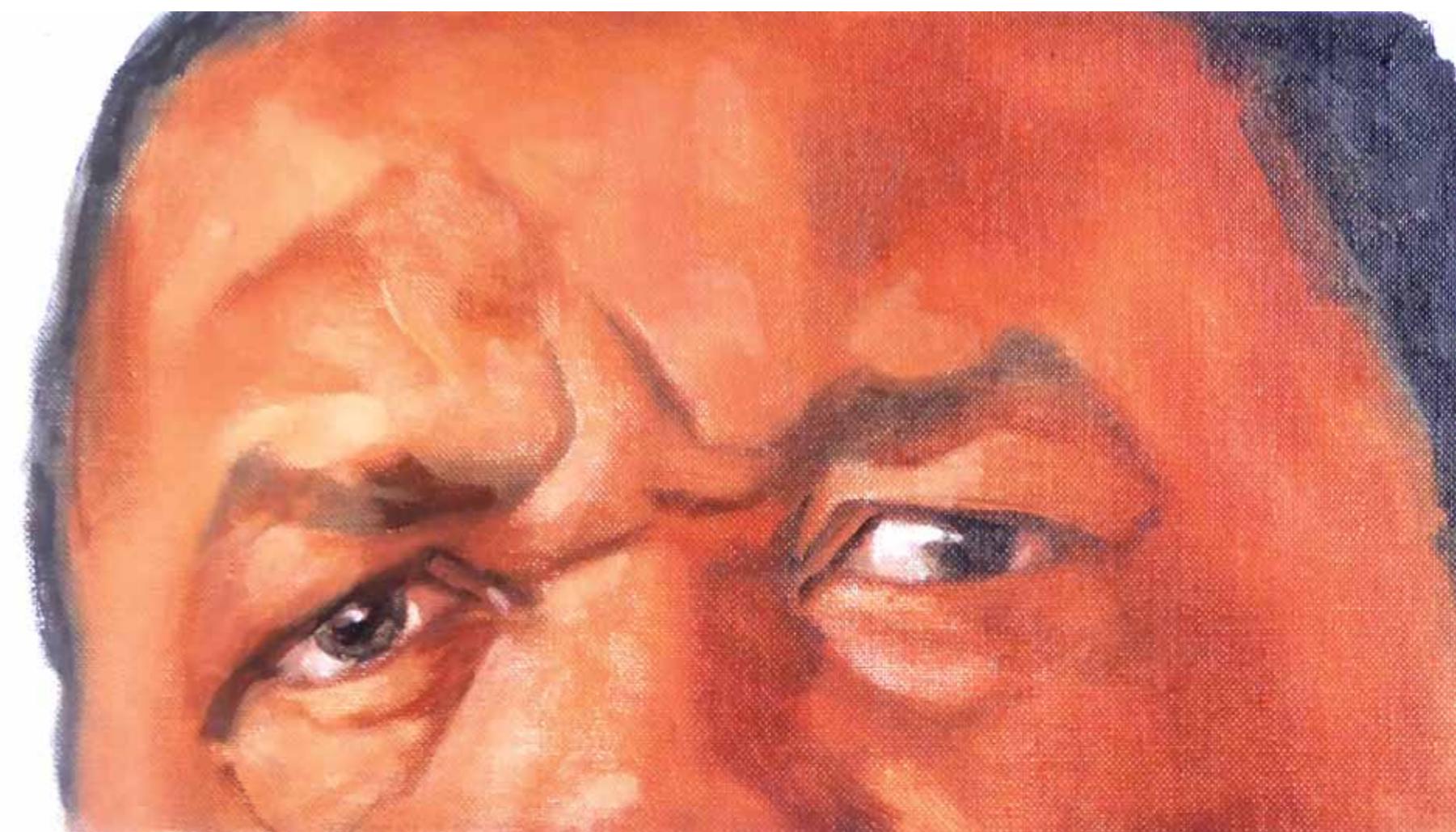




104



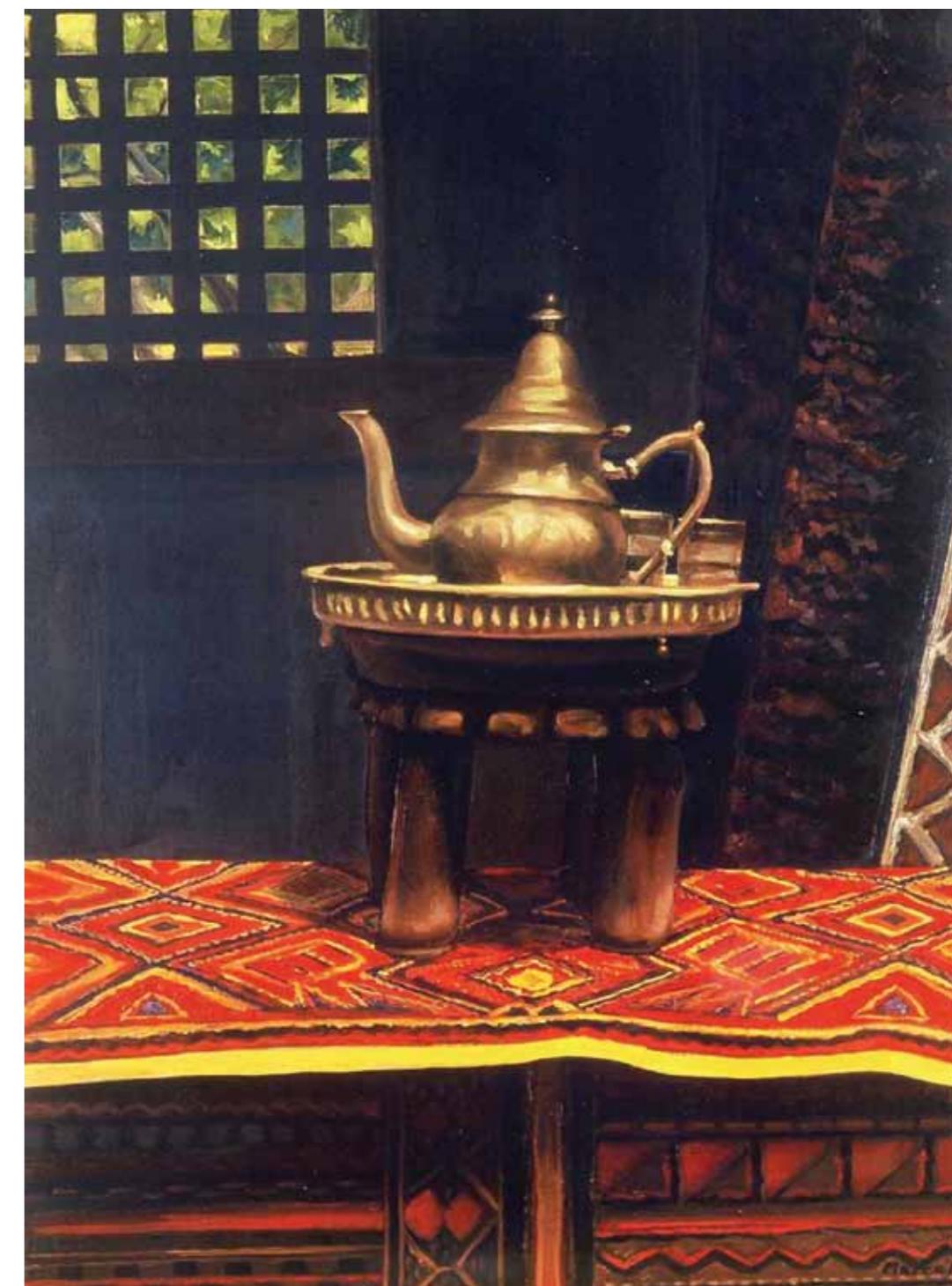
Charles, le Domonien.



105



Boss, bon travailleur, un pionnier de l'art visuel à Anjouan.





Entrée de la médina de Mutsamudu.



Les portefaix de Majunga
(Madagascar).



QUI AIME BIEN CHATOUILLE BIEN

Mayotte en rêvait, les politiciens l'ont fait et en mars 2009, par référendum, Mayotte a exprimé son souhait ou confirmé son exigence d'être un département français. Deux ans plus tard, en 2011 elle devenait le 101ème département de la République. Cinq ans en ménage, on appelle ça des noces de cire. Cinq ans ça se fête, ou ça le devrait. Alors ils sont où les flonflons, les feux d'artifice, les magnums de champagne, les bals et concerts offerts au bon peuple par un conseil général en liesse, ses élus, une fois n'est pas coutume, tous présents et à l'heure, rivalisant d'éloquence fanfaronne sur la place de la République, le forum local, alors ils sont où ? Invisibles ils sont nos notables ! Les postures triomphalistes, les torses fièrement bombés ont été oubliés et nos élus font profil bas. Pas le moment, nous dit-on. Pas l'esprit à ça. Effectivement l'anniversaire est remplacé par une grève qui devient de plus en plus dure à mesure que le conflit s'enlise, et qui évoque la première grosse grève du tout jeune département, celle de 2011, contre la vie chère, qui avait duré quarante-cinq jours, qui s'était soldée, épaisse, par un pailletage de mesurette dans lesquelles la population de Mayotte avait appris à comprendre l'expression foutage de gueule, expression dont elle se servirait plus tard, et plutôt deux fois qu'une, comme maintenant, en 2016, avec cette nouvelle grève dure qui exige l'égalité réelle, la vraie, la même qu'on trouve partout en France, et Mayotte n'est-elle pas en France ? Hier, avant qu'elle ne fût département c'était pour la liberté que Mayotte se battait de toutes ses forces et qu'elle envoyait ses bwénis* au front, consentantes, volontaires mêmes et pas qu'un peu. « Les chatouilleuses* » on les appelait et il n'y avait rien de drôle là-dedans. Des chatouilleuses qui ne plaisent pas, des chatouilles qui ne font pas rire il n'y a qu'à Mayotte qu'on peut voir ça.

Impossible de parler de Mayotte, période moderne, sans parler de ses chatouilleuses ; ces fameuses chatouilleuses qui ne font pas rire. Elles ne sont pas chinoises, ni européennes, ni lapones, ni patagoniennes, non, elles sont ma-ho-rai-ses. Ce sont des femmes, bien sûr ; peut-on imaginer un groupe d'hommes très énervés, s'en prendre à un parlementaire véreux ou méprisant, et le chatouiller jusqu'à ce qu'il crie grâce et s'enfuie, mort de honte ? Ça, on n'imagine pas. Un groupe de femmes, oui. Parce qu'on ne parle pas de la simple chatouille des côtes, ou sous les bras ; non, on parle bien d'attouchements sexuels, très chatouilles

lorsqu'ils sont dispensés par qui vous veut du bien, et pas chatouilles du tout, limite torture, dans le cas inverse. Sans grand risque d'exagération on peut affirmer que les femmes de Mayotte ont créé un nouveau visage de la contestation, voire même de la révolution, puisqu'elles ont obtenu ce qui paraissait improbable, à savoir le maintien de Mayotte dans le giron français. Les femmes mahoraises sont des femmes comme les autres, et ne sont pas nées têtues. Du moins pas toutes. Elles le sont devenues. L'accablement n'est pas leur mode d'expression préféré, non plus que la soumission au plus fort ; elles ont une puissance de clamour colossale et surtout, surtout ! elles sont solidaires. Traditionnellement propriétaires de la maison et des bijoux, elles mettront leurs hommes à la porte en cas de grosse dispute, sans états d'âme, et reformeront le cercle autour des petits, entre femmes du clan, plus quelques amies bienveillantes, toujours les bienvenues, et l'expulsé n'aura pas son mot à dire. Le matriarcat explique en grande partie la Mahoraise. Il n'explique pas la chatouilleuse.

Je l'ai mentionné plus haut, Mayotte a déjà tout subi. Exactions, pillages, humiliations de toutes sortes, imposées par des voisins lointains (Afrique, Arabie), ou proches (Madagascar, autres Comores). Quand ces voisins-là voulaient du bétail, ils venaient se servir à Mayotte ; quand ils voulaient s'installer sur les meilleures terres, ils acquéraient celles de Mayotte, d'une façon ou d'une autre ; quand ils avaient besoin de main-d'œuvre bon marché pour cultiver chez eux, ils venaient se servir en hommes et les emmenaient Dieu sait où. Avant de savoir parler français Mayotte était déjà une sans-dent. Ça durait depuis plus longtemps qu'on put se souvenir.

Et puis le Blanc survint, avec pour premier avantage d'interdire aux voisins, qu'ils soient proches ou lointains, de venir se servir comme s'ils étaient chez eux. Personne dans les environs n'avait les canonnières qu'il fallait pour tenir tête au Mzungu. C'était déjà mieux qu'avant.

Le Mzungu protégeait, mais aussi il promettait. Qui dit maître dit serviteur, qui dit service dit argent, qui dit argent dit don du Ciel. Une nouveauté dans cette contrée. Enfin naissait pour de vrai l'espoir de pouvoir se sortir, et sortir ses enfants, de cette vie de merde, de merde et d'archi-merde qui était le lot de Mayotte depuis la nuit des temps. C'était au milieu du dix-neuvième siècle. En 1950, un siècle plus



tard, Mayotte est toujours dans un état de développement crasse, la richesse, ou même le confort de base (être au sec et nourri) sont toujours réservés à une poignée de nantis, pas toujours aimables, et pendant que le monde entier vit son rêve américain, Mayotte voit le temps qui s'effile et ne sent rien venir. Le Mzungu n'augure plus rien, bien qu'il promette toujours autant, mais au moins il protège ; c'est déjà ça. Les chatouilleuses sont les femmes de cette époque-là. Lorsque le Mzungu a voulu changer de capitale, et qu'elles l'ont vu déménager ses bureaux et ses cofres, pour s'installer chez les voisins, dont on n'avait pas toujours de très bons souvenirs, soit dit en passant, lorsqu'elles ont vu les hommes qui avaient un salaire suivre le patron là où il allait, lorsqu'elles se sont vues, à nouveau, dans une vie de merde, elles ont poussé un gros soupir. Lequel soupir s'est transformé en rage

lorsque les gros kofias* voisins, Prince-président à leur tête, sont venus chercher le matériel lourd dont avait besoin la nouvelle capitale. Alors ces dames firent corps et montèrent accueillir ces messieurs ; elles leur offrirent des fleurs, des parfums, des bisous, et leur firent des chatouilles qui leur coupèrent le souffle, et les laissèrent sans voix. Grands dignitaires ou non ils se mirent à courir, humiliés, morfondus. La queue entre les jambes, je crois qu'on peut dire comme ça. Fin de parenthèse.

Pour autant que je puisse en juger, l'évasive et aujourd'hui imprécise identité mahoraise est construite sur un rejet et sur une illusion. Rejet de ses voisins immédiats qui lui font peur ou qui l'empoisonnent depuis longtemps, sans rien apporter en échange, ne parlons même pas de courtoisie, et l'espoir d'une

prospérité garantie par la métropole, laquelle, il faut bien le dire, traîne quand même un peu les pieds.

Dans le Mayotte Hebdo* 587 Mlaili Condro* écrit : « Cette idée de Mayotte française a été construite par la négative ; l'opposition avec les Comoriens, dès qu'on la quitte on n'a plus rien. » En 1975 Mayotte refuse l'indépendance que les trois autres Comores demandent ; la France choisit de garder Mayotte, les trois comores du nord volent de leurs propres ailes, l'affaire est entendue. Mayotte est française et le restera à jamais. Kem'gwavenzé*.

Liberté donc, voilà ce que l'occupant blanc nous promettait depuis plus d'un siècle qu'il était chez nous. Liberté, voilà ce que, depuis sa révolution et ses Lumières il se vantait de pourvoir apporter aux peuples de la terre ; très bien. Les Français, ceux de la France éternelle, ceux qui passaient beaucoup de temps à nous dire quoi faire, avaient là une occasion en or d'accorder leurs actes avec leurs paroles, de nous faire voir comment on s'y prenait pour rendre un peuple libre. Et nous étions preneurs. Ça allait nous changer de la doxa qui voulait que tout ce qui se trouve aux Comores appartienne aux seuls Comoriens qui décident. Les Comoriens nous exploitent, les Comoriens nous spolient, les Comoriens nous dominent, les Comoriens ne nous gratifient daucune considération, ça commence à bien faire, donc nous n'en voulons pas, karivendzé* et puis c'est tout ! Ce n'est pourtant pas si difficile à comprendre. C'est pour cela qu'en 1975 Mayotte a voté NON au référendum sur la constitution d'un Etat indépendant avec les trois îles soit disant sœurs, c'est pour cela aussi qu'elle a voté OUI en 2009, pour devenir un département français, parce qu'on n'est jamais trop à l'abri. De fait, et par essence pourrait-on dire, l'accès au statut de département avait l'immense avantage de signifier aux Tartarin d'à côté qu'à partir de maintenant ils n'étaient plus en terrain conquis, qu'ils ne s'adressaient plus à des descendants de leurs serfs mais à des hommes libres et égaux en droit, il y a longtemps que ça n'était pas arrivé, que toute revendication sur Mayotte était assimilable à une insulte à une portion d'état souverain, que tout acte malveillant pouvait être considéré comme une agression, et qu'ici, là, chez nous, on s'attendrait en toute logique à ce que le président du conseil général, s'il lui prenait l'envie de se déplacer officiellement à Moroni, fut reçu avec les égards et la pompe dus à un ambassadeur. Avant c'était eux qui se la pétaient ; maintenant c'est Mayotte qui biche. Chacun son tour et c'était très bien comme ça. Les Wazungu avaient



même un proverbe pour illustrer le phénomène, on y parlait d'assiette au beurre qui passait devant tout le monde, eh bien l'assiette au beurre elle se trouvait aujourd'hui devant Mayotte et on allait en profiter, à bon entendeur ! Le temps passé était bel et bien passé, une page était tournée, il n'était pas question de revenir là-dessus et jamais, vous entendez, JA-MAIS Mayotte ne reviendrait dans les Comores. A quoi le Sage répond que sitôt que l'on parle d'avenir il ne faut jamais dire jamais, à moins d'ajouter « Kem'gwavenzé* », ce que les plus dévots des défenseurs de Mayotte française oublient toujours de faire. Nous voulons être français pour être libres. Premier mantra.

Le second pilier fondateur qu'était l'Egalité put alors se construire, constitué par l'espoir que la République satisferait ad infinitum aux besoins matériels de Mayotte. Il s'agissait d'ailleurs moins d'un espoir que d'une promesse puisque, et par définition pourrait-on dire, la France de la Liberté et de l'Egalité a une obligation d'assistance envers ses citoyens. Espoir ou illusion. Illusion d'autant plus raisonnable que les politiciens locaux, craintifs et/ou opportunistes, bras dessus-bras dessous avec les anciens colons, l'avaient assénée et assénée à une population ingénue puisqu'essentiellement rurale et dépourvue de culture historique et politique. Et chimère d'autant moins discutable que la France ne l'avait jamais démentie, qu'Elle sortait juste des trente glorieuses sans que personne ne le sut encore, qu'à l'abri des institutions maintenant purement républiques les anciens riches blancs donnaient naissance à des nouveaux riches blancs, lesquels promettaient aux



indigènes qui n'avaient rien d'autre que leurs espoirs ou leurs ambitions, qu'ils allaient devenir les nouveaux nouveaux riches de demain. La France vous aidera, regardez, nous on a bien réussi alors pourquoi pas vous ? Elle vous formera, vous donnera des subventions, tout ça c'est prévu, et à ceux qui n'avaient pas d'ambition elle fournirait aides, allocations, retraites, soins, éducation dans des salles de classes propres et pas surchargées. Et des bonnes routes partout. Tout ce dont bénéficiaient les métropolitains Mayotte allait l'avoir ! Promis juré, croissant de bois croissant de fer, craché par terre. Egalité réelle, deuxième mantra.

Reste la fraternité, la fraternité, pardon, dont Mayotte se soucie comme d'une guigne, et dont elle n'a nul besoin supplémentaire, un peu comme la Suisse n'a jamais eu besoin d'avoir plus de montagnes. Ce n'est pas encore le souci principal ; on en reparlera quand l'Egalité sera vraiment réelle. En attendant, la musada* fera notre affaire.



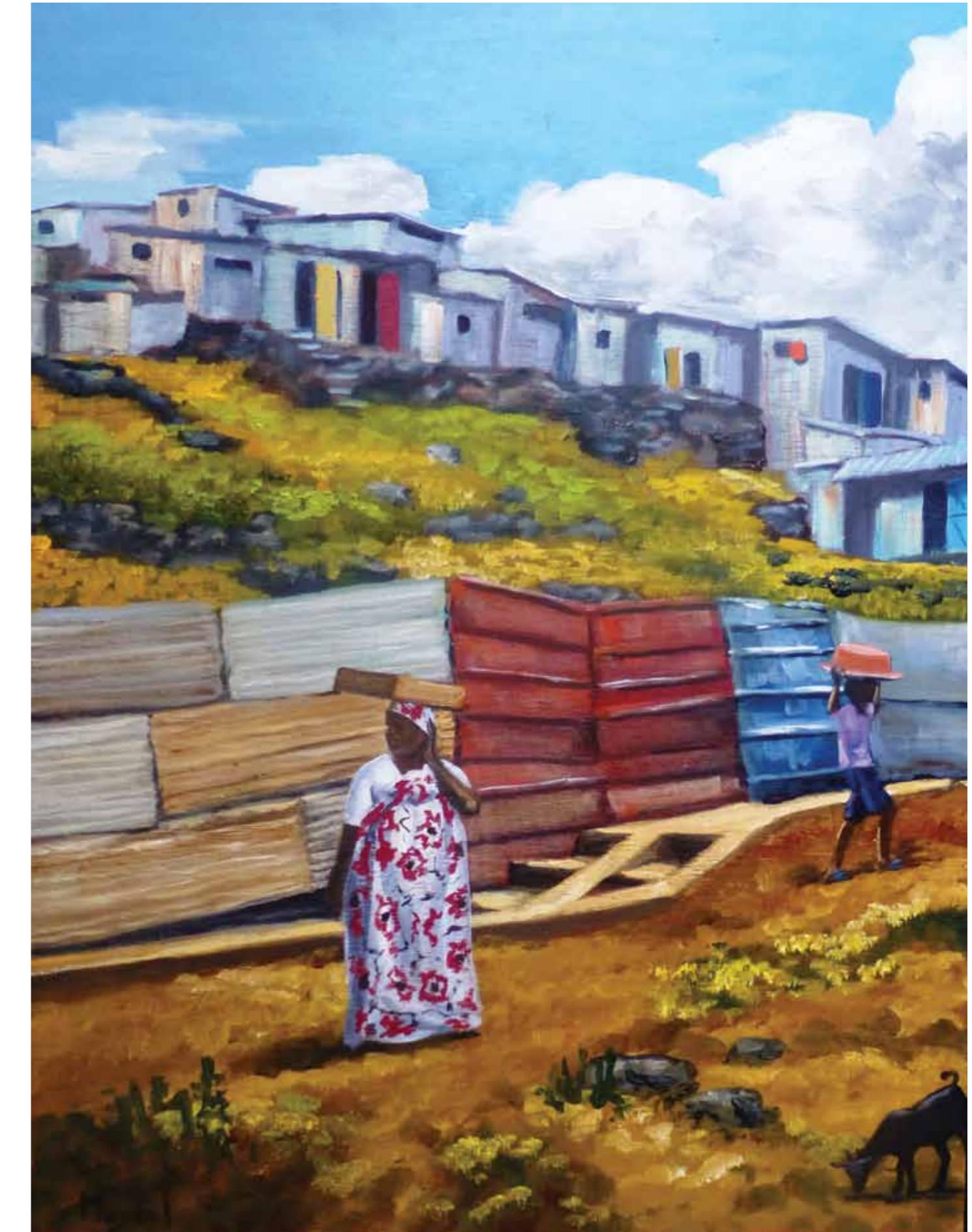
* Bwéni signifie femme, en mahorais

* Le kofia : sorte de bonnet rigide que portent les musulmans d'ici

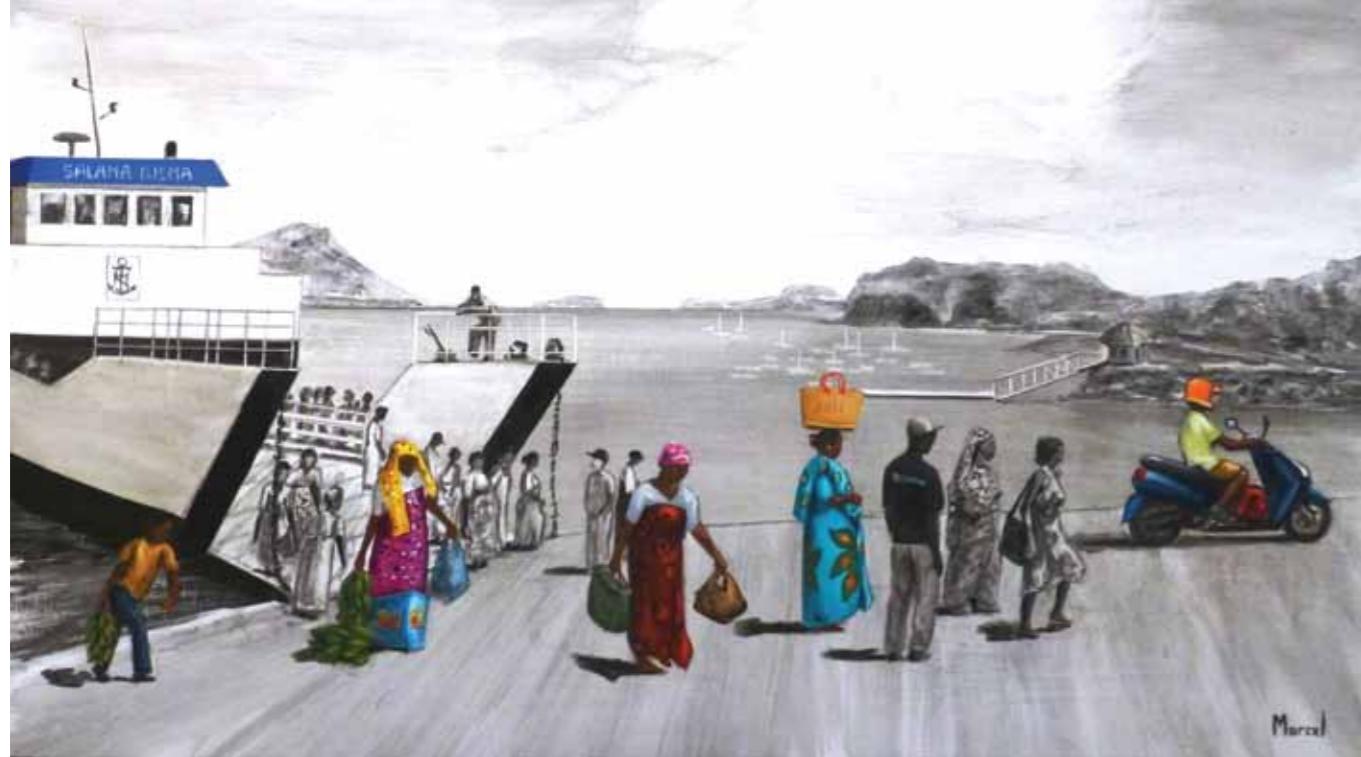
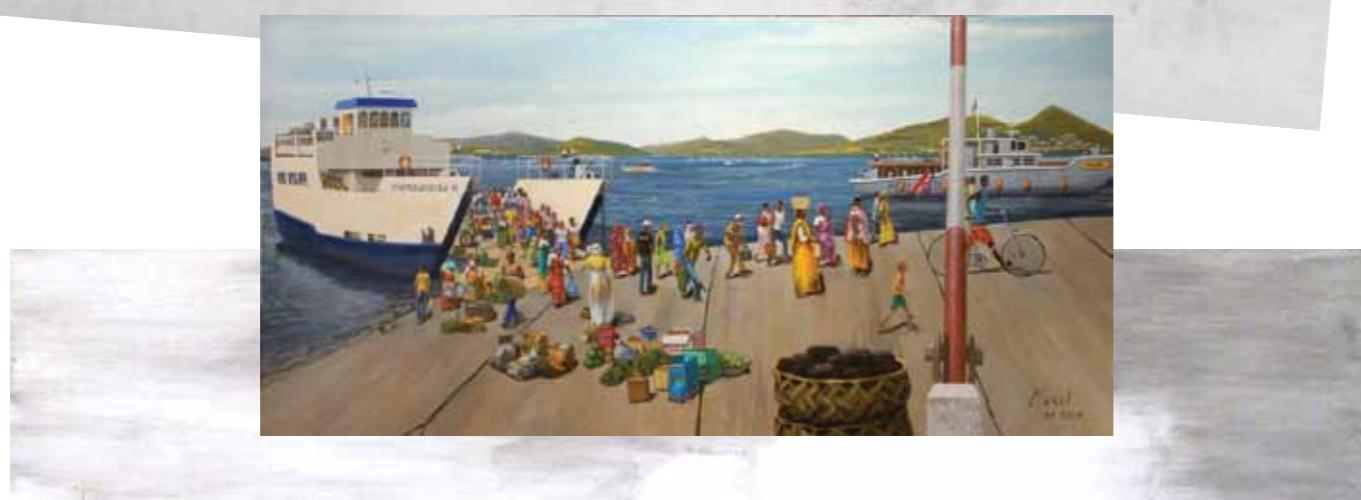
* Mayotte hebdo : hebdomadaire d'information local

* Mlaïli Condro : linguiste mahorais

* La musada, c'est l'entraide, le partage d'un travail ou d'une difficulté

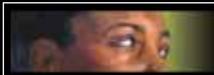


Kaweni, un quartier de Mamoudzou

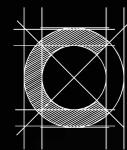


La barge, un quart d'heure de détente entre Petite et Grande Terre.





CINQ ANS PLUS TARD



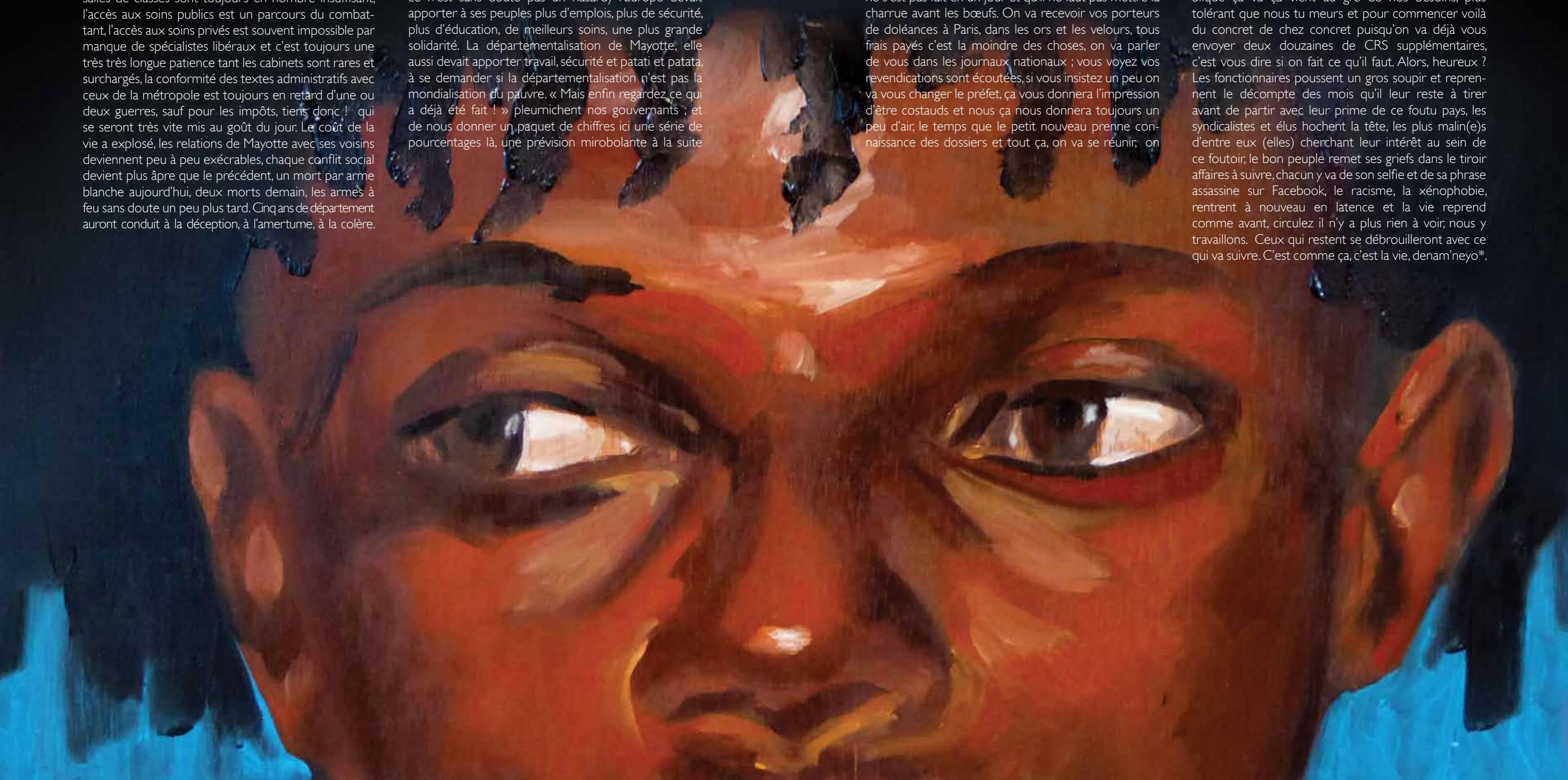
inq ans plus tard la cire a fondu et les noces sont tristes. Cinq ans de départementalisation plus tard l'insécurité, la précarité, le chômage, l'immigration clandestine, ont explosé. Les routes sont insuffisantes et en piètre état, les salles de classes sont toujours en nombre insuffisant, l'accès aux soins publics est un parcours du combattant, l'accès aux soins privés est souvent impossible par manque de spécialistes libéraux et c'est toujours une très très longue patience tant les cabinets sont rares et surchargés, la conformité des textes administratifs avec ceux de la métropole est toujours en retard d'une ou deux guerres, sauf pour les impôts, tiens donc ! qui se seront très vite mis au goût du jour. Le coût de la vie a explosé, les relations de Mayotte avec ses voisins deviennent peu à peu exécrables, chaque conflit social devient plus âpre que le précédent, un mort par arme blanche aujourd'hui, deux morts demain, les armes à feu sans doute un peu plus tard. Cinq ans de département auront conduit à la déception, à l'amertume, à la colère.

Alors, si on veut améliorer les choses faut-il plus de département ou moins de département ?

On remarquera que c'est la même question qui se pose en France et dans les autres pays européens ; selon ses promoteurs (tous friqués et ce n'est sans doute pas un hasard) l'Europe devait apporter à ses peuples plus d'emplois, plus de sécurité, plus d'éducation, de meilleurs soins, une plus grande solidarité. La départementalisation de Mayotte, elle aussi devait apporter travail, sécurité et patati et patata, à se demander si la départementalisation n'est pas la mondialisation du pauvre. « Mais enfin regardez ce qui a déjà été fait ! » pleurnichent nos gouvernants ; et de nous donner un paquet de chiffres ici une série de pourcentages là, une prévision mirobolante à la suite

de tout ça, nos grands commis connaissent les statistiques et la façon de s'en servir, tous des énarques. T'as déjà essayé de faire taire un énarque ? tout ça pour nous clore le bec en nous rappelant qu'il y avait un tel retard à Mayotte ah là là, que tout ne peut pas se faire en un clin d'œil, qu'il faut être patient, que Paris ne s'est pas fait en un jour et qu'il ne faut pas mettre la charrue avant les bœufs. On va recevoir vos porteurs de doléances à Paris, dans les ors et les velours, tous frais payés c'est la moindre des choses, on va parler de vous dans les journaux nationaux ; vous voyez vos revendications sont écoutées, si vous insistez un peu on va vous changer le préfet, ça vous donnera l'impression d'être costauds et nous ça nous donnera toujours un peu d'air, le temps que le petit nouveau prenne connaissance des dossiers et tout ça, on va se réunir, on

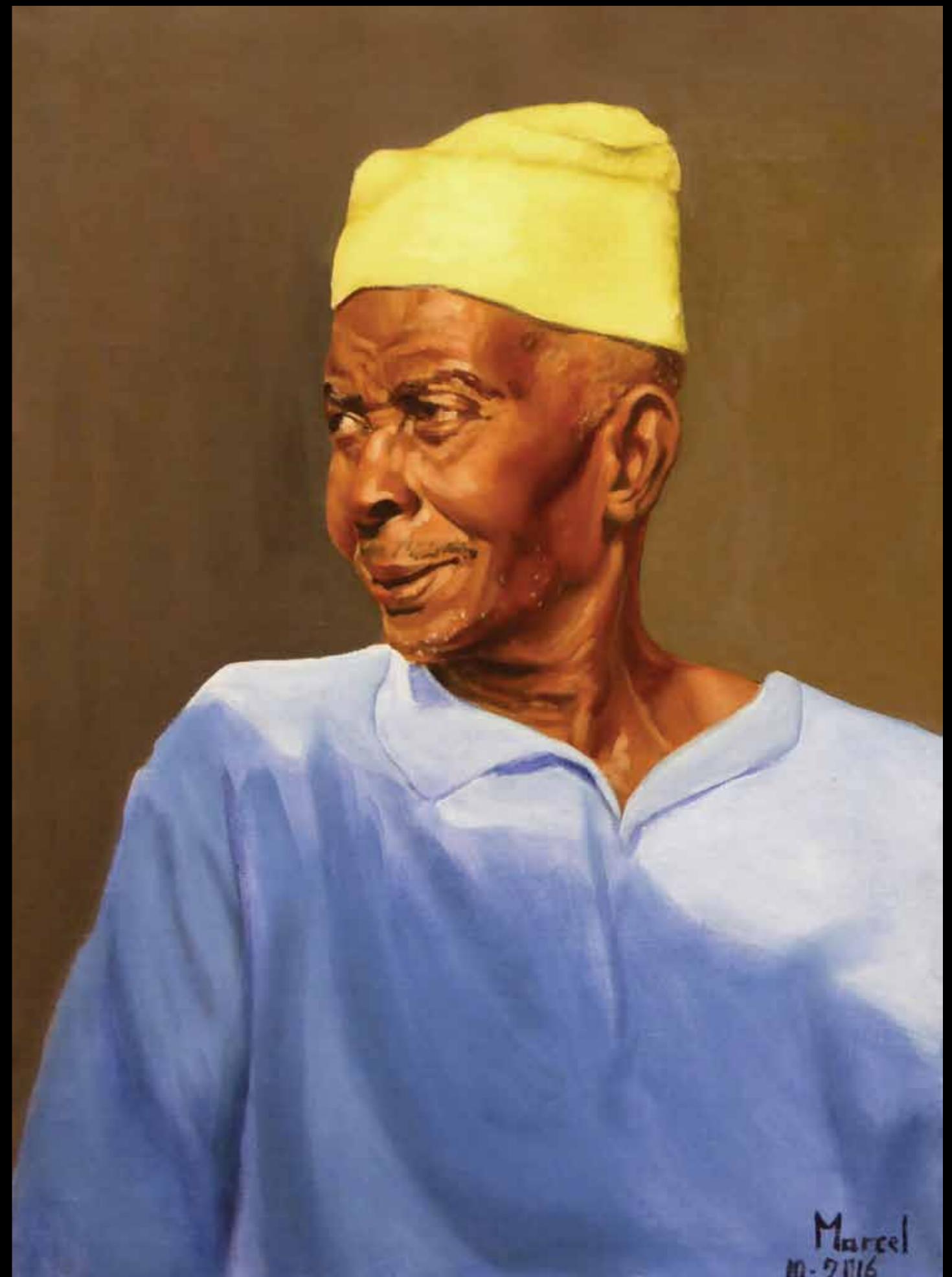
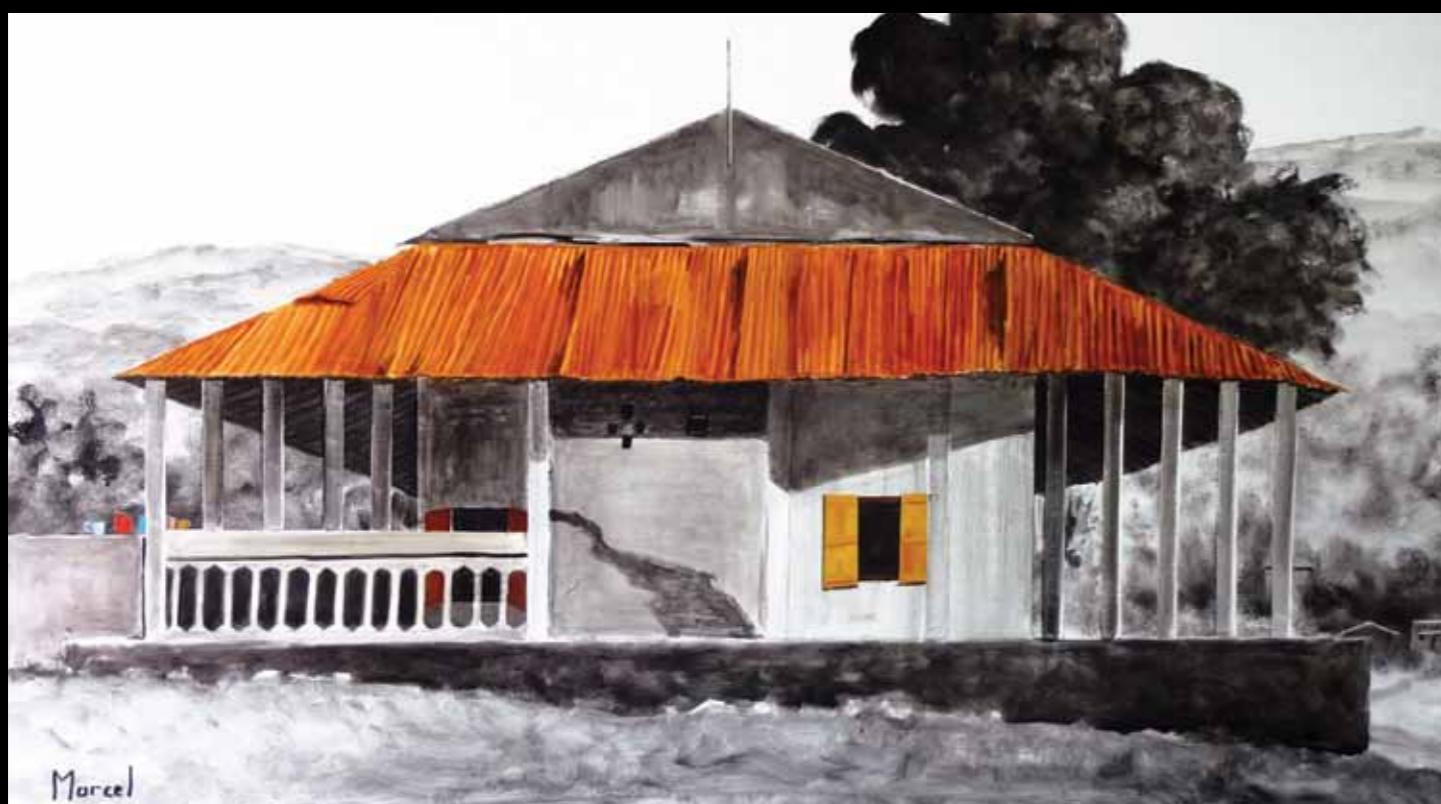
va faire des commissions, comme d'hab, on va accepter sans rien dire qu'une porte-parole de vos élus s'habille en noir des pieds à la tête, voile compris, pour exprimer son indignation en plein hémicycle du conseil général ce qui prouve bien que nous respectons vos spécificités locales et que la laïcité de notre République ça va ça vient au gré de nos besoins, plus tolérant que nous tu meurs et pour commencer voilà du concret de chez concret puisqu'on va déjà vous envoyer deux douzaines de CRS supplémentaires, c'est vous dire si on fait ce qu'il faut. Alors, heureux ? Les fonctionnaires poussent un gros soupir et reprennent le décompte des mois qu'il leur reste à tirer avant de partir avec leur prime de ce foutu pays, les syndicalistes et élus hochent la tête, les plus malin(e)s d'entre eux (elles) cherchant leur intérêt au sein de ce foutoir, le bon peuple remet ses griefs dans le tiroir affaires à suivre, chacun y va de son selfie et de sa phrase assassine sur Facebook, le racisme, la xénophobie, rentrent à nouveau en latence et la vie reprend comme avant, circulez il n'y a plus rien à voir, nous y travaillons. Ceux qui restent se débrouilleront avec ce qui va suivre. C'est comme ça, c'est la vie, denam'neyo*.

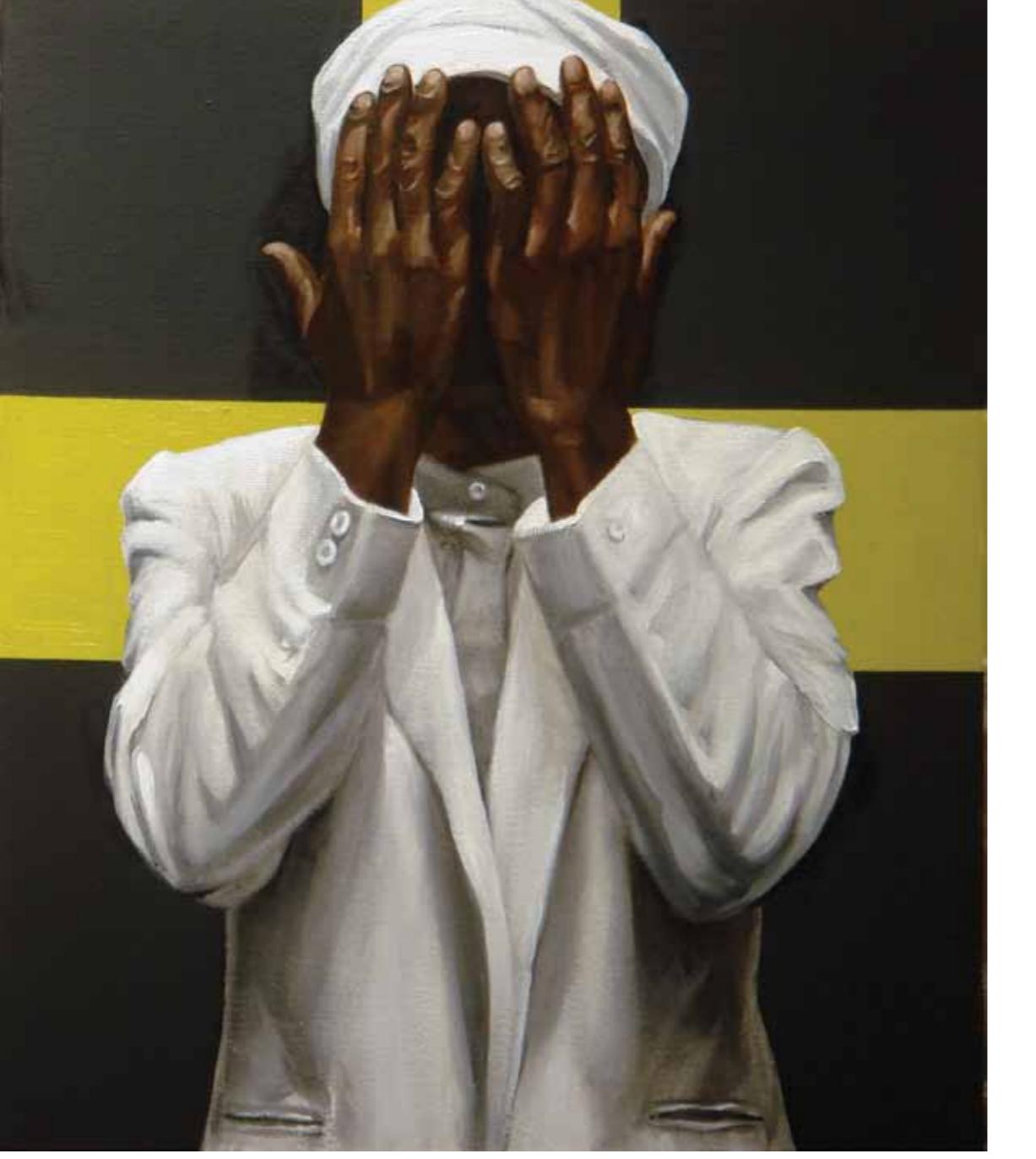




À gauche : la mosquée de Fomboni
(petite capitale de la petite Mohéli).

À droite : Dadaï, père de Binti.



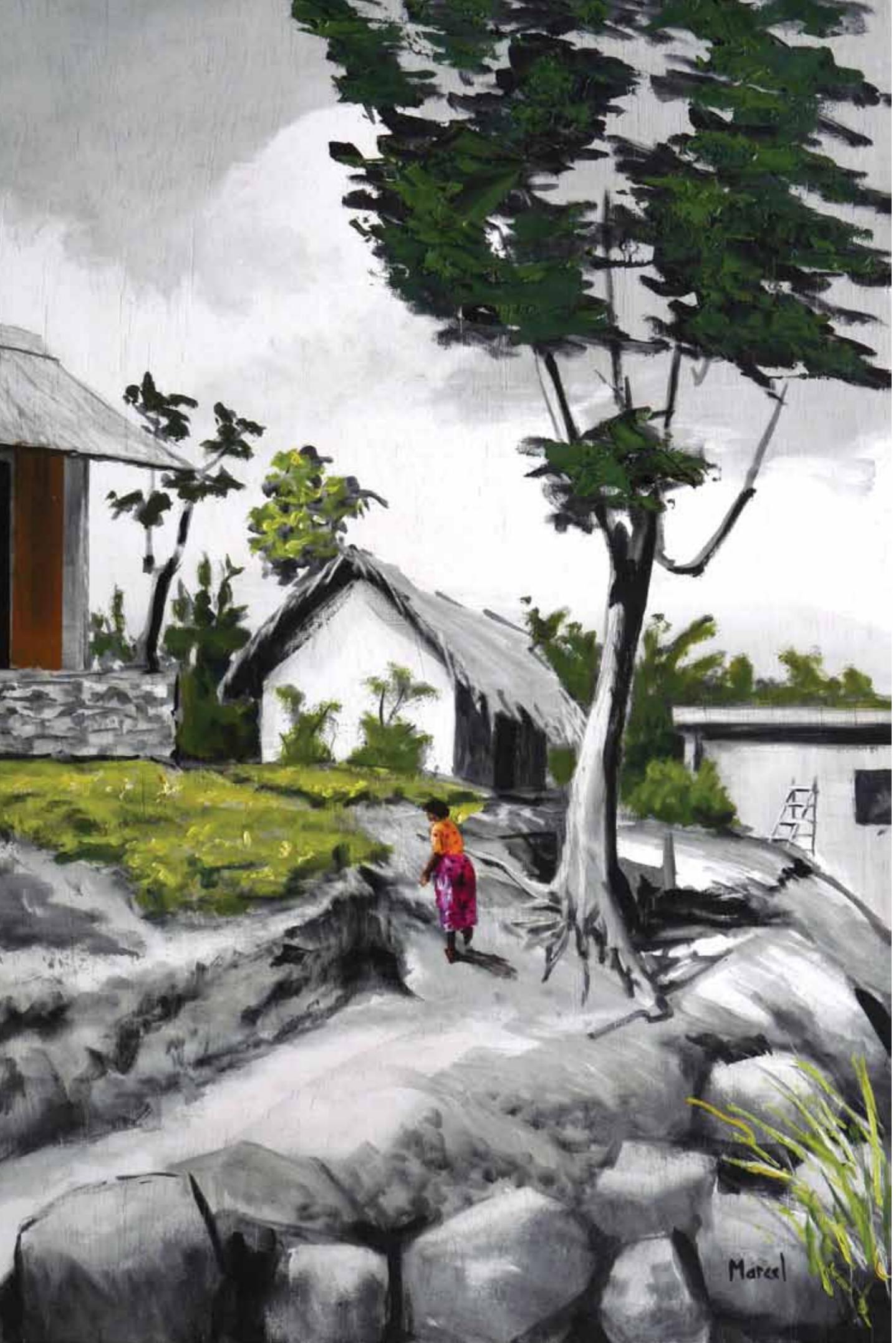


L'Islam, toutes branches confondues, interdit la représentation divine, sans aucune équivoque. Les paysages, animaux, objets, quant à eux, ne subissent aucune interdiction, nulle part. Entre ces deux extrêmes toutes interprétations sont possibles ; c'est alors une histoire de chapelle. Il y a des stricts, il y a des laxistes, il y a des vues larges et il y a des vues étroites, il y a des puritains et il y a des hédonistes.

Qu'on m'interdise de représenter Dieu m'indiffère complètement. Dieu ne pouvant être appréhendé, sa représentation est, au

mieux une perte de temps (chez les Chinois), au pire une prétention (chez les musulmans).

La représentation humaine se discute. Mais ce qui m'intéresse c'est que même chez les durs de chez durs, nos amis saoudiens par exemple, la représentation humaine est largement répandue, sous forme de photos, de films ou de vidéos et autres selfies. Mais inexiste sous forme de dessins ou de tableaux. La représentation de l'humain faite avec une machine quelconque, ça passe ; la représentation humaine faite à la main, ça ne passe pas.



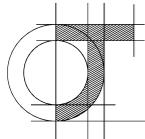


LIBERTÉ, ÉGALITÉ, MAGNÉGNÉ





LA COURSE DE PNEUS



Jack Passe est l'inventeur de la course de pneus. Et il n'y a qu'à Mayotte qu'on voit des courses de pneus. Tout le monde sait ce que c'est qu'un pneu, mais une course de pneus, il y en a peu qui savent. Vous prenez un pneu, le plus usé possible, deux branches plus ou moins droites pour le conduire, et vous poussez le pneu. Plus vous êtes jeune et en forme, plus vous poussez vite, de là l'idée d'une course.

J'ai essayé, bien sûr, un jour, pour voir comment ça marche et quel effet ça fait. Je n'ai pas essayé la course, juste pousser le pneu, voir si c'est facile ou pas.

Ici intervient la notion de lubrifiant car le contact du caoutchouc et du bois n'est pas naturellement fluide. On va donc huiler tout ça pour que ça frotte le moins possible. L'huile de vidange est idéale et vous lubrifierait n'importe quoi. En plus, personne ne sait quoi en faire. Et ça roule beaucoup mieux, c'est évident. Développement oblige ça n'existe plus, le savon noir ayant avantageusement remplacé l'huile calcinée. Après avoir lubrifié, il faut diriger et c'est là que les bras interviennent, les épaules surtout, et comment on respire, avec les bras tendus et en hauteur? La course de pneus est un exercice qui met en alerte le corps entier, testant à la fois sa puissance et sa résistance. C'est donc une spécialité en soi.

Et une spécialité d'autant plus à part entière qu'elle mobilise toute l'île, une fois par an ; il y a les jeunes qui courrent, avec leur pneu devant, et il y a les moins jeunes qui regardent passer les coureurs. Et les coureuses aussi, qu'il n'y avait pas auparavant.

Autre caractéristique, et pas des moindres, c'est qu'elle fait partie des épreuves du bac. Une option comme une autre, comme la natation ou le grec ancien. On ne voit pas ça partout. Jack Passe enseignait l'éducation physique et il a reconnu ce sport bien particulier. Il aura été celui qui fait lien entre un comportement nouveau et l'Administration, obtenant d'elle

qu'elle s'enrichisse d'une nouvelle discipline, très locale celle-ci ; c'est pour cela que je parlais d'invention. Il n'y a pas de règles en ce qui concerne le pneu, vous prenez celui qui vous convient, celui que vous poussez le mieux. Certains choisissent des larges, d'autres des moins larges, on trouve jusqu'aux pneus de tracteur, ce qui ne me serait jamais venu à l'idée. Du pneu de tracteur au pneu de grosse brouette, en passant partout les autres pneus, on trouve donc de tout et tout a été essayé. Le jour où il y aura un Grand Prix automobile à Mayotte, on essayera les vieux pneus de formule 1, rien que pour voir si on court plus vite avec.



Jack Passe



Marcel



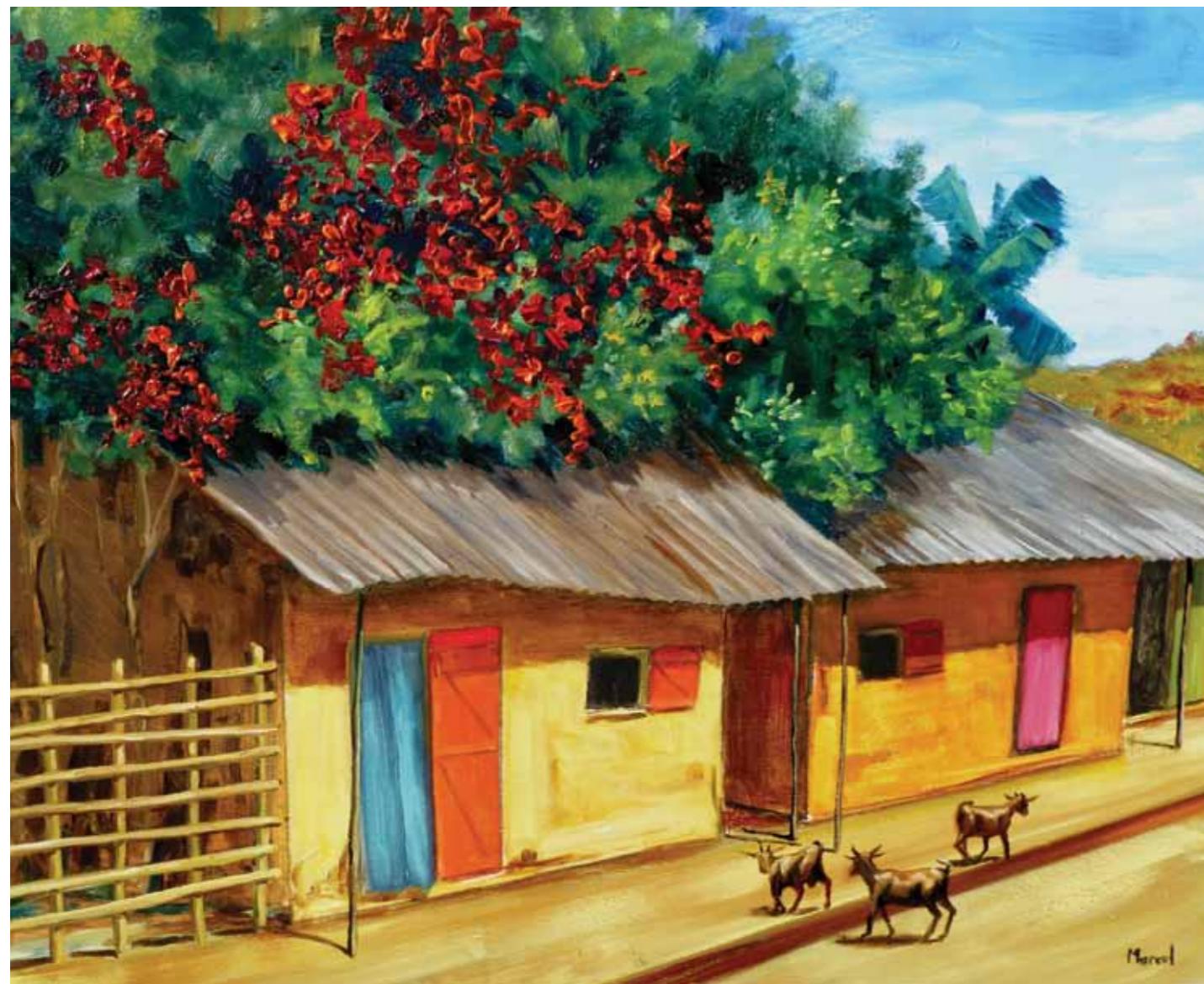
MAIS QUE FAIRE DE MAYOTTE ?



Quel est l'intérêt de la France à Mayotte ? Pourquoi a-t-elle choisi de la garder lorsque fut posée en 1975 la question de l'indépendance des Comores ? Qu'avait-il de si précieux ce petit vestige de confetti d'Empire* pour qu'on s'accrochât à lui jusqu'à en faire un département ? Etait-ce parce que les Mahorais l'exigeaient et qu'il fallait qu'on se soumette à leurs désirs au nom du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes ? Tu parles ! Les petits peuples n'ont aucun droit et seuls les puissants disposent d'eux-mêmes, en même temps que des autres. « La France n'a pas d'amis, elle n'a que des intérêts. » Ce n'est pas moi qui le dit mais le grand Charles* qui n'a d'ailleurs rien inventé puisque tous les gérants de la nation France, entre autre, qu'ils fussent

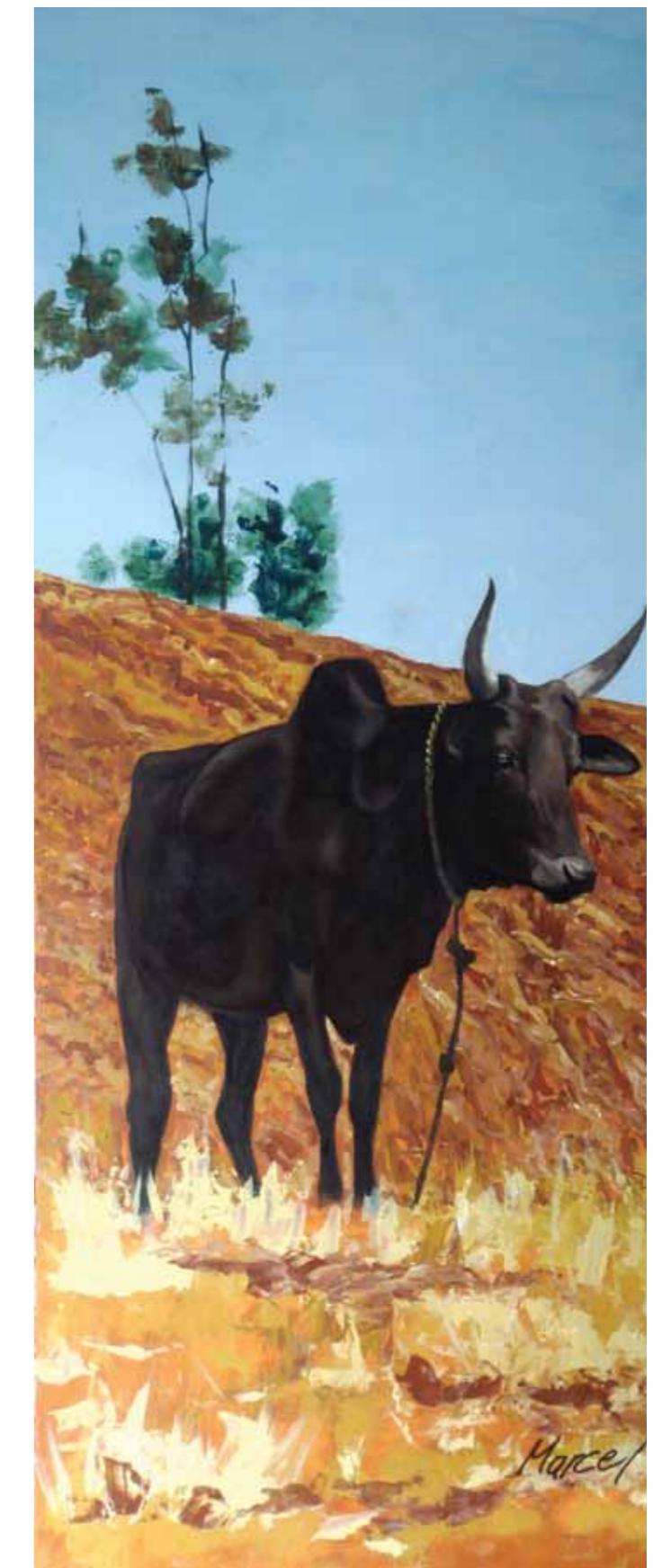
rois ou présidents ont toujours dit la même chose. Pas d'amis ; que des intérêts. Ça a au moins le mérite d'être clair et on peut donc poser une question claire : « C'est quoi l'intérêt de la France à Mayotte ?? »

Depuis vingt-trois ans que je suis à Mayotte je n'en sais toujours rien. Aucune des réponses que l'on m'a faites ne m'a satisfait. Philippe Boisadam* qui fut deux fois administrateur à Mayotte, dont une fois comme préfet de 1996 à 1998 a écrit un livre remarquablement documenté et clair sur l'histoire de Mayotte ; son titre est : « Mais que faire de Mayotte ? ». A la fin du livre on aura appris que Mayotte appartient à un archipel de quatre îles et que son auteur les connaît et les aime, on aura beaucoup appris sur Mayotte



et les autres Comores, et sur l'enchaînement des faits qui avaient façonné l'histoire des quatre îles, cinq si on compte Madagascar, faits qui ont construit les attachements, les servitudes et les haines, on aura appris pourquoi Mayotte a intérêt à une relation avec la France mais on n'aura toujours aucune réponse à la question du titre. Quel est l'intérêt de la France à Mayotte ?

C'est une très bonne question. Un somptueux lagon, forteresse facile à défendre et pas chère du tout vu sa dimension, pouvant abriter plus de deux cents navires s'il venait à notre marine l'urgent besoin d'y mouiller deux cent navires ; mouais... Point de passage et donc de contrôle maritime entre l'Afrique de l'est et le reste du monde, c'est déjà plus sérieux, mais le gros du contrôle se fait aujourd'hui ailleurs que sur le terrain. Détention par la France d'un vaste plan d'eau, surface et sous-sol ; ça c'est un vrai argument et le premier mot qui vient c'est « pétrole ». Ou quelque chose d'équivalent qui vaut la peine de rester et d'entretenir tout ça. Ainsi, nous n'intéresserons la France que tant que notre sous-sol l'intéressera. Lorsqu'il n'y aura plus de sous-sol, on ne les intéressera plus. La France garde donc Mayotte au cas où ! On ne sait jamais ! Une poire pour la soif. Ou une monnaie d'échange. Elle n'envisage donc pas de développer Mayotte où d'y investir ; juste la maintenir. Elle va faire en sorte que ça lui coûte et l'embarrasse le moins possible. Elle va donc gérer. Pas de développement prévu, juste de l'entretien. Si on veut du développement il faut regarder ailleurs. Et ailleurs, ici, c'est pas loin.

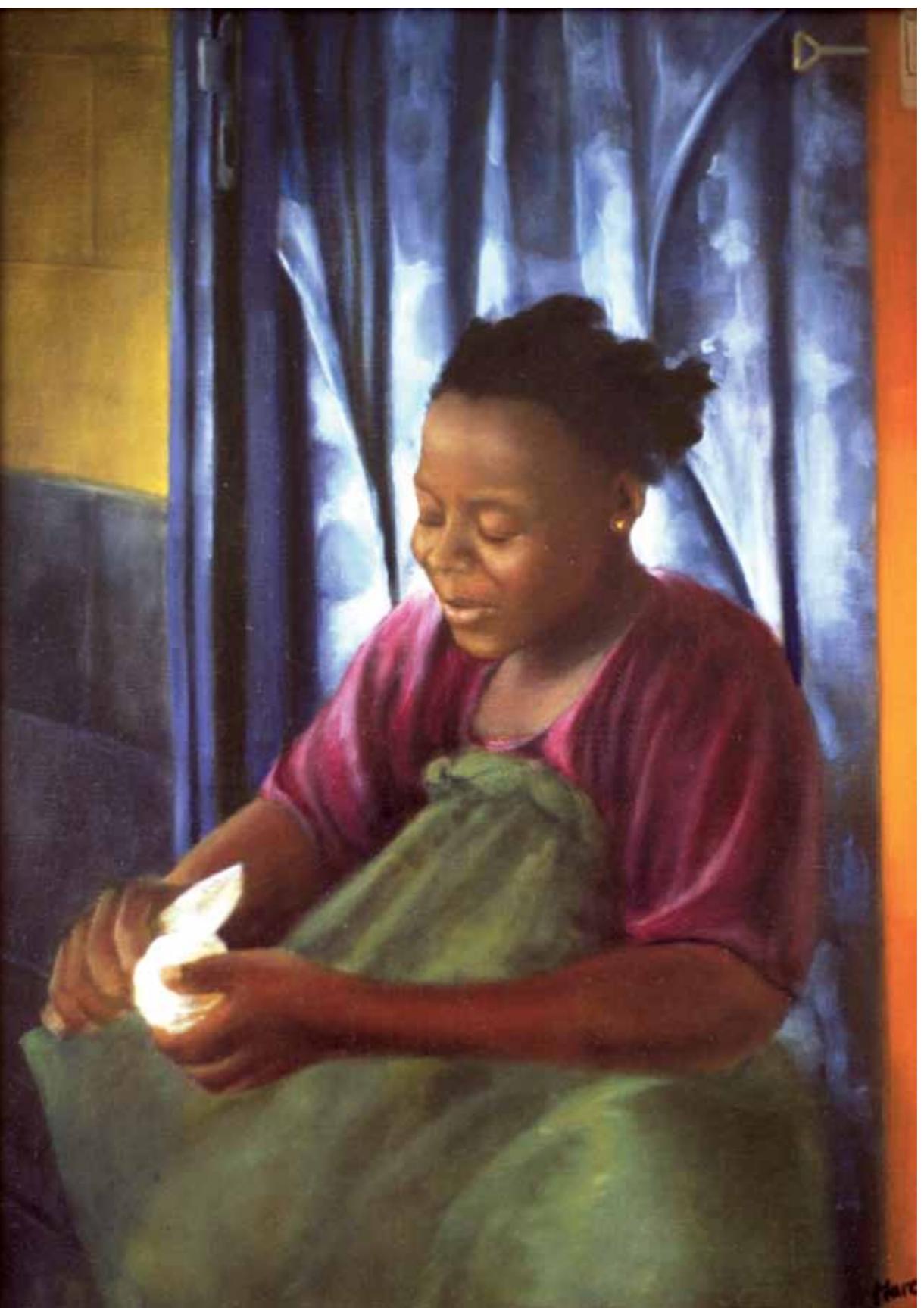


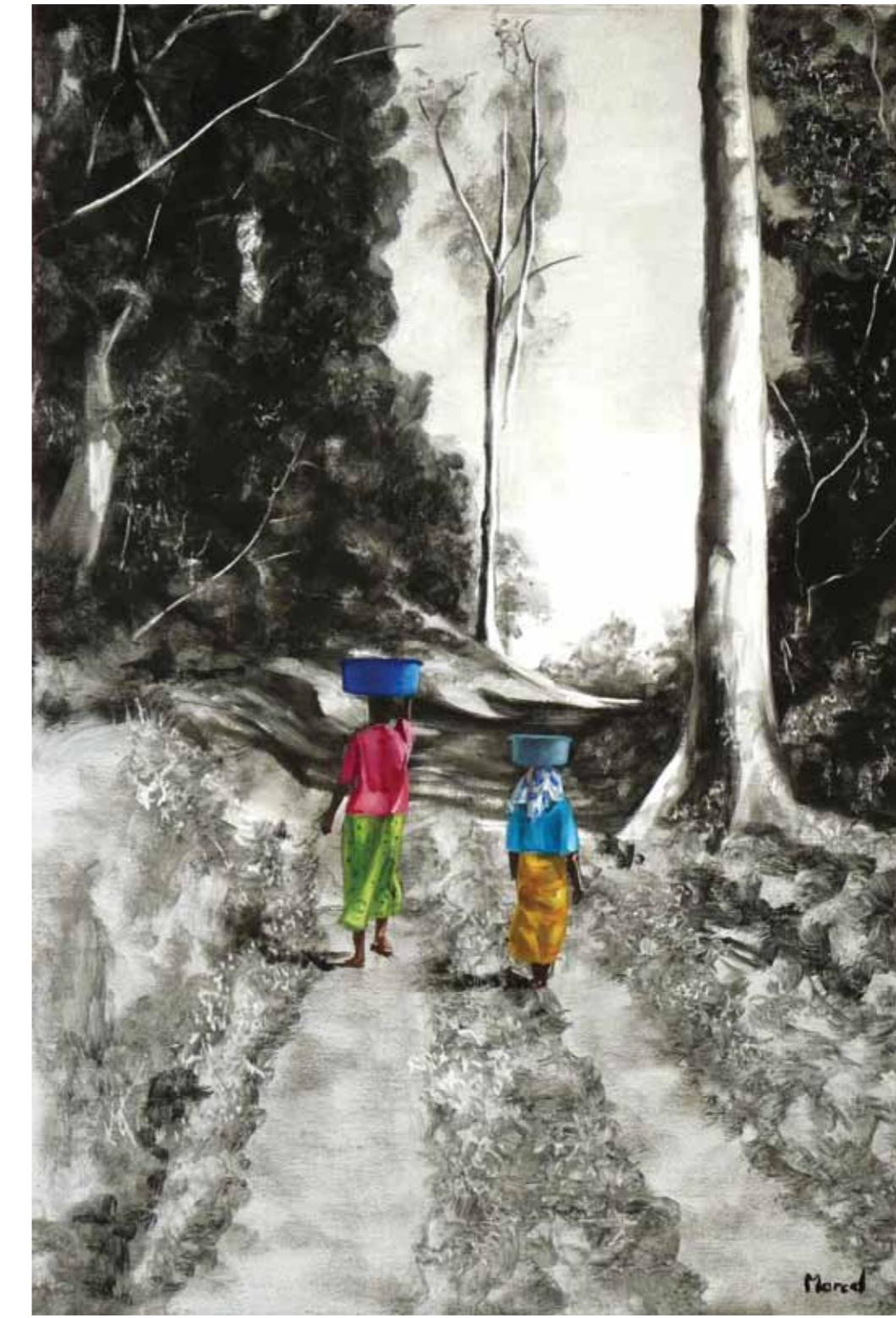
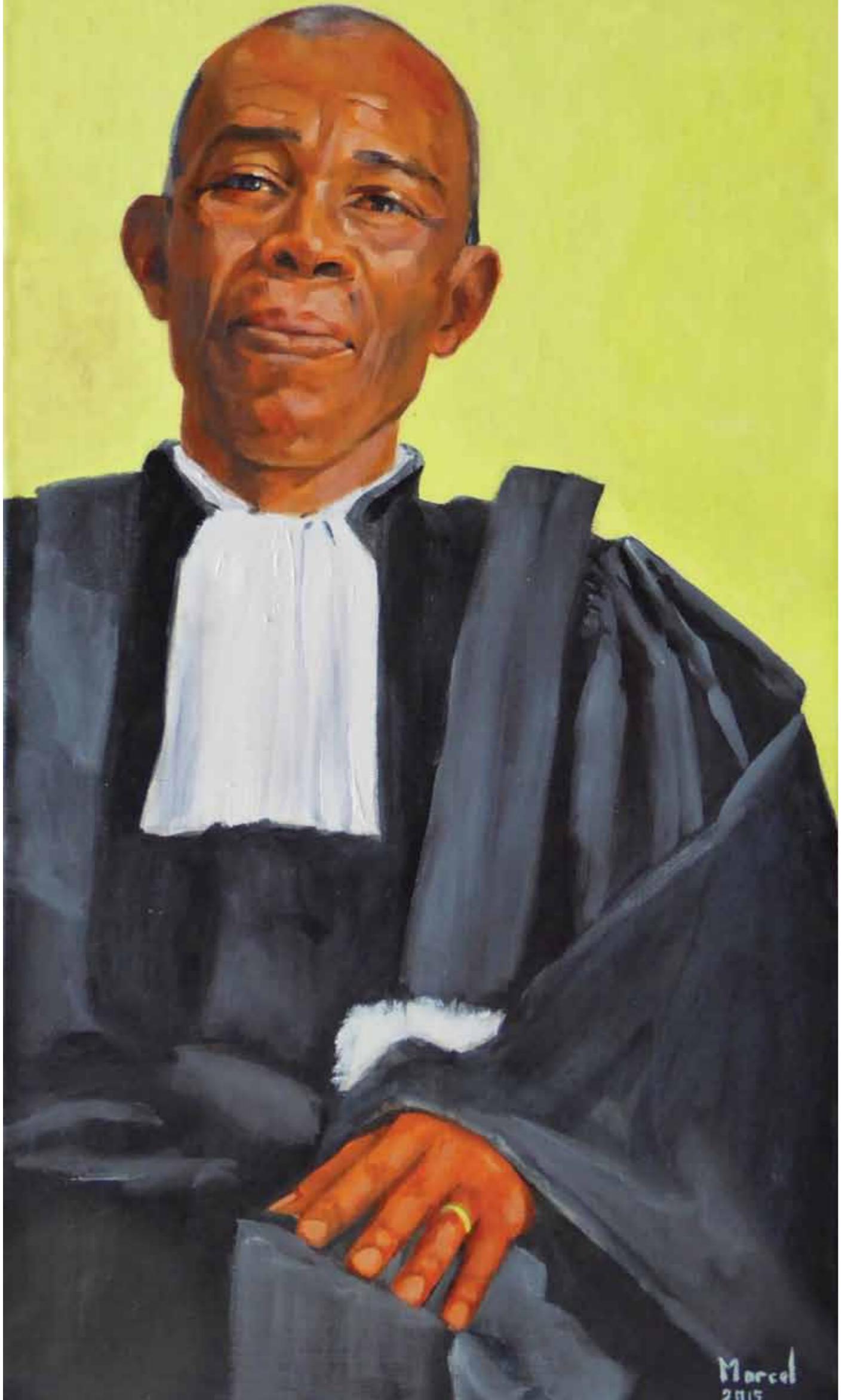


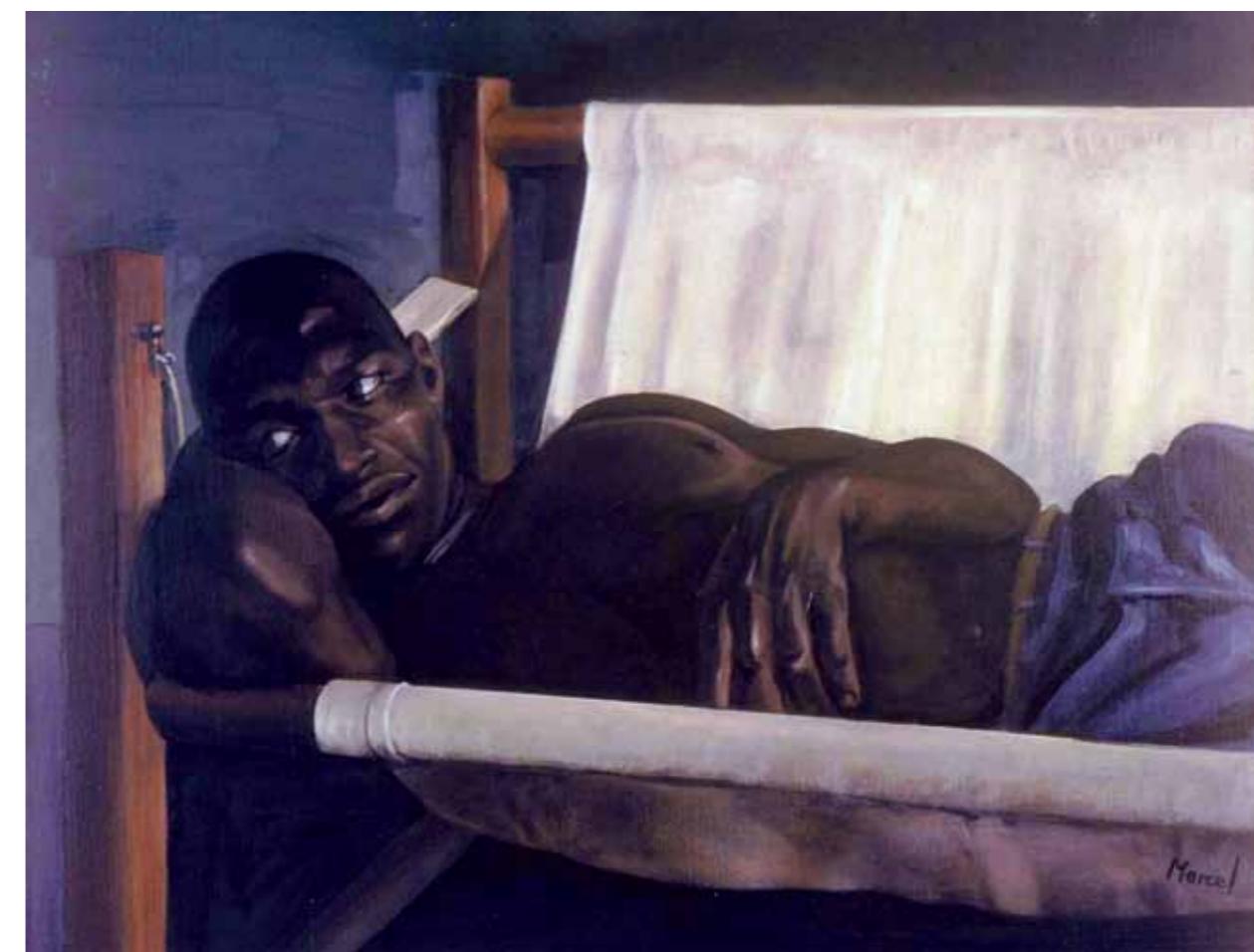
Zahariri



Marcel

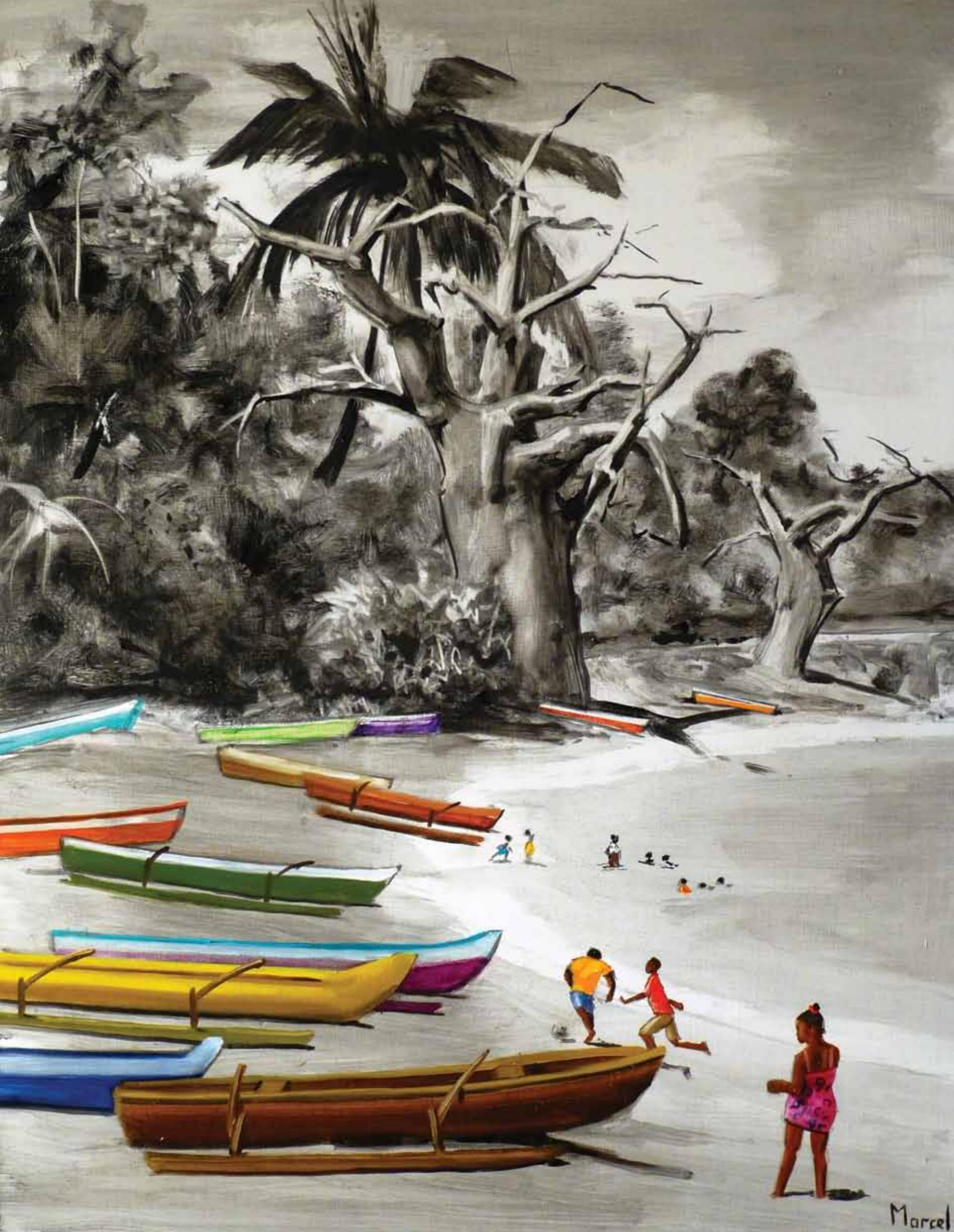


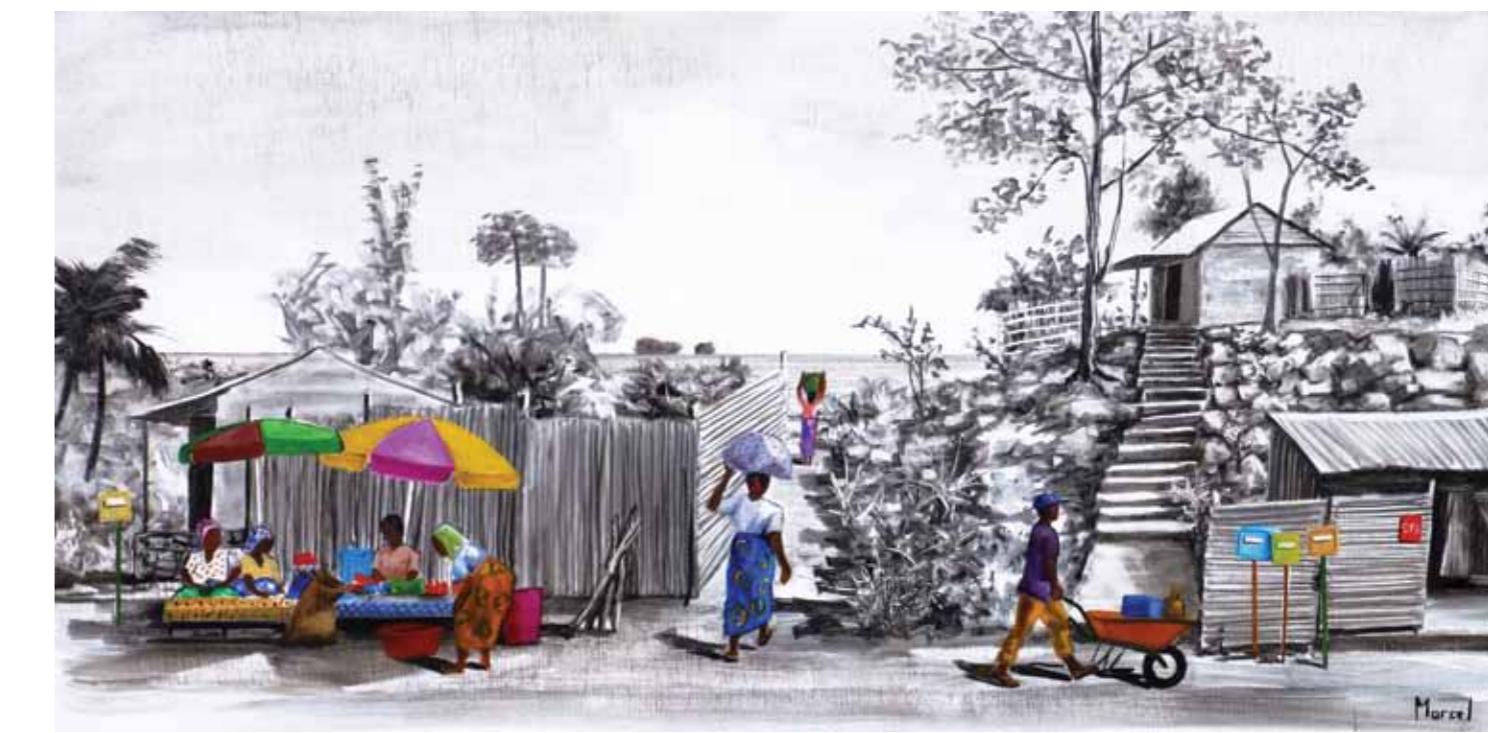


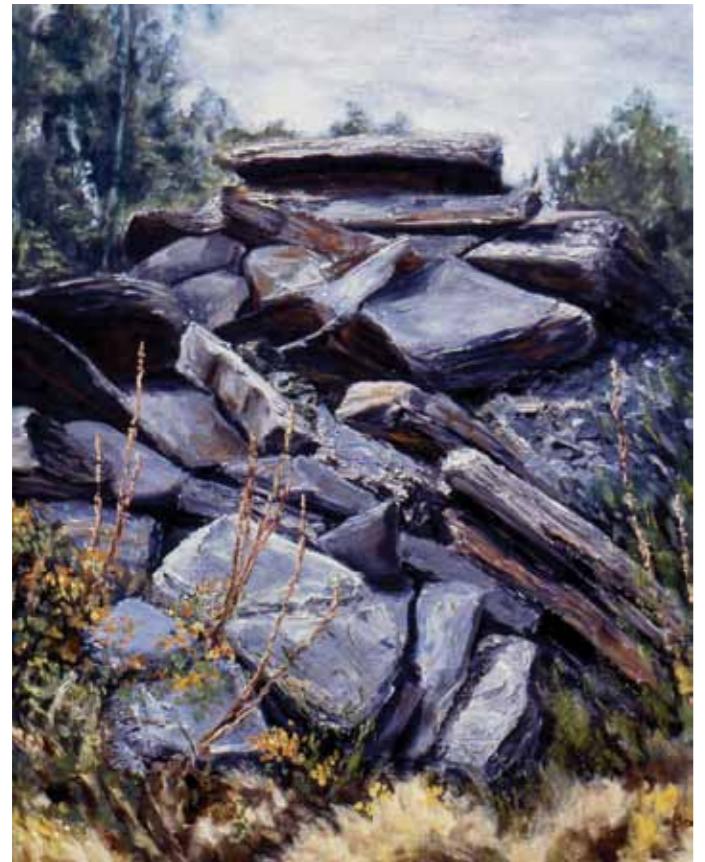




*On commence au fusain,
on continue à la peinture noire (huile),
et on finit avec la couleur.*





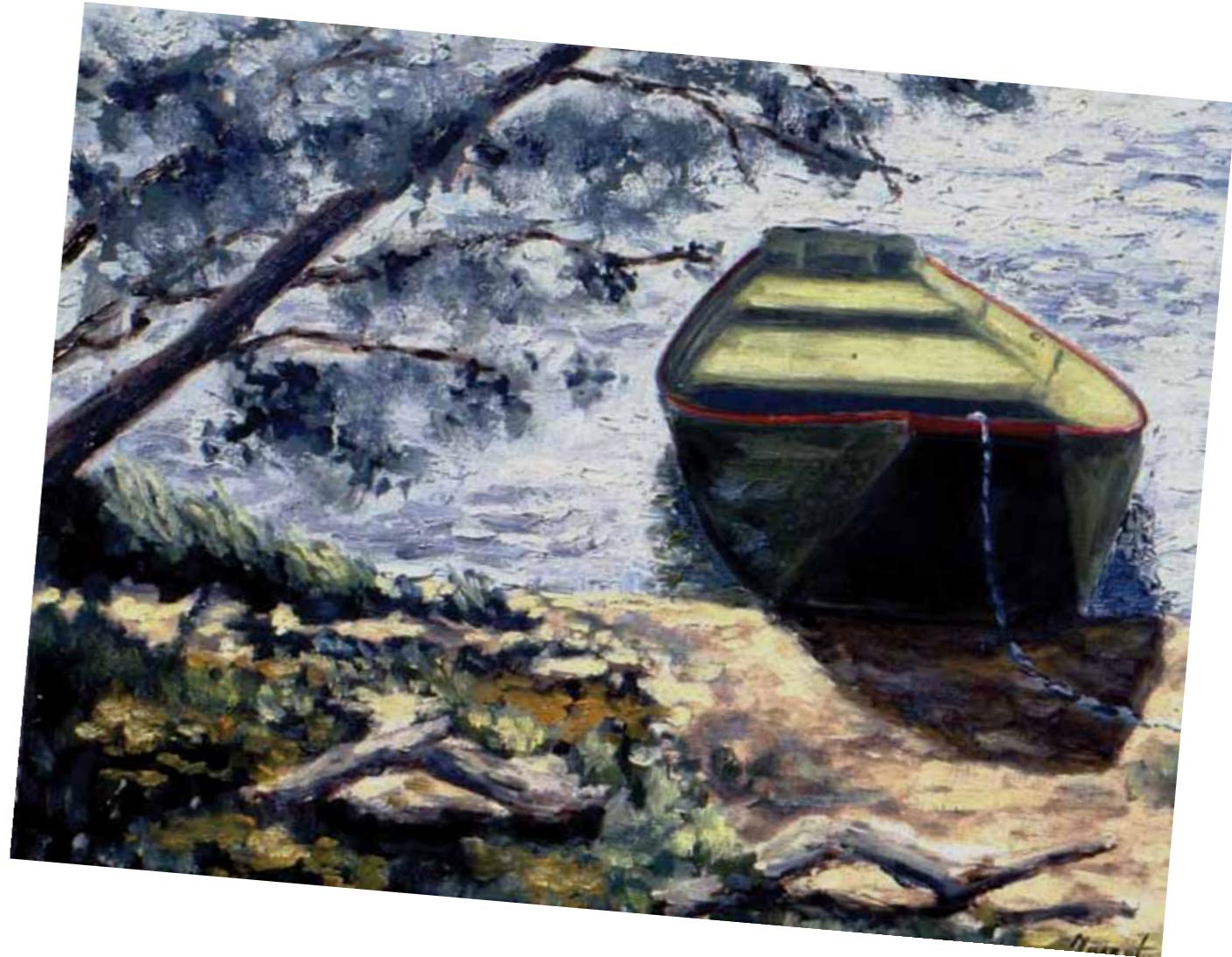


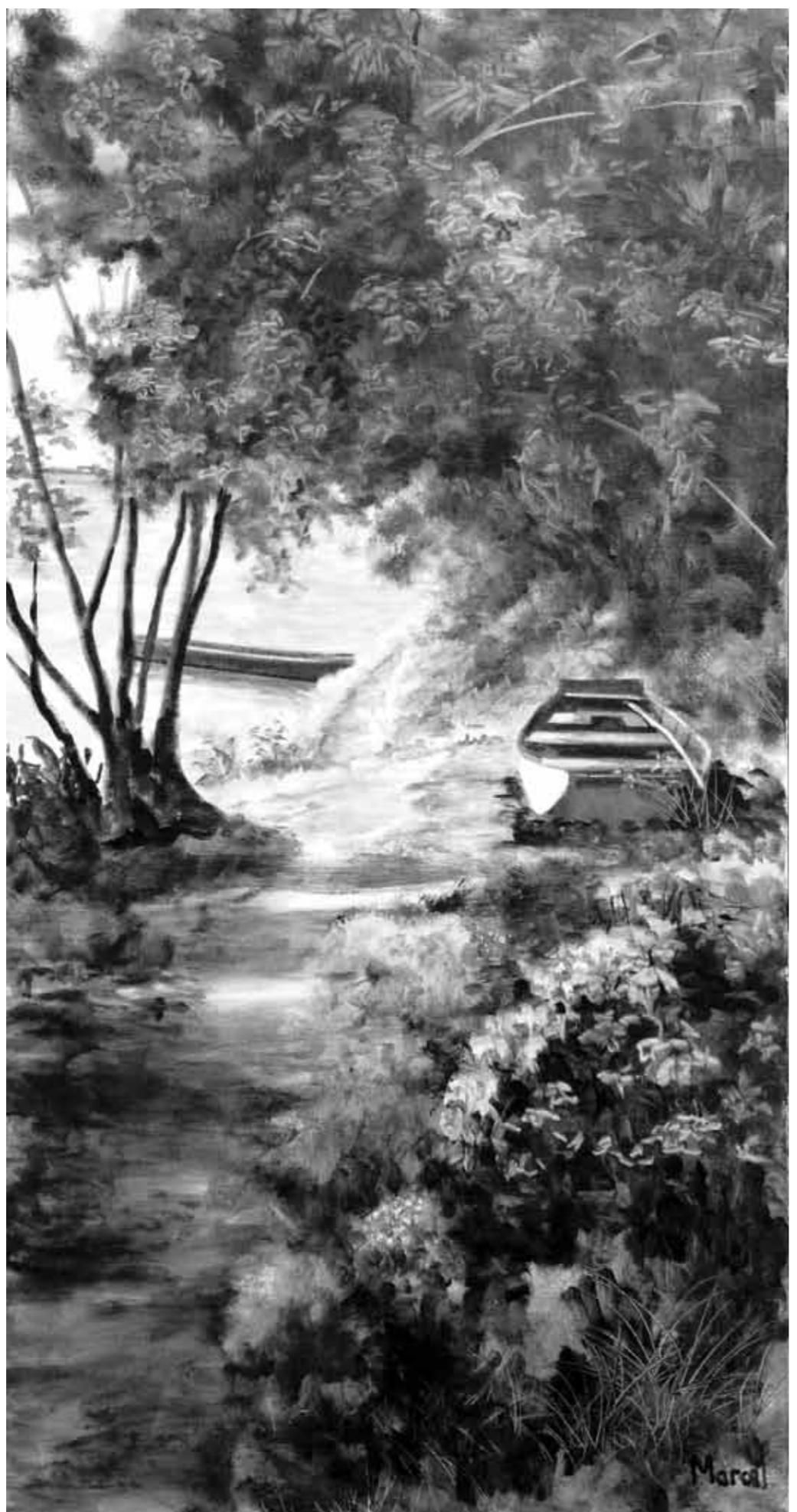
JE SUIS PEUT-ÊTRE UN ANGENAIS

V

ous venez d'où ?
Je viens d'Anjou. Vous venez d'Anjouan !
Non, pas d'Anjouan mais d'Anjou.
Vous êtes Anjouanais !

Non, Angevin, An-ge-vin. Angers ; ma ville de naissance c'est Angers, Angers est en Anjou et en Anjou tout il est doux puisqu'on dit douceur angevine. En Anjou tout est doux, lumière, relief... Aux Comores tout est rugueux, lumière, relief... ; c'est comme ça, Denam'neyo*.





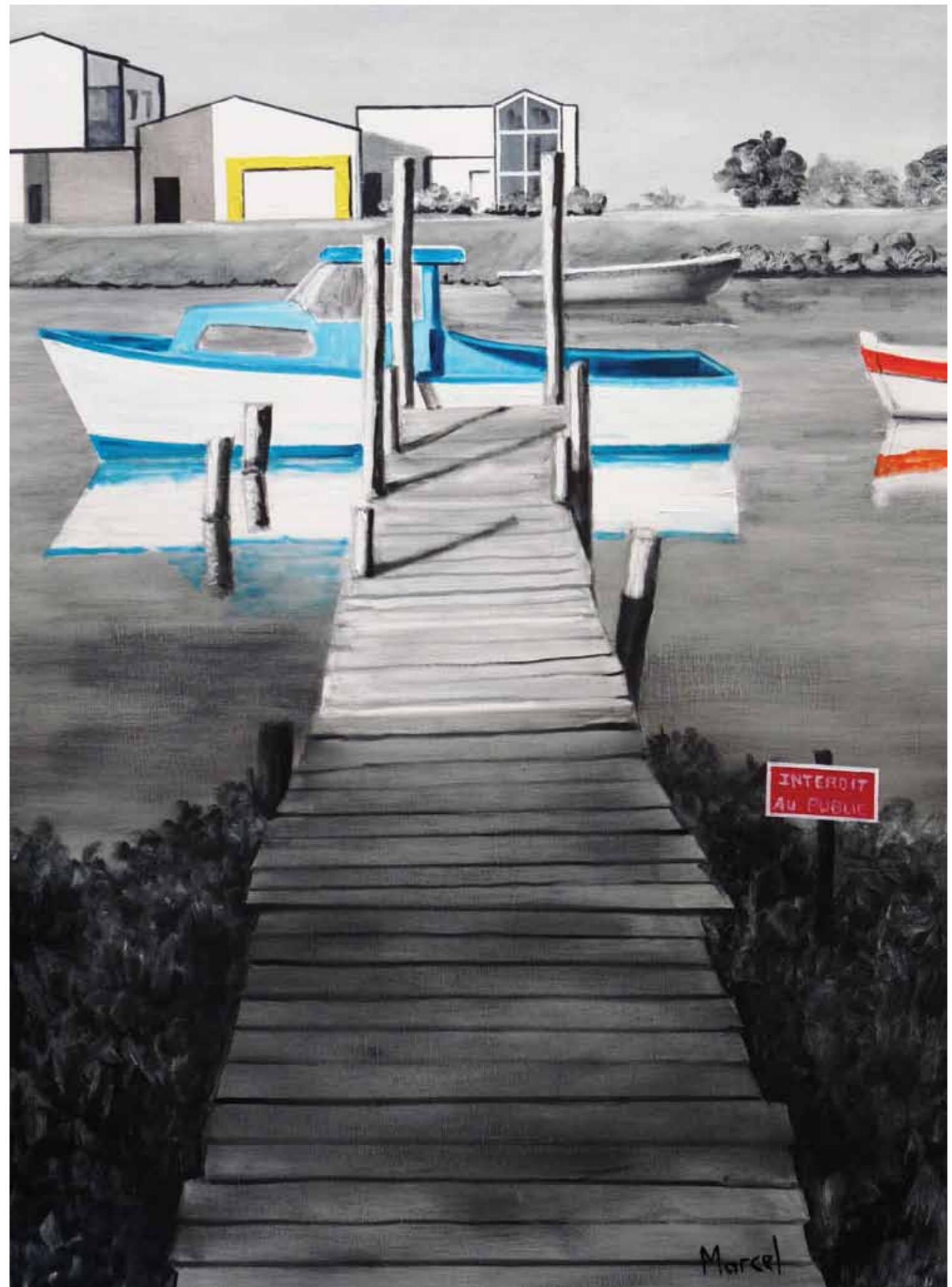
— 146 —



— 147 —



Marcel

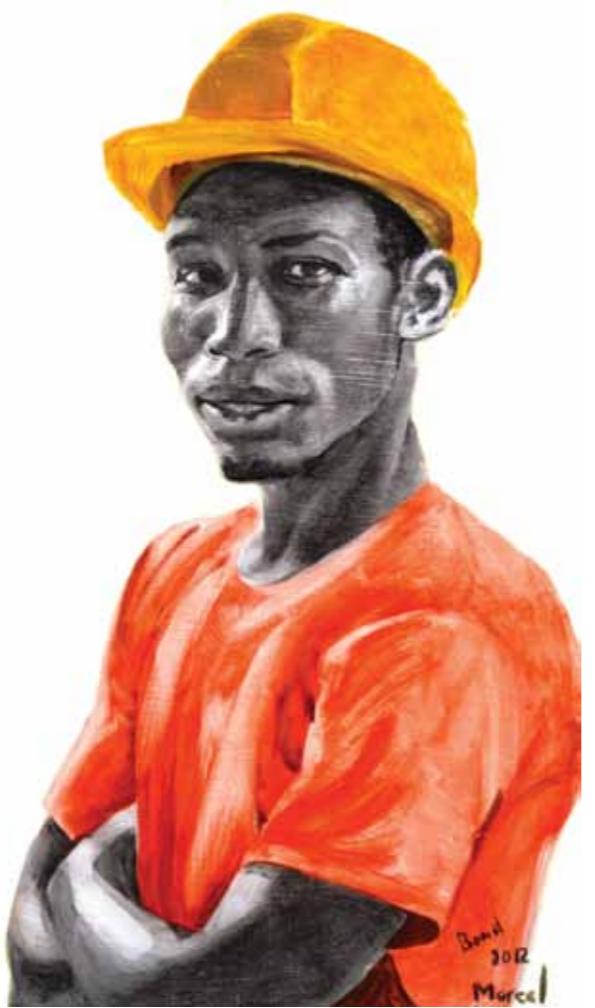




150



151



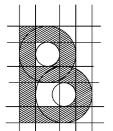
À droite :
Pigeon,
mon premier voisin,
en 1995.







LES PHARES



audelaire était un critique d'art très pointu. Il encensait Vermeer, preuve qu'il avait du goût et de l'intelligence, et méprisait Millet, qui ne méritait pas autant de dédain, mais bon, quand on s'appelle Baudelaire on a droit à quelques extravagances. Lorsqu'il écrivit ses Phares, instantanés de peintres et de sculpteurs, il en choisit huit. Rubens, de la chair, des fesses, des fesses et de la chair ; Léonard, les anges, l'ombre, le charme, et, sous la douceur, une obstinée rigueur ; Rembrandt dont on a dit qu'il fut maître de la lumière alors qu'il ne s'attachait qu'à maîtriser les sombres ; Michel-Ange, dur au mal, dur au travail, invivable et superbe ; Puget, attaché aux humbles, Coluche sans humour ; Watteau, qui traite le sérieux avec légèreté, un aristocrate ; Goya, gros relou* qu'on imagine volontiers vulgaire et pétomane, mais qu'un chien perdu devait faire pleurer ; et Delacroix, trait d'union entre l'Occident et l'Orient parfumé, languide et sauvage, jusque dans la mort avec Sardanapale.

Baudelaire a oublié Raphaël, annonce colorée de Mozart, mort dans sa trentaine, comme Van Gogh, Lautrec ou Modigliani, et qui, heureux gaillard, peignait avec la Fornarina* sur les genoux, ce qui valait bien l'opium de Baudelaire.

Huit quatrains donc, que voici :

*Rubens, fleuve d'oubli, jardins de la paresse,
Oreiller de chair fraîche où l'on ne peut aimer,
Mais où la vie afflue et s'agit sans cesse,
Comme l'air dans le ciel et la mer dans la mer ;*

*Léonard de Vinci, miroir profond et sombre
Où des anges charmants, avec un doux souris,
Tout chargés de mystère apparaissent à l'ombre
Des glaciers et des pins qui ferment leur pays ;*

*Rembrandt, triste hôpital tout rempli de murmures,
Et d'un grand crucifix décoré seulement,
Où la prière en pleurs s'exhale des ordures,
Et d'un rayon d'hiver traversé brusquement ;*

*Michel-Ange, lieu vague où l'on voit des Hercules
Se mêler à des Christs, et se lever tout droits,
Des fantômes puissants qui dans les crépuscules
Déchirent leurs suaires en étirant leurs doigts ;*

*Colères de boxeur, impudence de faune,
Toi qui sus ramasser la beauté des goujats,
Grand cœur gonflé d'orgueil, homme débile et jaune,
Puget, mélancolique empereur des forçats*

*Watteau, ce carnaval où bien des cœurs illustres,
Comme des papillons errent en flamboyant,
Décors frais et légers éclairés par des lustres,
Qui versent la folie à ce bal tournoyant ;*

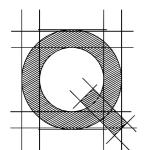
*Goya, cauchemar plein de choses inconnues,
Des fœtus qu'on fait cuire au milieu des sabbats,
De vieilles au miroir et d'enfants toutes nues,
Pour tenter les démons ajustant bien leurs bas ;*

*Delacroix, lac de sang hanté de mauvais anges,
Ombragé d'un bois de sapins toujours vert,
Où, sous un ciel chagrin, des fanfares étranges
Passent, comme un soupir étouffé de Weber.*





BAUDLAIRE A-T-IL VECU À MAYOTTE ?

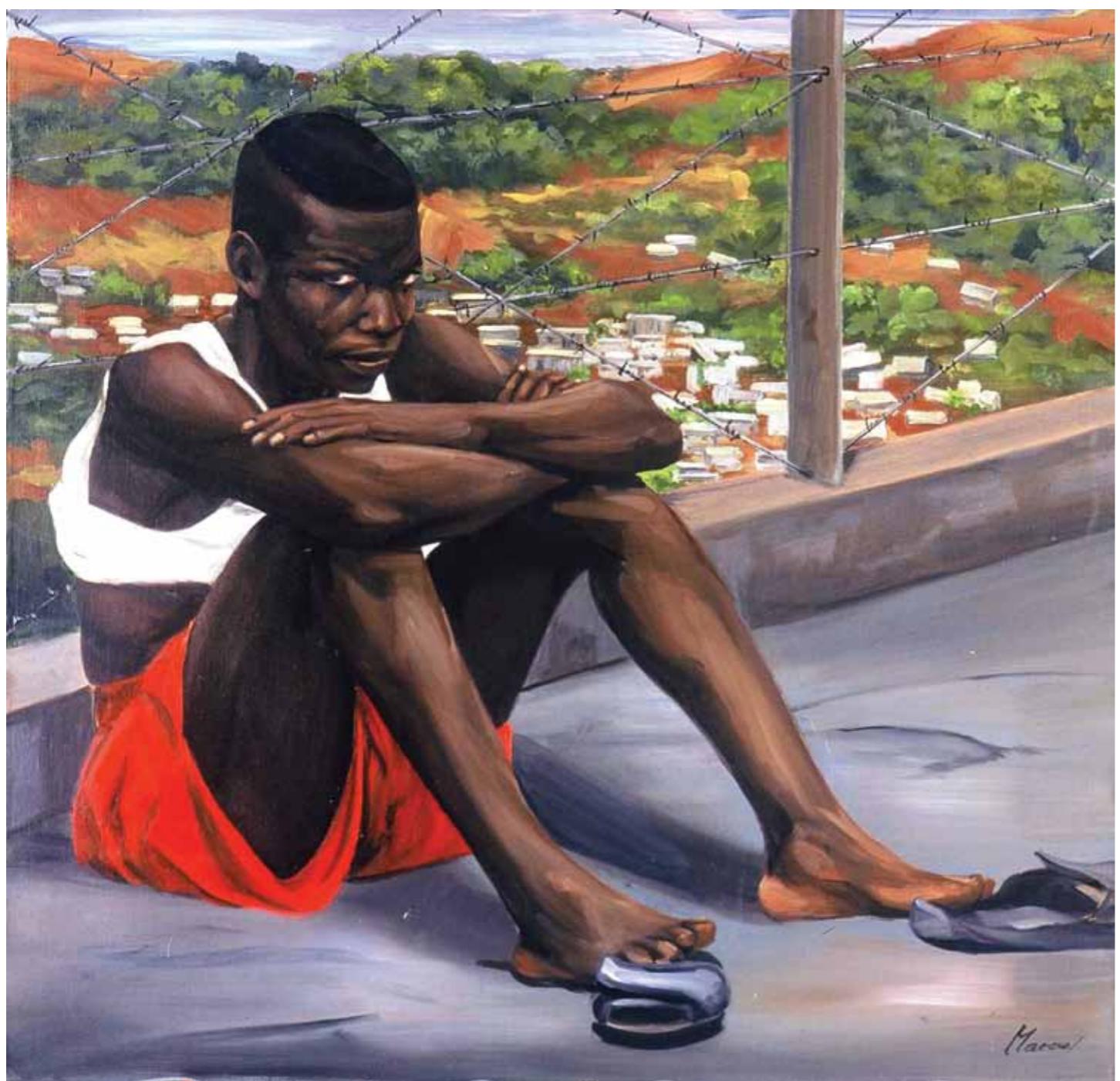


u'on en juge !

*Empalé sur son roc au cœur du Mozambique,
L'alizée le menant d'espoirs en désespoirs
Sisyphe prophétique ou Léviathan lubrique,
Marcel sur son rocher geint et croque ses Noirs.*

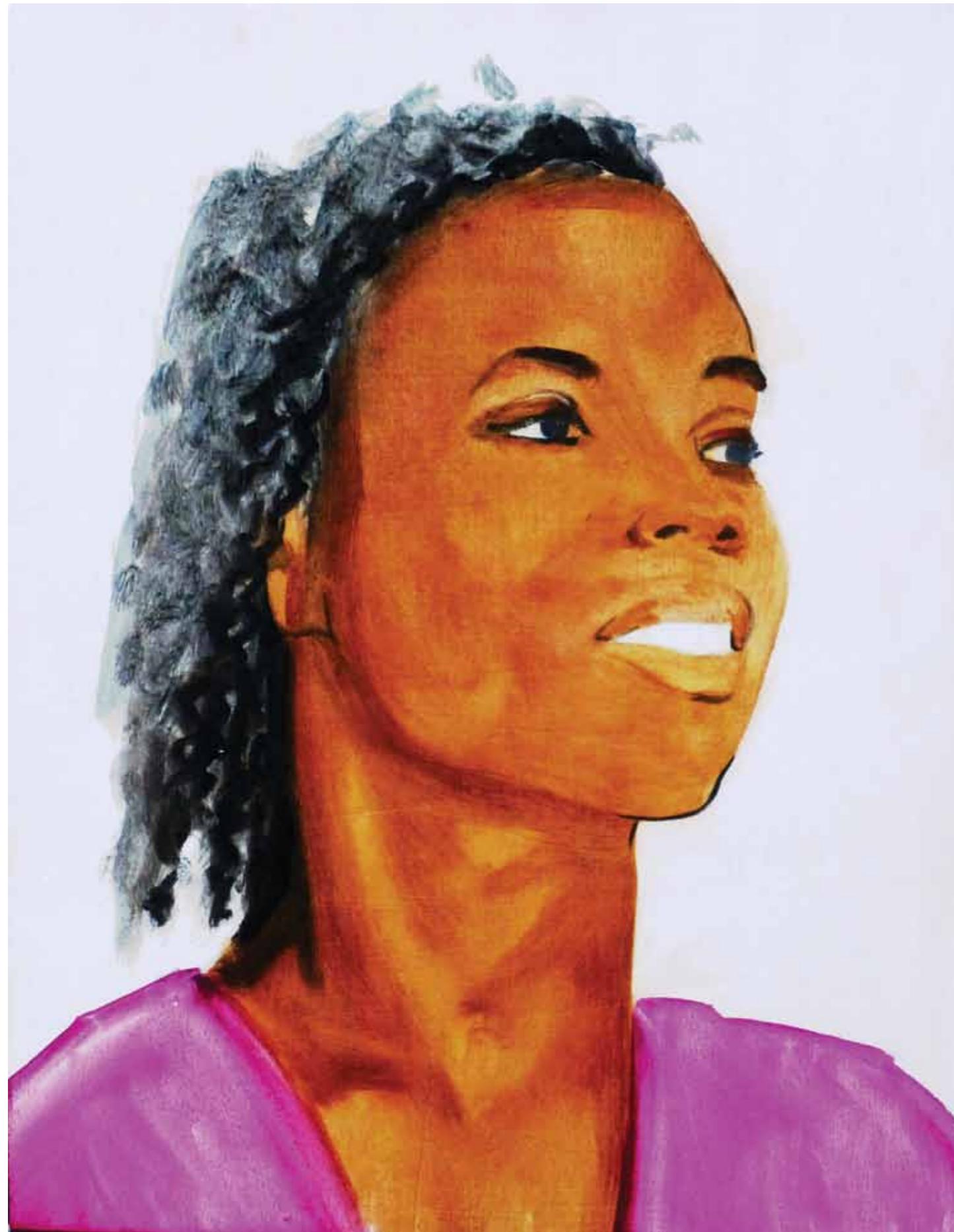
C'est pas du Baudelaire ça ?
En tout cas ça y ressemble.
On aurait ainsi retrouvé à Mayotte le quatrain
manquant, ce qui prouverait que le poète a bien
séjourné sur l'île.



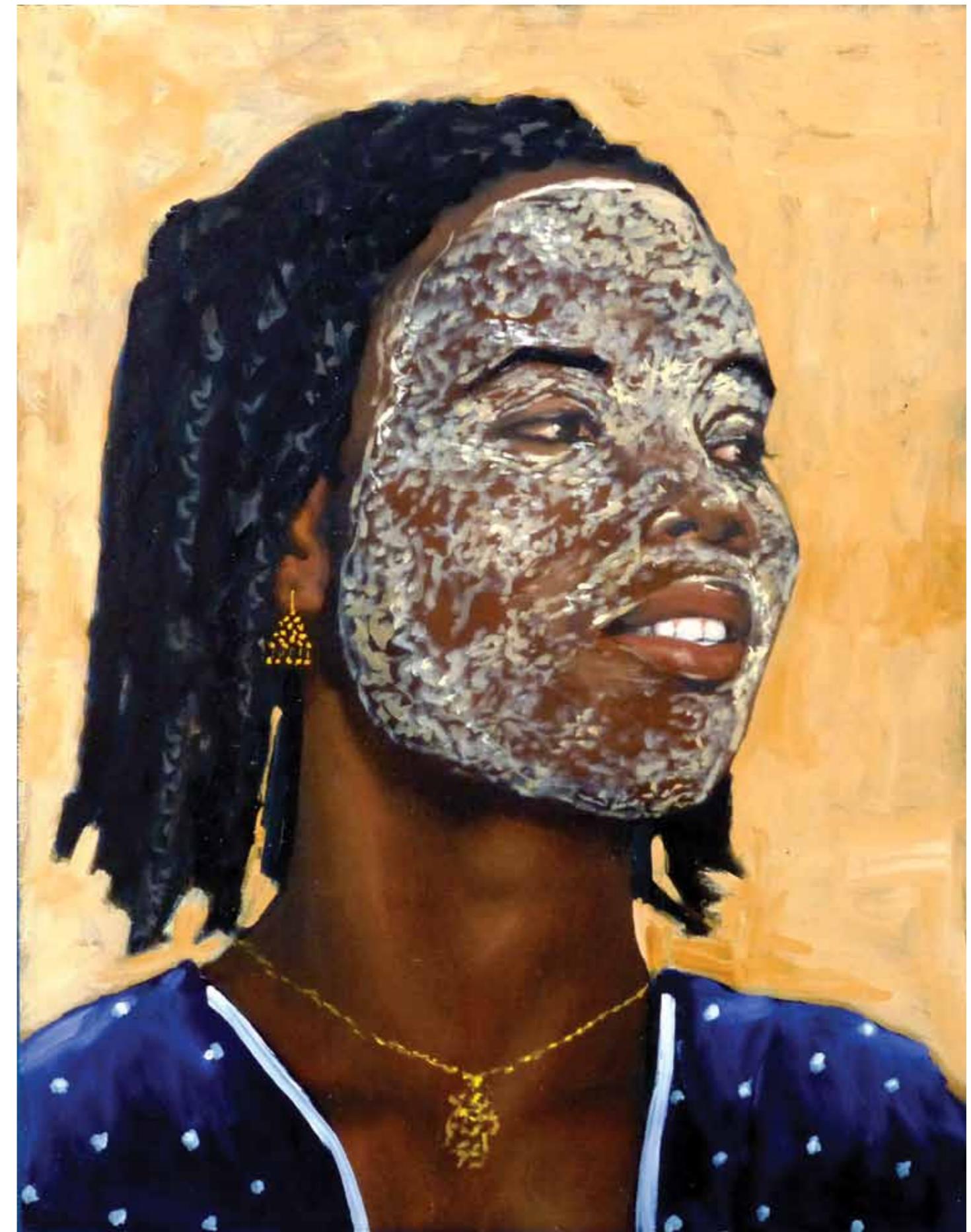


Zuma,
du village de Bandraboua,
posant pour le clandestin.

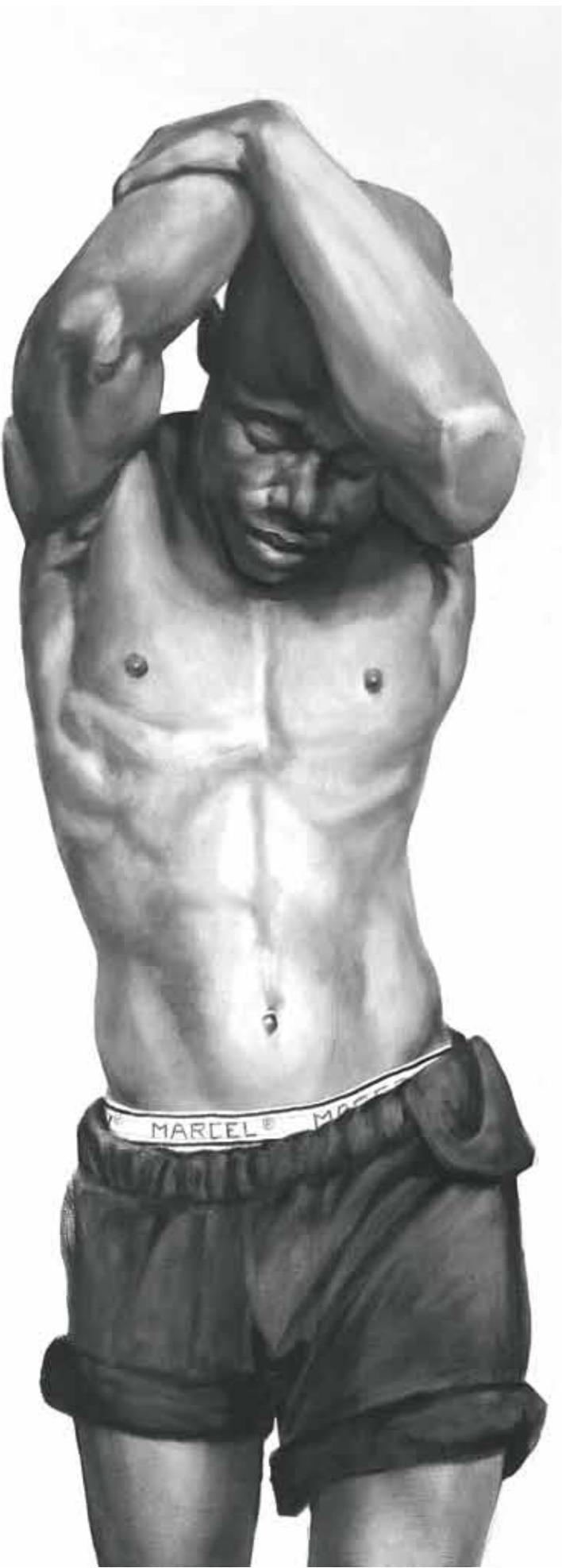




— 162 —



— 163 —



POURQUOI CHEZ LES NOIRS ?

P

ourquoi chez les Noirs ? Pourquoi j'habite en Afrique plutôt qu'en Europe ou en Australie ? Parce qu'il y a plus de Noirs. Je suis rassuré quand je suis au milieu d'Africain(e)s. Rassuré par ce que je vois, pas toujours par ce que j'entends. En Afrique tout est rugueux et les formes sont douces. C'est comme ça que je vois ça. Mais c'est surtout le contraste clair/foncé, noir blanc que j'affectionne, le tout dans les tons chauds qu'on ne trouve pas en Europe. Et le climat bien sur, moi qui n'aime pas le froid. Parce que l'Afrique exacerbe tandis que l'Europe apaise. On est toujours dans le visuel seulement. Si les Noirs qui m'entourent portent des anoraks et des passe-montagnes ils ne me rassurent pas plus qu'une bande de creusois habillés pareil. Il me faut voir la peau, le plus de peau possible. Les premiers Noirs que j'ai vus, je les ai trouvés dans le grenier de ma grand-mère maternelle. Ils étaient très très peu vêtus, certains même nus comme des vers, leurs femmes habillées à l'économie elles aussi, les seins et les fesses à l'air, personne n'ayant l'air plus embarrassé que ça d'être dans une aussi petite tenue, bien au contraire me semblait-il puisque certaines femmes portaient sur le bas des reins des ceintures de perles ou de coquillages dont quelques tresses leur rentraient dans la raie des fesses. Les photos en couleurs n'existaient pas à l'époque, il fallait se contenter du noir et blanc et on était souvent privé des harmonies et violences colorées posées à cru sur les peaux brunes mais tel que les colifichets (aujourd'hui on dirait « accessoires ») étaient disposés on comprenait bien que c'était pour faire joli. Et c'était joli ! ou du moins fascinant, ce qui n'est pas loin d'être joli. Bien sûr il n'y avait pas que des Noirs dans les piles de Petit Journal militaire, maritime et colonial* auquel mon grand-père avait dû être abonné lorsqu'il était plus jeune, il y avait des Asiatiques avec leurs sarongs et grand chapeaux coniques, il y avait des Arabes avec leurs fez et leurs gros burnous de lainage, il y avait de temps en temps quelques Esquimaux et leurs capuches en fourrure mais tous ces gens-là m'intéressaient beaucoup moins que les cuisses des grands Noirs costauds travaillant dans les champs ou les abondantes poitrines des femmes pilant des feuilles ou du mil dans leurs cours, ou bavardant assises devant leurs cases. Voilà qui me changeait des campagnards du val de Loire et de Liré, village d'une de mes grand-mères, chez lesquels nous allions passer des vacances ou nous approvisionner en produits de la ferme. Rien à voir ! N'importe quel psy aujourd'hui, y compris ceux



de Elle ou de Femme actuelle dirait qu'il y a sans doute quelque chose de très sexuel attaché à ma fascination pour les peaux noires. Je confirme ! Et bien que je n'aie jamais rien lu de ce genre sur le sujet, j'ose aller plus loin en disant que les peaux noires sont mon Autre à moi.

Pour consolider sa psyché chacun a besoin d'être confronté à l'Autre et le premier autre qui soit à la fois à la mesure de chacun et très très autre c'est l'autre sexe. J'ai parfois le sentiment que l'autre sexe ne m'a pas suffi et que sans m'en rendre compte j'aurai choisi l'autre couleur pour me structurer à peu près efficacement. Lorsque je suis en terres africaines je me sens étranger. J'aime beaucoup me sentir étranger. J'aurais sans doute le même sentiment si j'habitais en Chine ou au Japon. On peut se sentir étranger en Suède, en Sicile ou tout simplement en banlieue parisienne mais en Chine ou en Afrique on voit qu'on est étranger et le voir me suffit. Cela me conforte dans une position d'observateur qui me convient très bien ; je n'ai plus besoin de rien entendre ni de rien comprendre de ce qui se dit autour de moi, il me suffit de regarder.

« Je préfère vivre au sein de populations noires ». Suis-je donc raciste ? Sans doute un petit peu mais ça m'est complètement égal. J'ai un curieux souvenir d'Agadez*, celui de son marché, une immense cuvette de plusieurs centaines de mètres de diamètre, avec des étals et des tentes à perte de vue et des acheteurs, vendeurs et badauds absolument partout. Mon compagnon de voyage et moi-même avons adoré ces mélanges hétérogènes et pourtant complémentaires de sable, de cuir, de peaux noires enveillées dans des draps indigo rigides, de la souplesse des pas et des mouvements sous ces mêmes draps rigides, des bijoux, de la viande, des mouches, du soleil accablant et des féériques bières, fraîches s'il vous plaît par quarante degrés à l'ombre ! servies dans des bouteilles d'un demi-litre à l'auberge de jeunesse locale. Je me souviens de ces immenses allées rectilignes entre les tables des marchands, si longues qu'on en devinait tout juste l'extrémité floutée par les vagues de chaleur et les essaims de mouches. Et là-bas, tout au bout, à peine distincts mais reconnaissables de loin à leur short et chaussures de marche, deux Blancs, pas plus pressés que ne l'était tout le monde, regardant ici et là, des touristes sans doute, comme nous l'étions. Je ne sais pas combien de temps je suis resté à les détailler mais il a fallu qu'on me bouscule pour que je

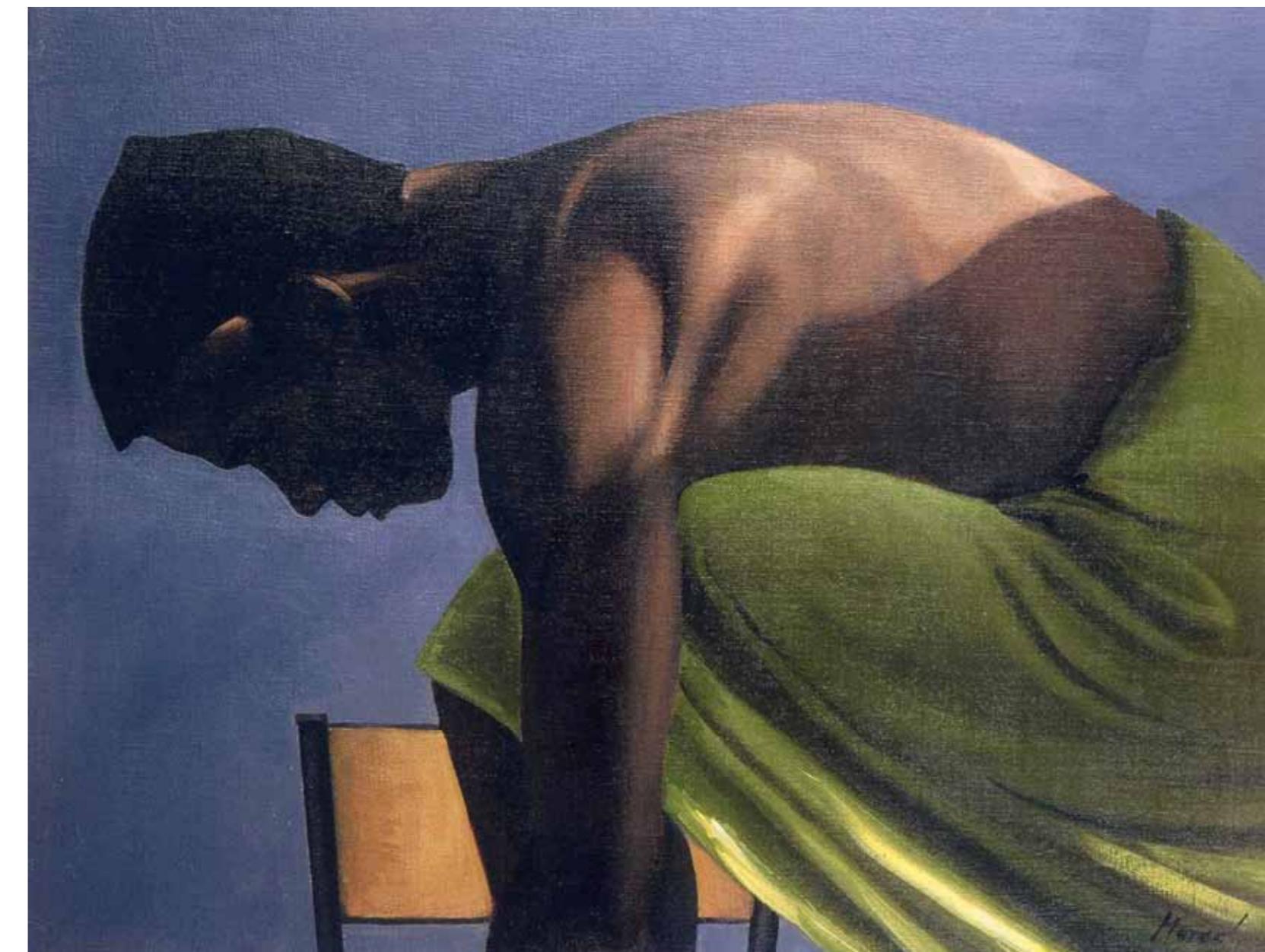


me rende compte que je m'étais figé sur place et que je les regardais avec fascination. Nous venions d'Alger et ces deux-là étaient les premiers Blancs que nous voyions. Était-ce parce que je n'en avais pas vu depuis plusieurs semaines que je les fixais ainsi ? Peut-être que oui, peut-être que non. Je me souviens avoir alors pensé : « Plusieurs centaines de Noirs se bousculant devant et autour de moi et les deux seuls que je fixe, ébahi, sont les deux Blancs du fin fond du marché ! Les deux autres moi-même en fait. Deux du même monde que moi. J'ai ensuite remarqué que si je me trouve dans une société exclusivement blanche mon regard allait chercher puis s'accrocher au seul individu différent des autres, Noir, Chinois ou grand Sioux à coiffure de plumes (moins fréquent dans les cocktails, je l'admet). C'est mon regard qui va m'indiquer en premier si je suis chez mes semblables ou non. La première identification à l'autre est visuelle ; du moins la première identification consciente puisque le fœtus procède à n'en pas douter à des identifications olfactives, tactiles, auditives avec sa mère et l'environnement de celle-ci. Puis survint la vue, qui refoule les autres sens dans le fatras de l'inconscient, qui va m'informer si j'ai en face de moi un Noir ou un Blanc, un Inuit ou un Polynésien, un garçon ou une fille, un abri étranger ou ma maison à moi.

Parallèlement je suis parfois très pessimiste et je n'imagine pas par exemple que le niveau de vie de tout un chacun puisse être plus élevé demain qu'il ne l'est aujourd'hui. Raréfaction des ressources naturelles, augmentation toujours un peu exponentielle du nombre d'humains appelés à se partager ces ressources fondantes, détérioration du climat qui fait douter de la légitimité de notre puissance, voilà qui suffit pour alerter. On va donc vers des années de conflits, de plus en plus violents et de plus en plus sélectifs. A l'intérieur des nations, il y aura des guerres civiles et chaque clan devra s'assurer que ses membres partagent le même intérêt ou la même peur et qu'ils aient la même vision du monde. Les Blancs et les Noirs vont donc se confronter ; les Chinois vont se confronter aux Blancs, les teints cuivrés vont se crêper avec les teints clairs. Le premier problème à venir est un problème de ressources ; pas un problème religieux. C'est de la pénurie de ressources que naîtra l'agressivité et ce n'est qu'une fois épousé par ses guerres que l'Homme recommencera à chercher à quoi peut bien ressembler Dieu. Nous casser les pieds en boucle avec l'Islam ceci l'Islam cela, c'est nous amuser pour nous faire attendre. Pendant qu'on déteste le musulman on ne déteste pas le monde des Princes qui nous pompent et c'est tou-

jours ça de temps de gagné. « Oui ! D'accord ! C'est honteux, insupportable, scandaleux mais ça s'est toujours fait ! Les Gros ont toujours mangé les Petits ! »

Ce qui s'est toujours fait a toujours eu une naissance, une maturité et une mort. La féodalité, celle qui a régi tous nos anciens royaumes et nous gouverne encore, celle des gros bras et des mafieux à l'origine, avant qu'ils ne deviennent princes, cette féodalité-là est donc née, a mûri et va mourir. Quand ? Bientôt. Nous aurons demain un jour de moins à attendre. Par contre, si on veut avoir une meilleure chance de survie il faut commencer à imaginer un système autre que la féodalité pour gérer la société des hommes. Et une société sans rapports de force, ça non, on ne voit pas. On va savoir quand on aura le nez dedans, mais ce serait plus sympa si on voyait ce qu'on peut faire. Denam'neyo.





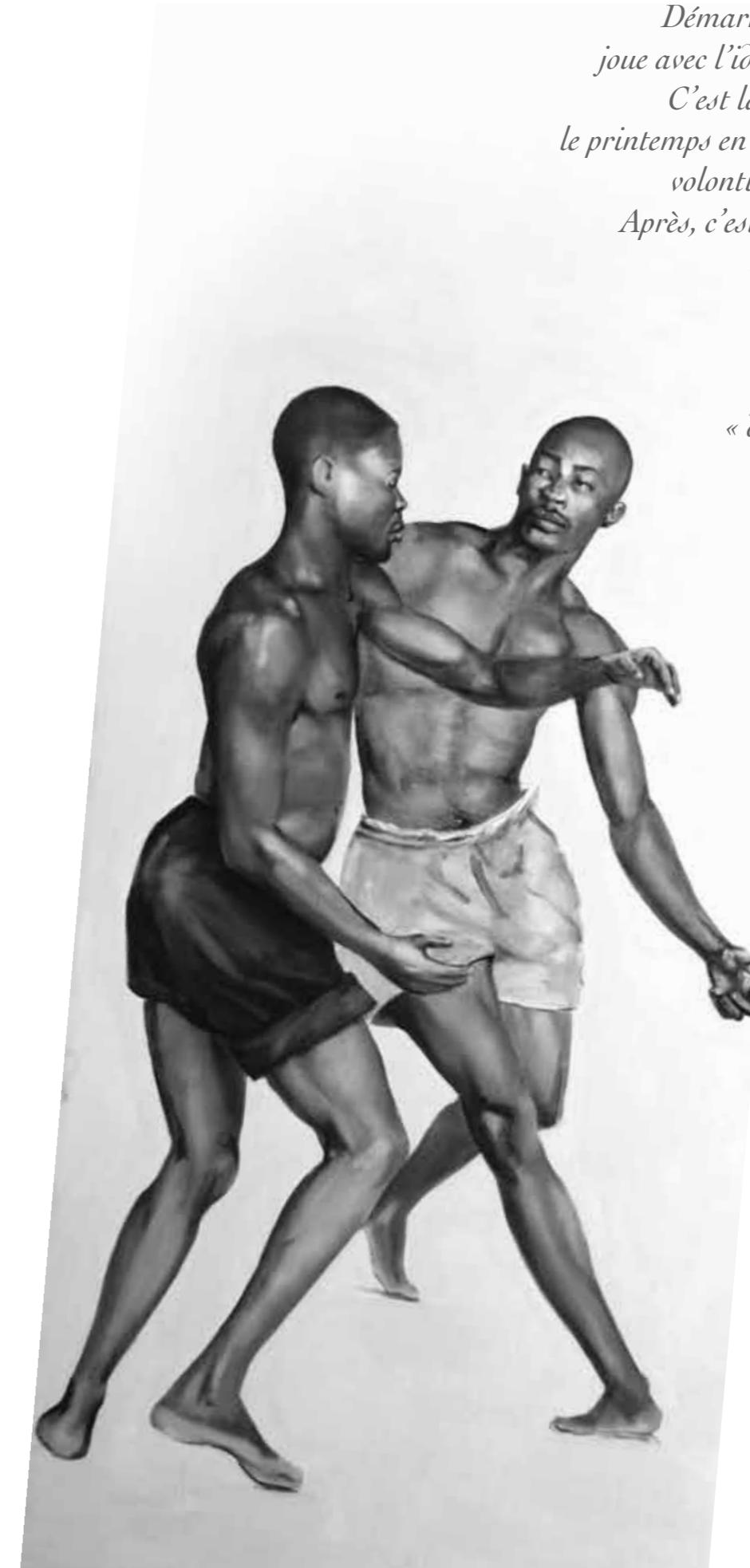
168



169



Danseurs comoriens.



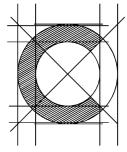
Démarrer est un vrai bonheur. On joue avec l'idée et on est mû par le désir. C'est la saison de l'enthousiasme, le printemps en quelque sorte. Je passerais volontiers mon temps à démarrer. Après, c'est du boulot, de la recherche, avec ici et là des mini joies, lorsqu'on a trouvé une harmonie satisfaisante. Finir, par contre, « demande un cœur d'acier ». C'est Ingres qui le dit, et il a bien raison.



Karl



ON PEUT COMMENCER PAR FAIRE DU BEAU



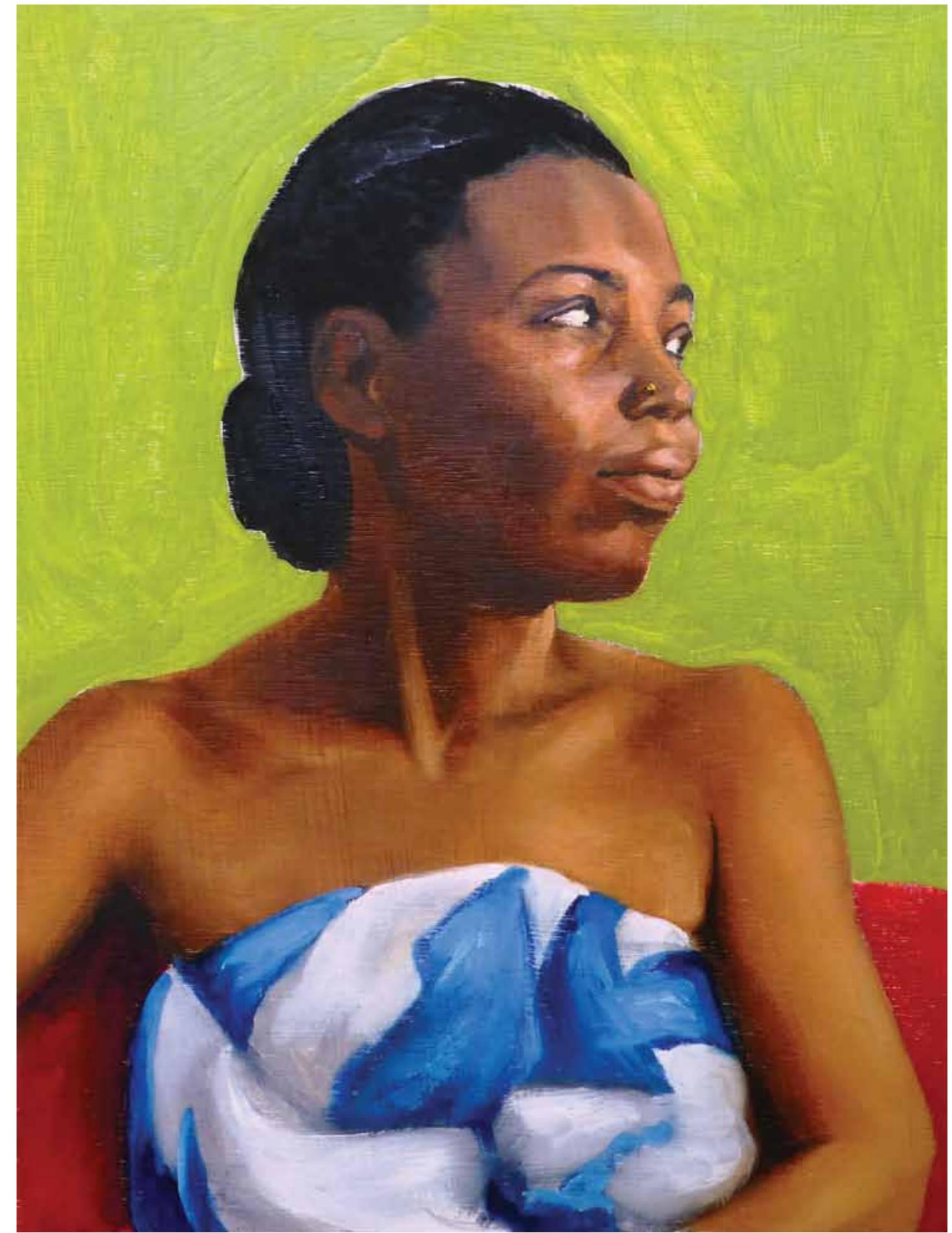
a ne fera, de toutes façons, de mal à personne, et si le monde arrive à une période où il ne reste rien ou pas grand-chose, ce qui est joli aura toujours préférence sur ce qui est laid.

Juste après que la faim soit calmée, intervient le joli. Discerner le joli, c'est facile ; la conscience du joli n'est pas la conscience de ce qui est beau ; c'est la conscience de ce qui est mieux. Il y a donc plaisir dès que ce que l'on fait est mieux que ce qu'on a fait précédemment. Si on

a réussi quelque chose de bien une fois, même par accident, on va s'efforcer de le faire mieux. Pas faire plus, faire mieux. Plus qu'une règle de vie, une règle de survie.



174



175



176



*Les maisons de couleur, en haut, sont des cases SIM
(Société Immobilière de Mayotte).*

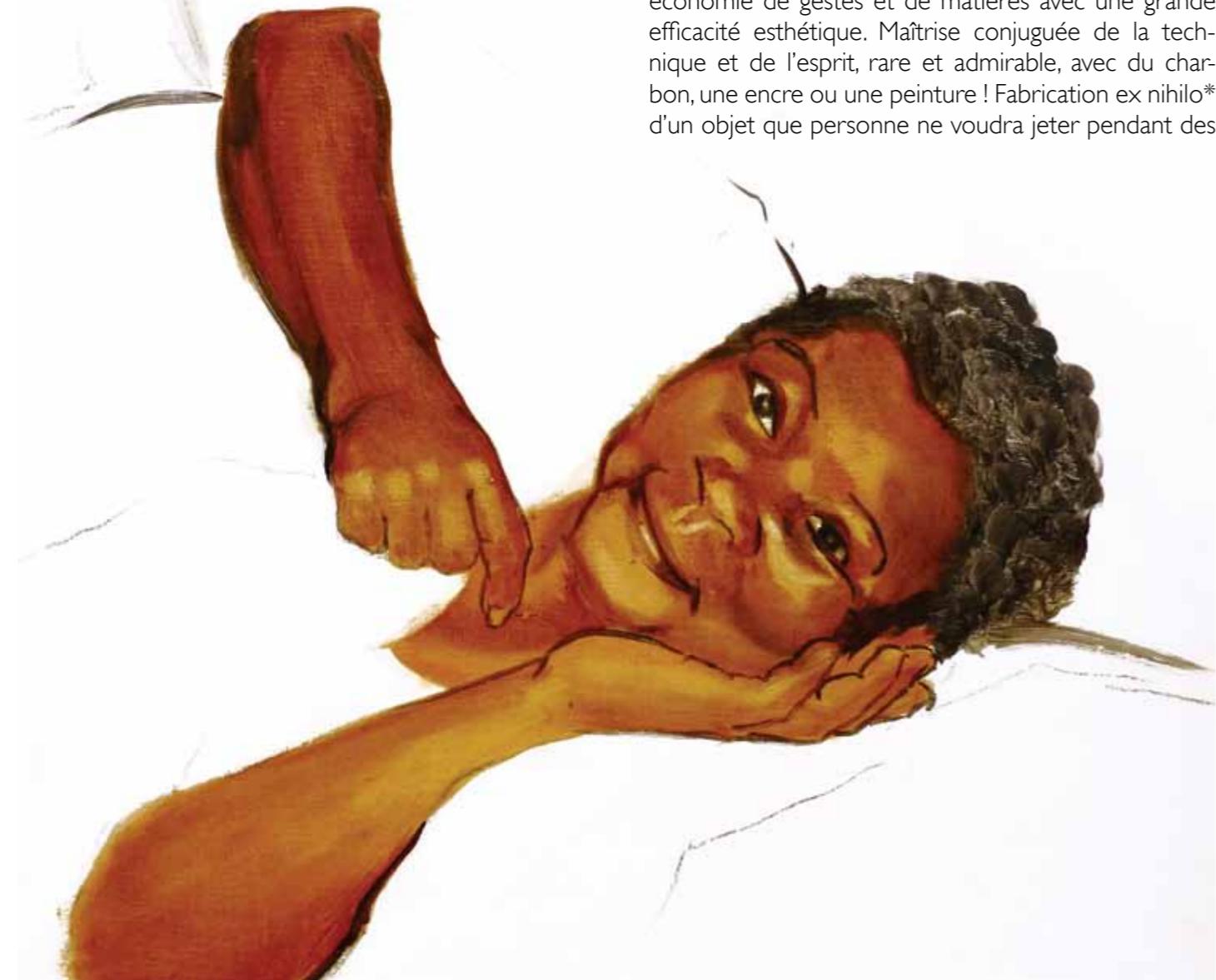
ON PEUT COMMENCER AVEC DU NOIR

La deuxième bonne raison d'habiter chez les Africains, c'est que si on veut voir correctement ce qui s'y passe, la peau noire force à regarder dans les ombres. Ce qui pour un dessinateur est une aubaine puisque c'est justement là qu'est l'essence du dessin. S'il veut que les clairs aient leur chance, il doit d'abord s'occuper des sombres. Occupe-toi des sombres et la lumière s'occupera d'elle-même. On met de la matière (fusain, peinture etc.) si on veut du sombre, et si on veut du clair on en met presque pas. Tu mets, tu enlèves, tu mets, tu enlèves. Après ça dépend de ton degré d'exigence, tu arrêtes quand tu es content ou quand tu ne peux plus. C'est très simple de manier, ça coûte rien du tout, c'est agréable dès le premier progrès et ça peut rapporter gros, ça s'est vu ou du moins on l'a dit. Simple, économique et gratifiant, mais un peu long. C'est surtout un peu long avant qu'on y gagne sa vie, mais c'est comme ça ; denam'neyo*. Ingres* disait qu'il faut vingt-cinq ans pour apprendre à dessiner et une semaine pour apprendre à peindre ;

pendant longtemps, j'ai cru que c'était une ânerie. Eh bien non ! Meilleur est ton dessin meilleure est ta peinture. Dans mon monde à moi.

Nick Bolletieri* ne devait pas être facile à vivre. C'est dans son académie de tennis en Floride que furent formés beaucoup de très bons joueurs et joueuses, avec quelques grosses pointures comme Arias, Agassi ou Monica Seles. Pendant leur première année, les jeunes élèves étaient encouragés à frapper contre un mur autant de balles qu'ils voulaient mais aucun n'avait le droit de disputer le moindre match ; tu frappes, tu places, tu gagnes en vitesse et en force mais tu ne disputes pas. Ainsi, lorsque les élèves jouaient leurs premières rencontres, frustration mesurée et technique faisaient de jolis combats. Avec les tableaux c'est pareil ; d'abord tu fais tes frappes de balles, ça c'est ton dessin. Et ensuite, tu mets la couleur.

Dans mon monde à moi, j'aime à la folie les dessins à l'encre de chine, japonais ou/et chinois, je confonds toujours les deux, qui allient une très grande économie de gestes et de matières avec une grande efficacité esthétique. Maîtrise conjuguée de la technique et de l'esprit, rare et admirable, avec du charbon, une encre ou une peinture ! Fabrication ex nihilo* d'un objet que personne ne voudra jeter pendant des



Ma'Kassim, qui a mis au monde les enfants de ses filles, de ses nièces, et de quelques autres...

générations et des générations. Où laisserait-on mourir de faim quelqu'un qui dessine bien ?

Je m'autorise parfois le phantasme dans lequel on me dit : « OK Marcel, tu peux y aller ; nous, aux Comores, Mayotte comprise, tout ce qu'on veut c'est que le goût du dessin soit développé un peu plus qu'il ne l'est, ça ne devrait pas être bien difficile, alors tu t'y prends comme tu veux, à condition que ça ne coûte pas cher, c'est toi le chef, mais tu nous augmentes le goût du dessin dans la région ; on ne parle pas d'art, on veut du des-sin ! L'art, s'il y en a, on verra après ».

À l'étape suivante de mon fantasme je délivre la région qui aura été confiée à mon expérience de

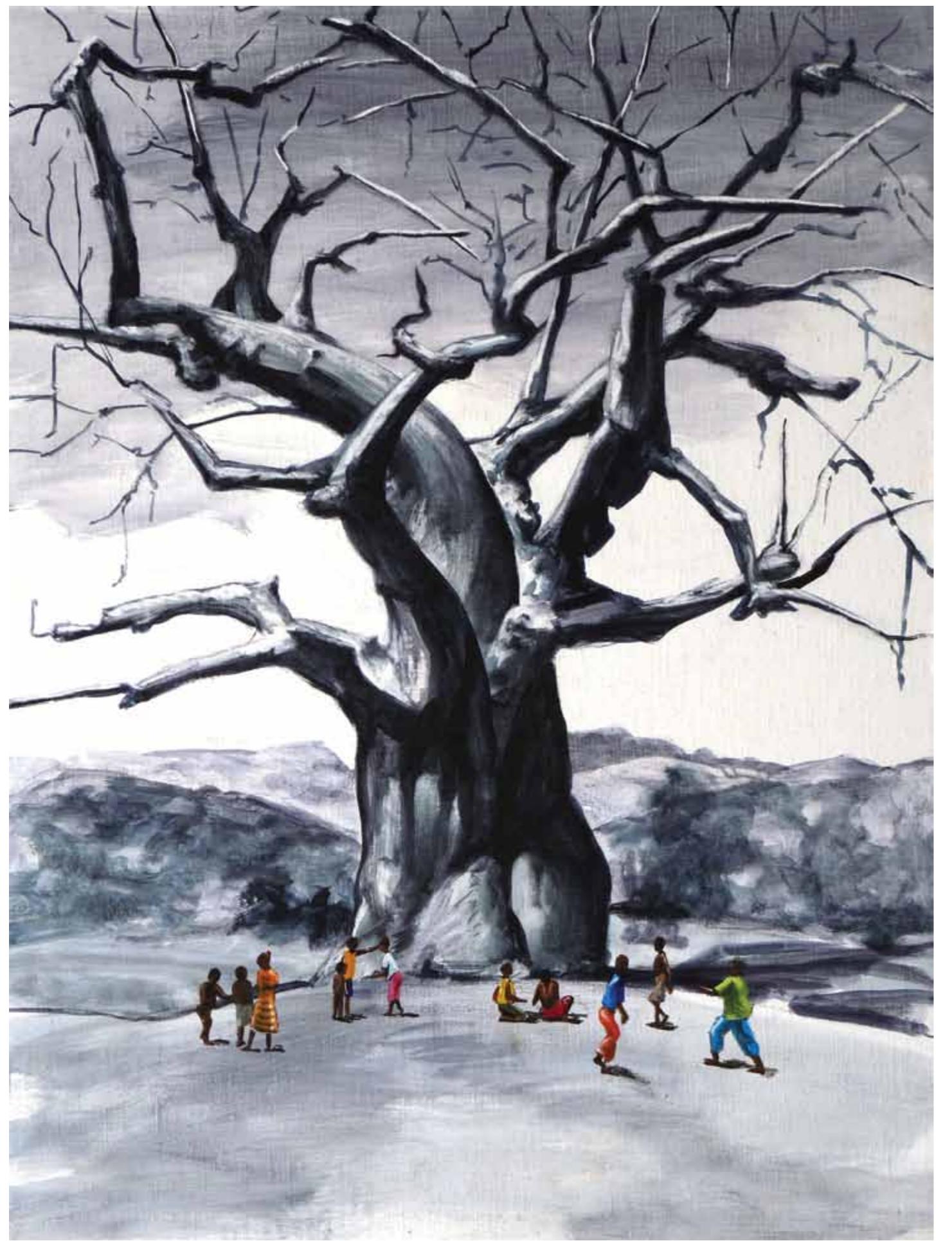
tous ses enseignants en arts plastiques. Et je les remplace par des dessinateurs qui dessinent bien, et qui n'enseigneront que ça ; le dessin et rien que le dessin. À la maison, ou n'importe où, on colorie comme on veut et tout ce qu'on veut, mais à l'école, on dessine. Uniquement des dessinateurs donc. Chinois de préférence. Parce qu'ici tout le monde est habitué aux Blancs et que ça nous fera des vacances, parce que les Chinois savent dessiner et ça fait un moment que ça dure, parce que un dessinateur chinois coûtera pas cher du tout comparé à ce qu'exigent nos normes européennes. On n'est pas obligé d'en prendre beaucoup. On en met une poignée dans chaque commune et ils nous font voir ce qu'est vraiment le dessin. Ils nous font voir ce qu'ils savent faire. On commence comme ça.



Les nouveaux profs seront chinois ou japonais, je m'en fiche mais je rechercherai des dessinateurs habitués à travailler à l'ancienne et à l'économie. Le dessin n'est pas seulement du magnétré* ; c'est aussi de l'économie. Du noir, ou une seule couleur, fusain, crayon, peinture, du papier et il n'y a plus qu'à faire. Et il paraît que ça peut aussi gagner gros. C'est rarement l'artiste lui-même qui gagne gros, ça se saurait mais plutôt sa descendance et celle de ses amis. S'il plait au Ciel et ce n'est pas souvent, je vous l'accorde, mais c'est arrivé et ça mérite donc que la société ne s'en désintéresse pas, qu'elle garde un œil dessus. On peut organiser un concours par exemple ; ça coûte rien du tout et ça ratisse large. On pourra sans problème trouver des donateurs, et peut-être des donateurs sérieux donc pas de problème a priori pour le papier, le fusain et les premiers prix ; le problème n'est pas là. Une fois réglée l'organisation, toujours un peu complexe, une fois décidé qui dessine quoi et où et avec quels matériaux, le vrai problème c'est le jury ; qui va décider que les dessins sont bons ou pas ? Jusqu'à présent les décideurs sont ceux qui savent (enseignants, fonctionnaires de la culture, artistes connus), ou ceux qui disent qu'ils savent (enseignants, fonctionnaires de la culture, artistes connus). En modifiant le jury on sélectionnera automatiquement des lauréats d'un autre genre, et c'est de cela dont j'ai envie.

Là intervient la phase trois de mon phantasme. Je composerais volontiers mon jury à l'ancienne, avec un représentant du clergé, un autre de la noblesse et un troisième du tiers état. Comme dans le temps. Juste le temps de voir si ça marche ; disons dix ans. Le but, c'est que quelques virtuoses émergent ; ils feront l'admiration de tous, un peu comme les footballeurs de l'équipe nationale lorsqu'ils gagnent un match et feront des émules, parce que dans la région tout le monde est un petit peu vantard. On met un bon troisième prix, un deuxième prix solide lui aussi, et un premier prix qui ne se moque pas du monde, on fournit papier et charbon de bois et, du début à la fin, c'est le même type de jury qui accepte ou qui refuse. Clergé, Gotha, et Tiers état ; un jury à l'ancienne pour un travail à l'ancienne.





Soulzak



Marc
2015



184



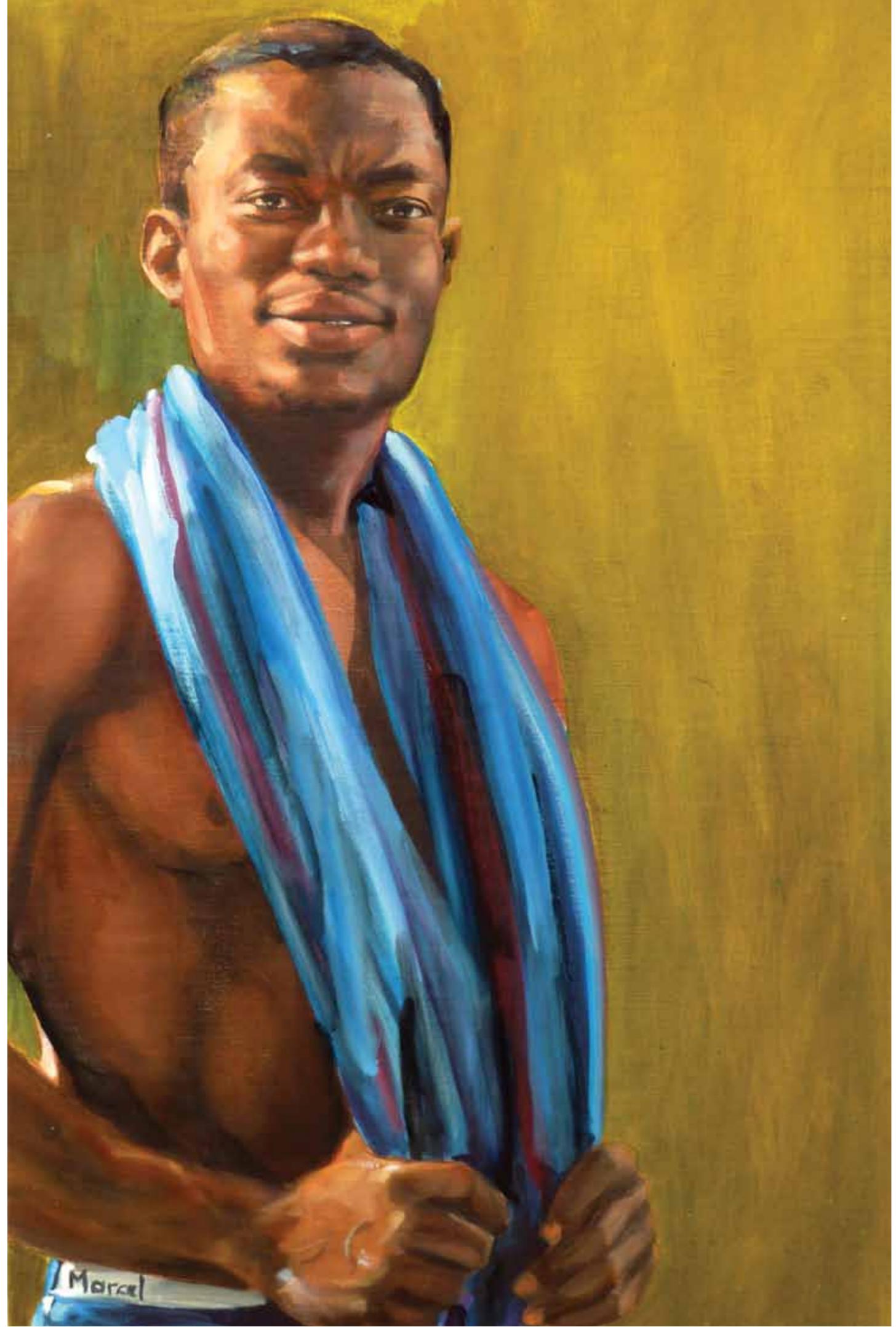
185





*Quand un sujet m'intéresse
il m'arrive de le reprendre,
en variant les compositions.
(voir pages 64 et 65)*

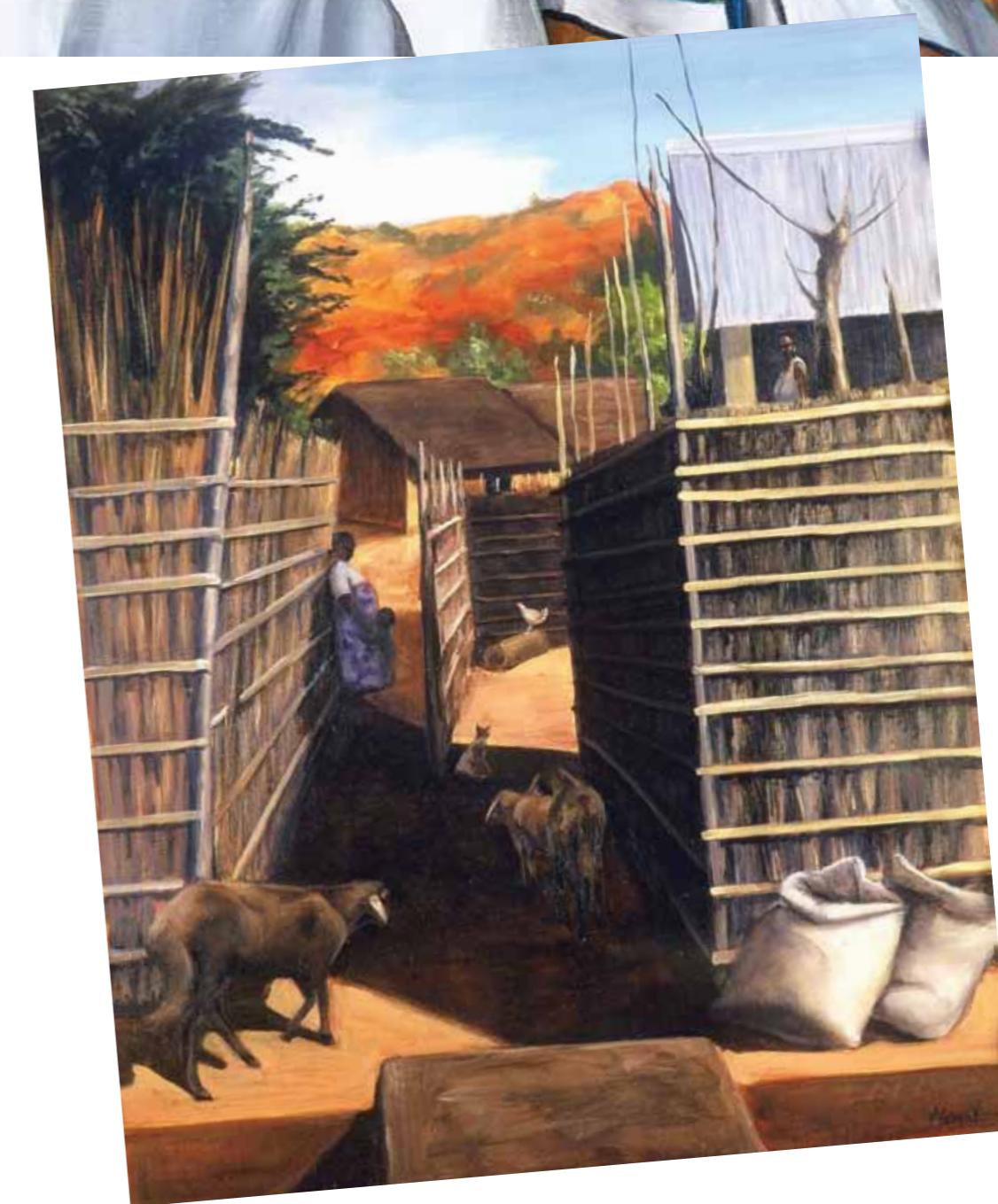


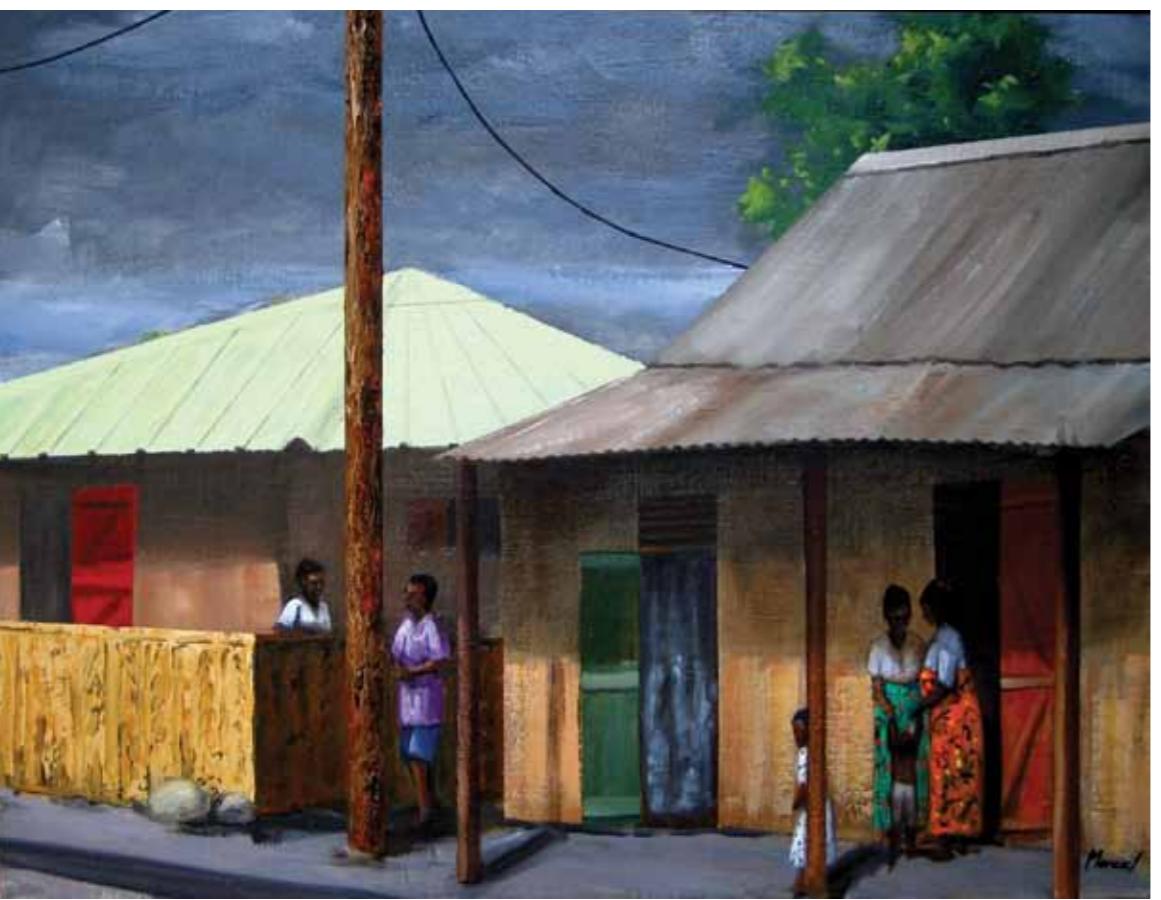


190



191

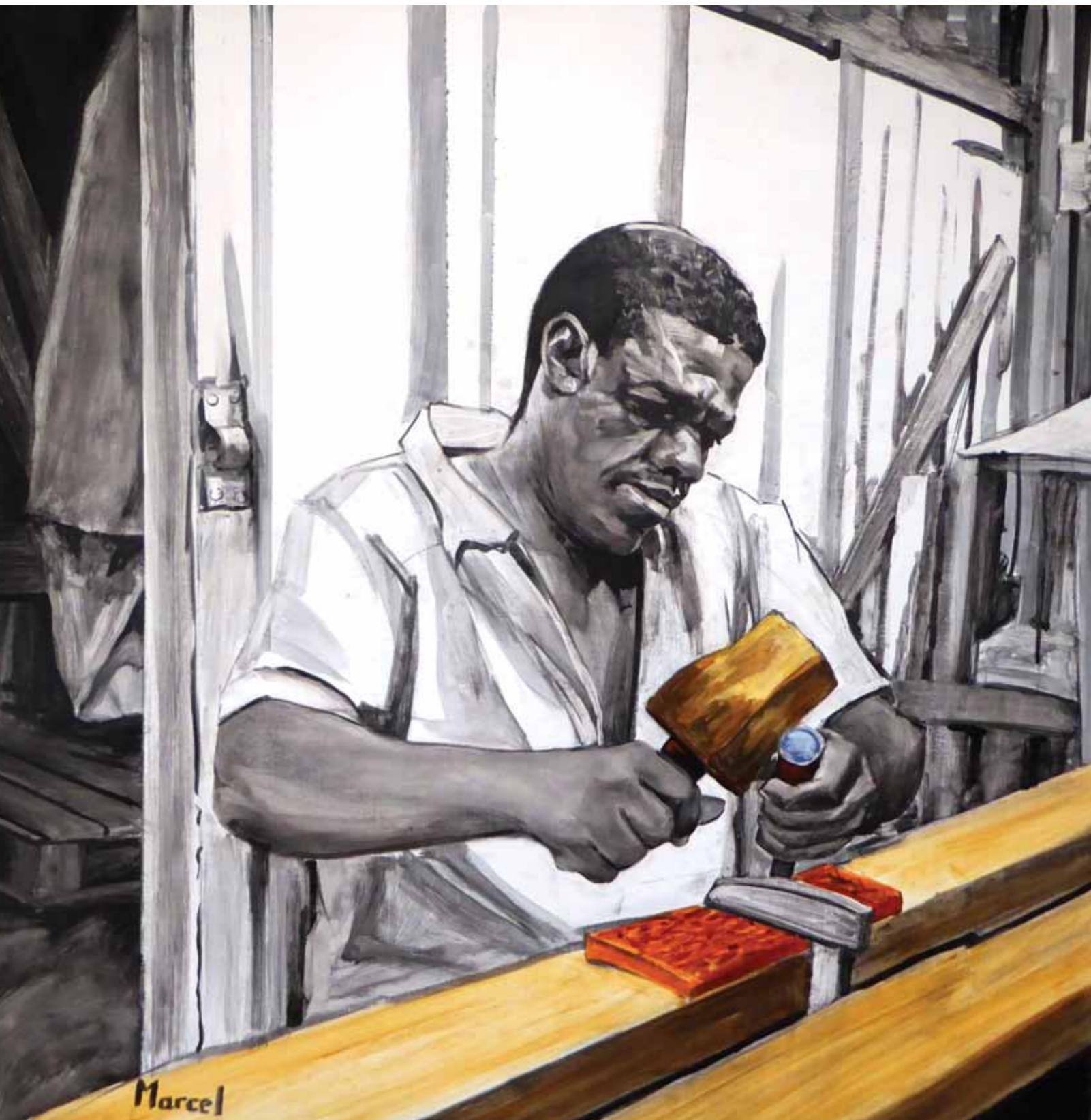




Le matriarcat est LA force constitutive de Mayotte ; pas la République.

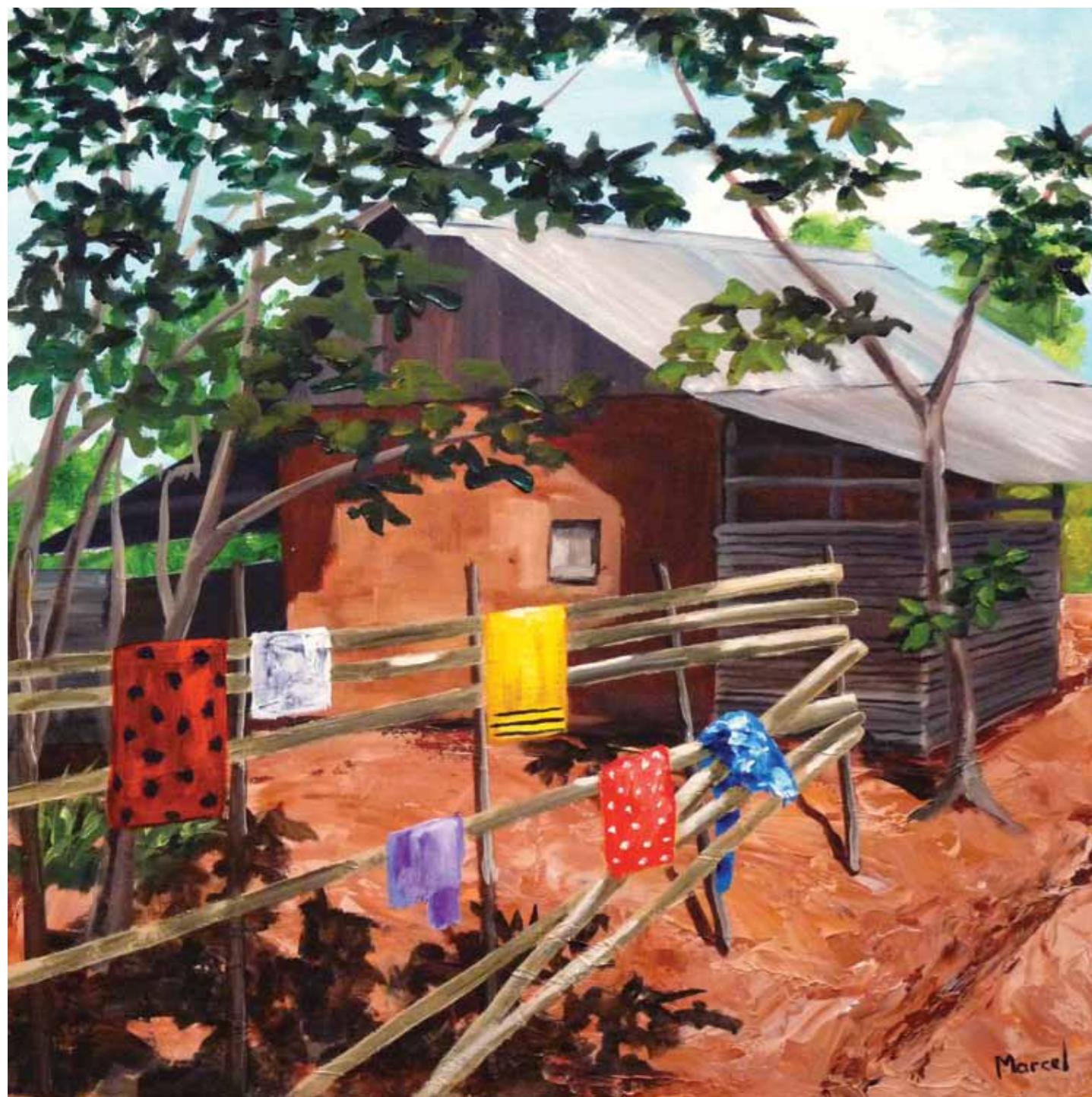


194

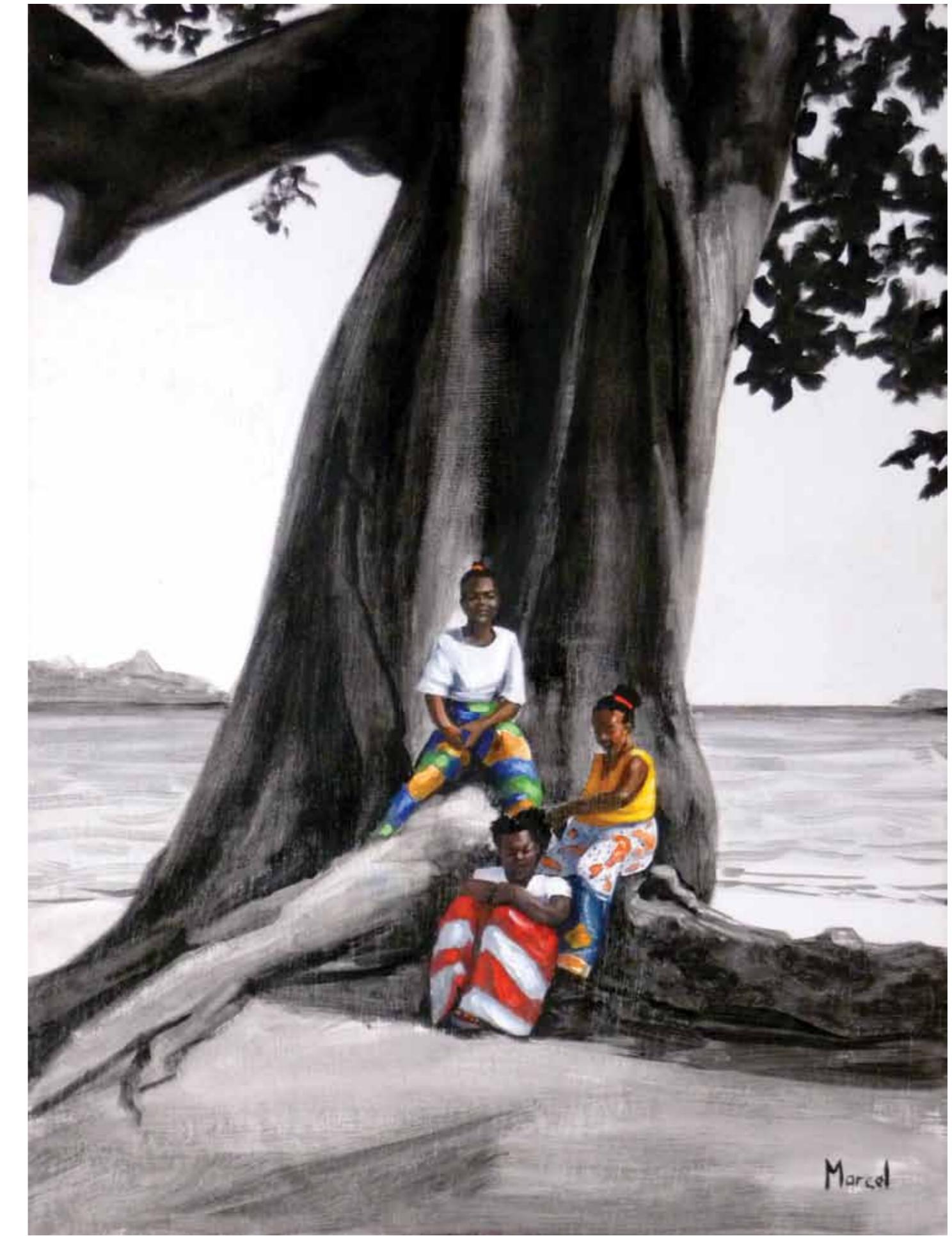


195

*Maarouf,
sculpteur sur bois de
la tradition anjouanaise.*



196



197



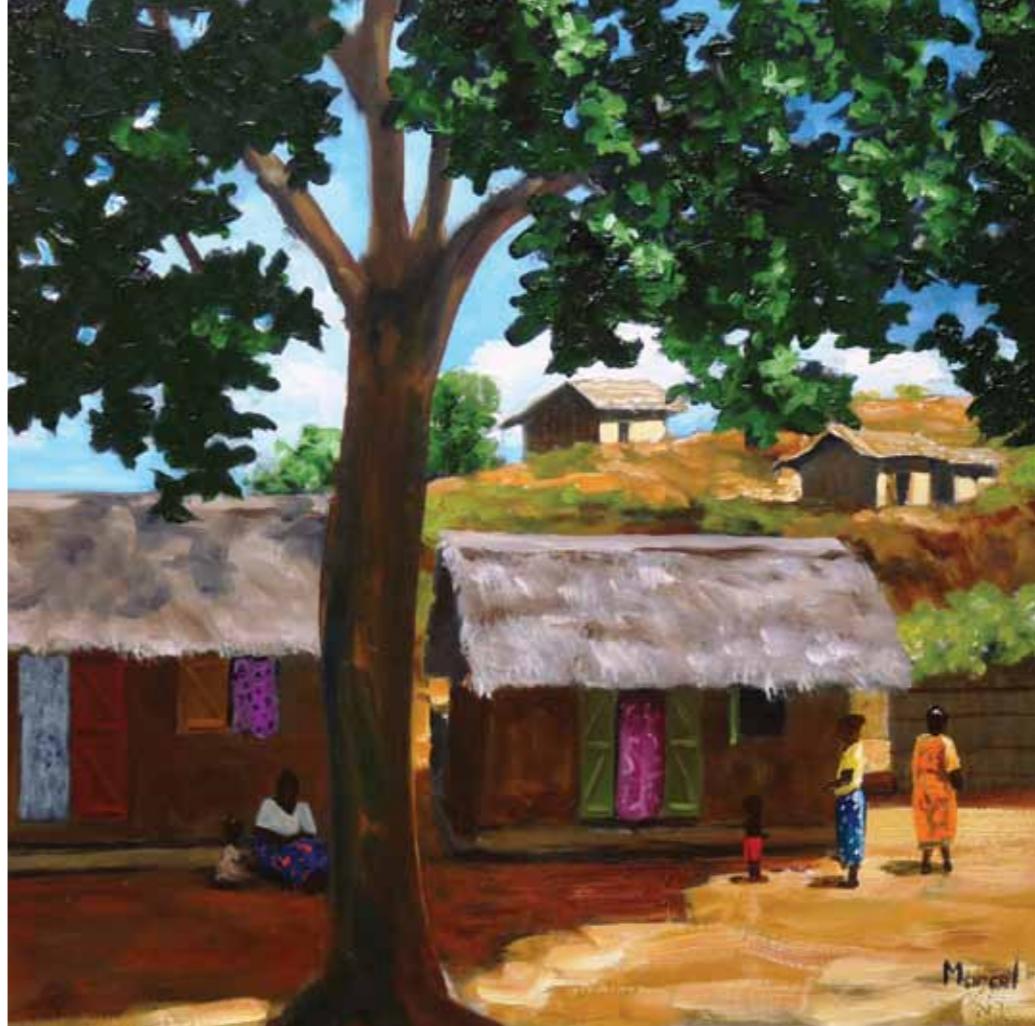
DILEMME DE MZUNGU

I est quinze heures, et sur le terrain du stade, juste de l'autre côté du mur de la cuisine, un enfant hurle. Pas un long hurlement de protestation comme le serait celui d'un enfant piqué par une scolopendre, pas un hurlement de colère comme ceux de la petite voisine lorsqu'elle n'obtient pas ce qu'elle veut, pas un long et aigu hurlement de terreur comme on en entend à la télévision, non, un hurlement à hoquets, à saccades, à staccatos, à respirations profondes et haletantes, avec de longs espaces de temps à autre, espaces si longs qu'on se demande si tout ne s'est pas brutalement arrêté, si le hurlement n'était pas l'effet d'un hasard, avant qu'un autre cri ne jaillisse, plus fort plus strident plus insupportable que le précédent. Un cri d'enfant que l'on bat. Et pas qu'une fois. Excédé, inquiet, presqu'en colère, je monte sur le parpaing placé contre le mur, qui me permet de voir tout le terrain et ses abords, les joueurs en liesse après un but marqué, les lavandières des samedis et dimanches matin, les jeunes gens qui fanfaronnent devant les jeunes filles qui minaudent, les chèvres qui broutent et les enfants battus. Jamais encore je n'avais été alerté par ce genre de cri. J'avais entendu les hurlements du

stade, des invectives, des injures, des borborygmes de fumeurs saoulards qui auraient mieux fait de se taire et d'aller dormir, des cris d'enfants ayant perdu leurs sœurs, leurs frères, leur ballon ou tout ça à la fois, mais jamais encore de cris d'enfant battu. Ils sont là, à dix mètres, juste en bas de la butte, un adulte de vingt-cinq-vingt-six ans, qui tient serré dans la main droite le poignet d'un garçon de sept ou huit ans, et qui agite férocelement une badine ou un brin d'herbe folle dans sa main gauche, devant trois autres enfants plutôt goguenards, dont la sœur aînée qui fait la leçon à son petit frère, façon schtroumpfette à lunettes, qui le tance, le sermonne et encourage l'adulte frappeur, lequel, renseignements pris, est l'oncle du gamin, ou son cousin, ou son demi-frère, ou le frère du cousin du deuxième mari de la tante de sa mère, bref, quelqu'un de la famille. Ce sont des voisins.

Je fais quoi moi ? Je téléphone à l'ARS* ? Au commissariat ? A la Cour européenne des Droits de l'Homme ? A Brigitte Bardot ?

* ARS, Agence Régionale de Santé ; anciennement la DASS



*Mon tout premier voisinage ;
c'était en 1993*

Je suis très embêté tandis que s'installe un dilemme dont je n'ai que faire. Mon café est prêt, mon travail m'attend et je n'aime pas du tout entendre des hurlements pendant que je travaille.

Du haut de mon parpaing je vois l'adulte qui lève à nouveau le bras, le petit qui se recroqueville et hurle de plus belle, la grande sœur qui admoneste, les frères et cousins qui se marrent, puis le gamin s'échappe, tout le monde court après, je ne vois plus rien et le paisible brouhaha de la vie quotidienne enveloppe le quartier comme avant ; je peux me remettre à travailler. C'était avant-hier.

Aujourd'hui ça recommence. Les mêmes protagonistes, mais dans la cour à côté cette fois, juste derrière mes tôles. Même dilemme ; je fais quoi ?

Pour commencer je me renseigne, et j'apprends alors simultanément trois choses. La première c'est que le gamin est corrigé avec l'accord plein et entier de sa mère, laquelle aurait administré les verges elle-même si elle avait été là, et si son embonpoint lui avait laissé la vitesse suffisante pour attraper le lascar. On ne parle pas du père, qui n'habite pas loin mais qui n'est là que pour les cérémonies religieuses, et qui au demeurant n'a pas besoin d'être là puisque la mère y est.

La deuxième chose qu'on m'apprend c'est que le même hurle sitôt qu'il pense qu'on va le battre, ce qui n'est pas rare chez les enfants, et c'est vrai qu'il n'a aucune marque ni sur les jambes ni sur la figure. Et la troisième chose c'est qu'il est persécuté parce qu'il ne veut pas aller à l'école coranique, et là, franchement, devant toutes ces réponses, ma question fondamentale a cessé d'être « que dois-je faire ? » pour devenir « dois-je faire quoi que ce soit ? »

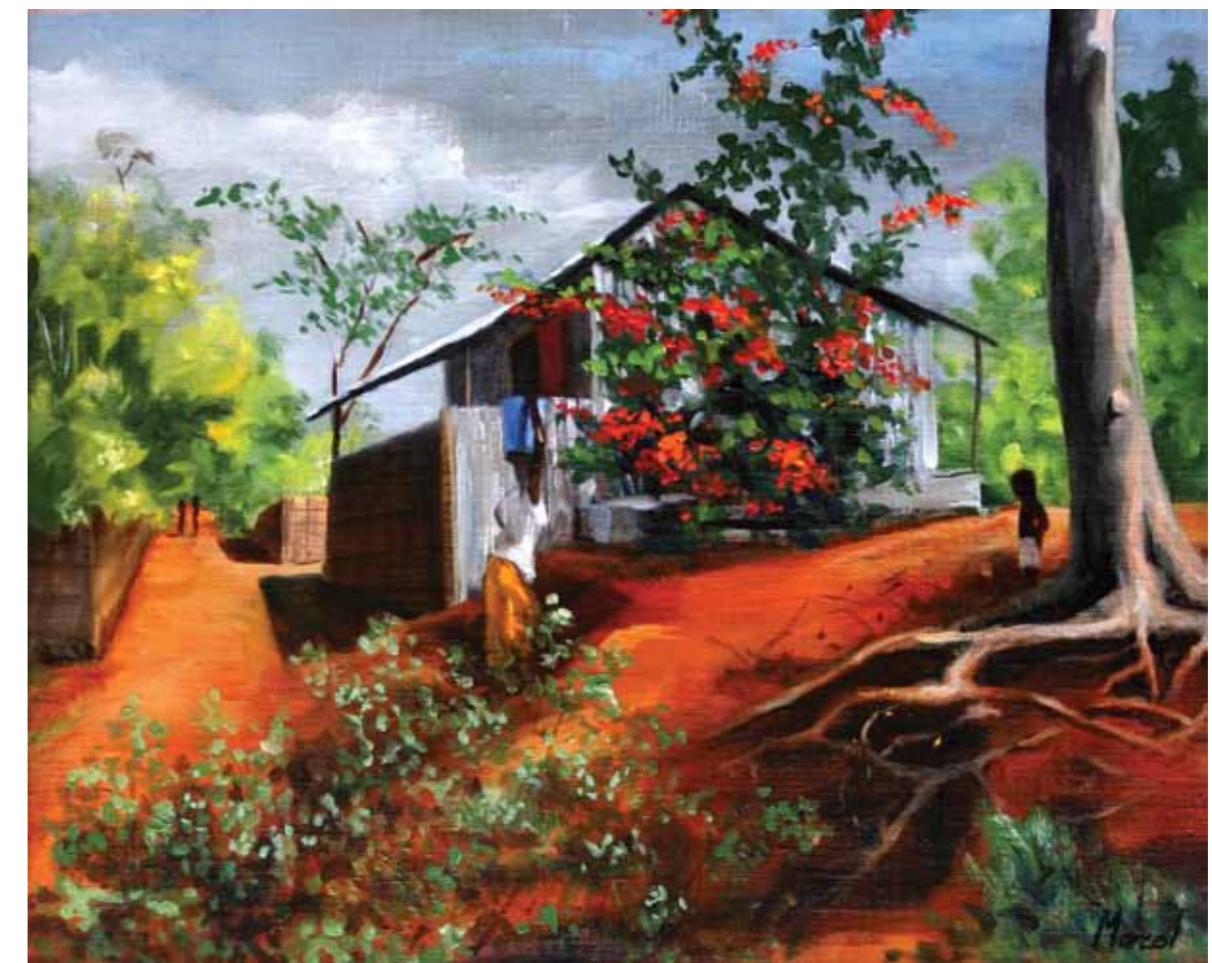
Car après tout je suis qui pour intervenir, donner des conseils ou simplement exprimer mes états d'âme ? Je ne suis ni de la même famille ni de la même religion. Je n'ai aucune autorité pour dire quoi que ce soit et m'y essaierais-je que le voisinage tout entier me dirait que ce qui me reste à faire c'est de continuer à barbouiller mes couleurs en ne m'occupant de rien. Je ne critique donc pas. Ils sont chez eux. On me parlera alors de République et de ses lois qui sont, ou devraient être les mêmes pour tous ; je répondrai que je m'en fiche, que jamais depuis que je suis à Mayotte je n'ai osé dire que j'y étais chez moi. Au mieux, lorsque je m'y sens bien, je suis chez moi chez eux, mais je suis d'abord et avant tout chez eux. C'est comme ça ; denam'neyo.



Marcel

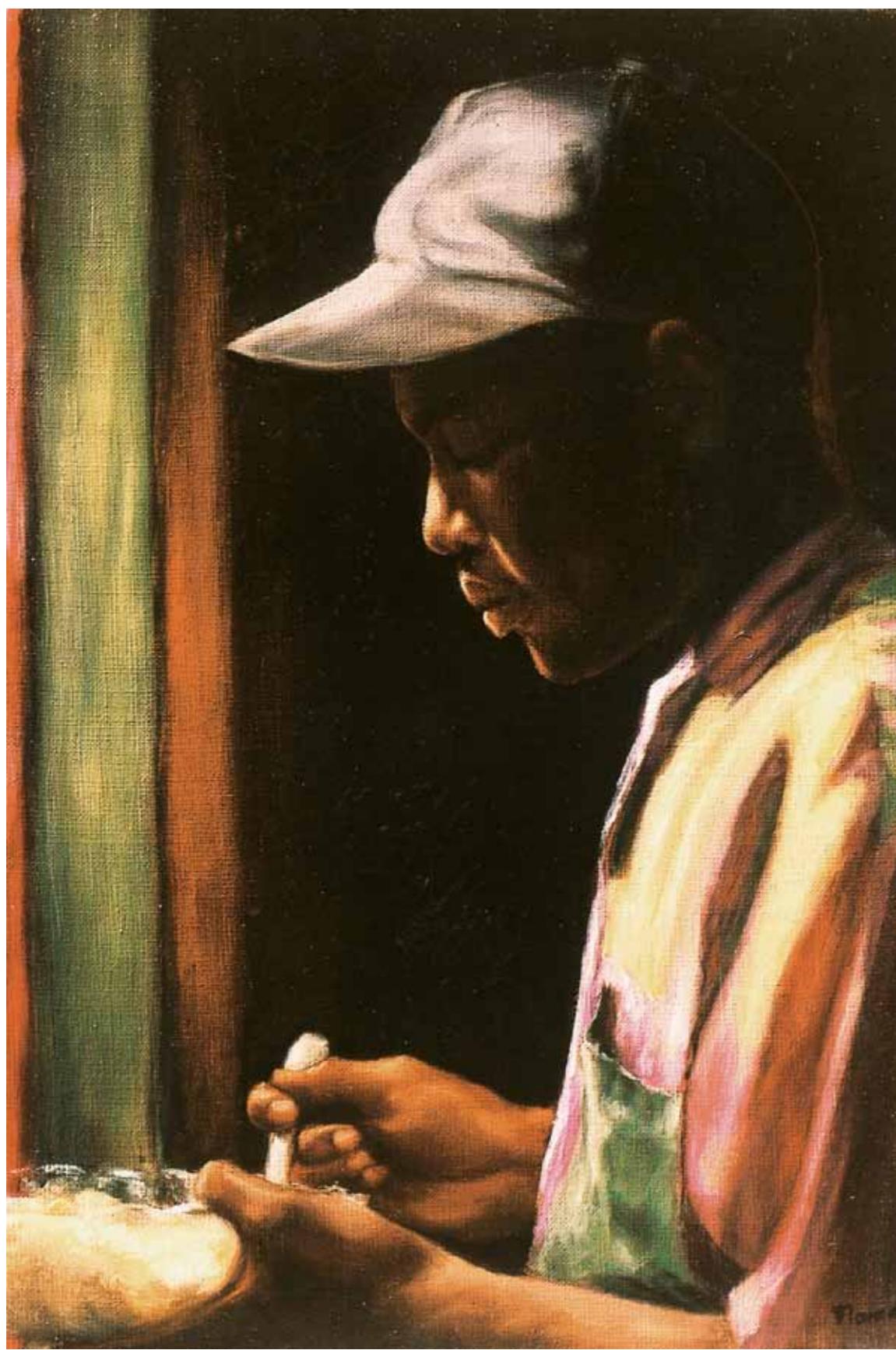


202

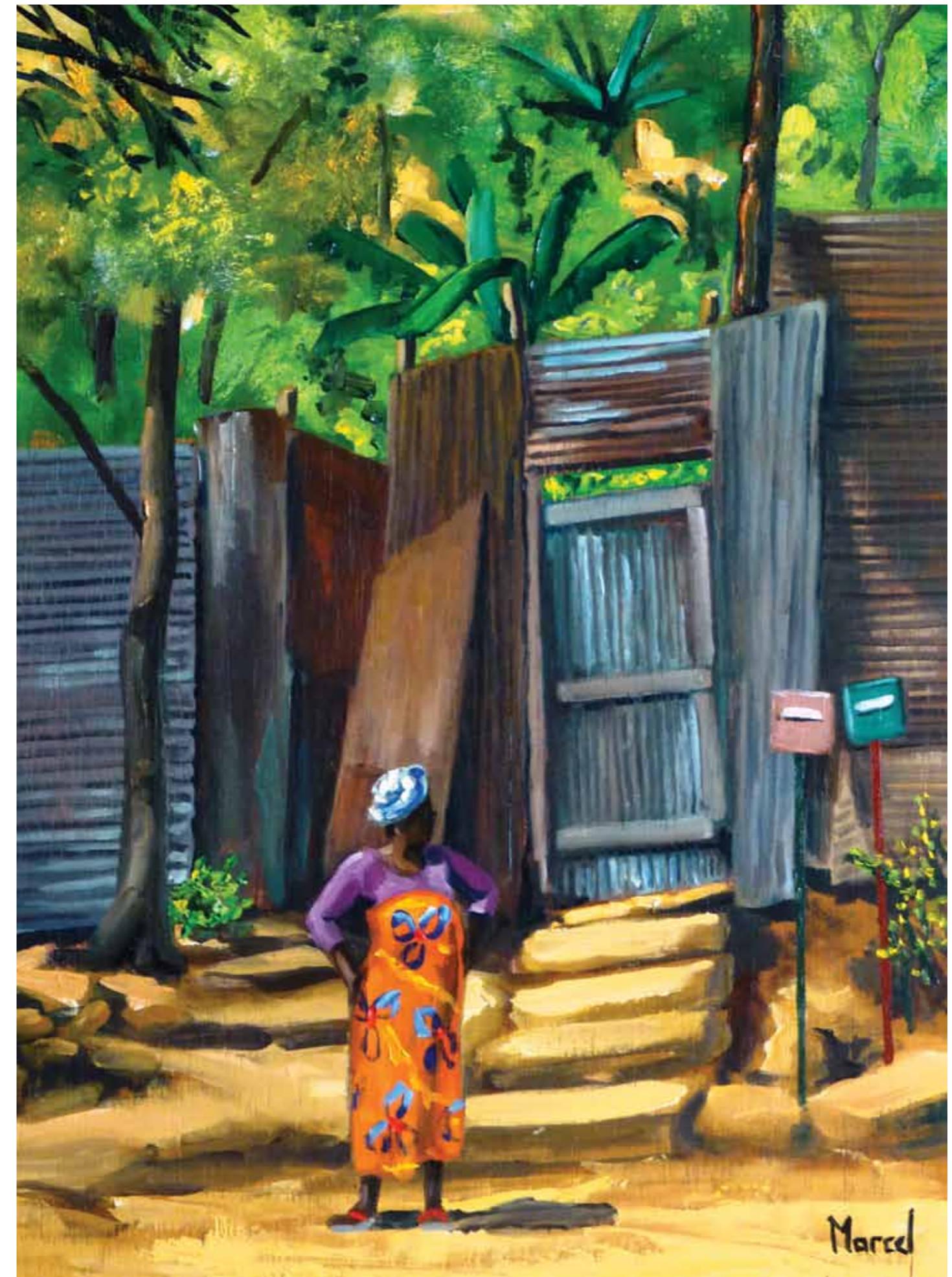


203

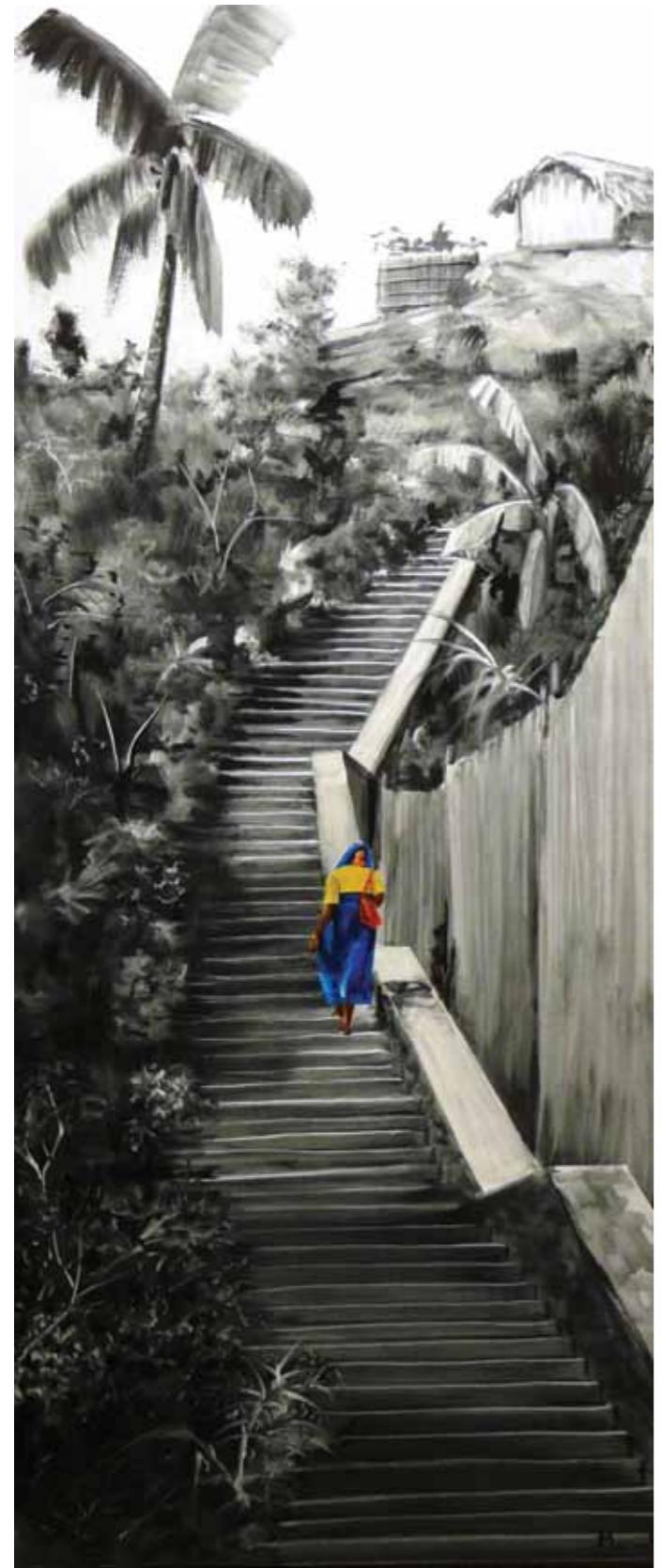




204



205

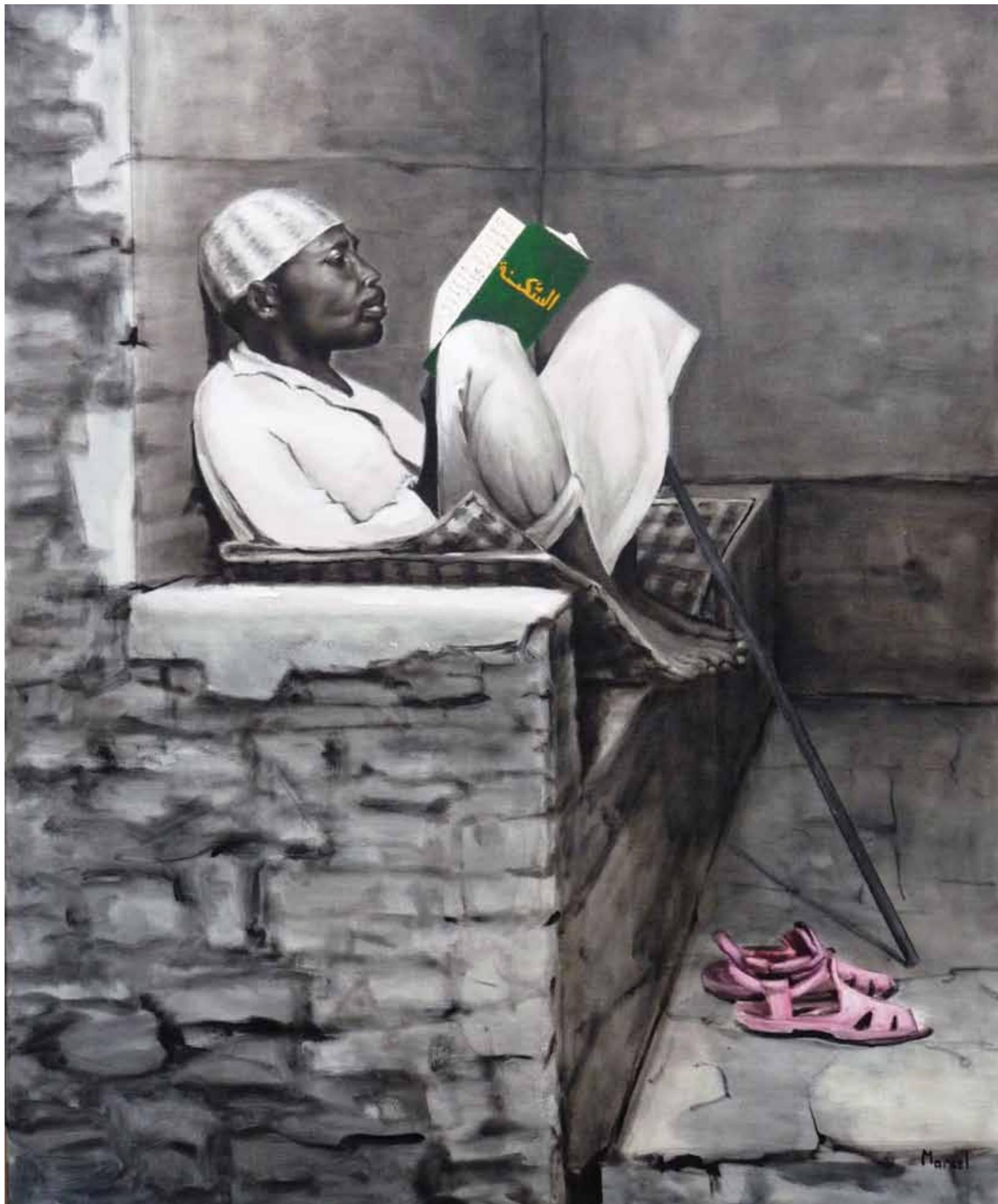


RAMADAN

C'est la saison. Tout le monde se précipite pour rentrer chez soi avant 18h 30, fin officielle du jour; lorsque le muezzin ou le hautparleur qui le remplace appellent à la prière après laquelle le jeûne sera rompu. Pour rentrer à la maison la plupart conduisent comme des malades, encore pire qu'habituellement, pressés qu'ils sont de rentrer chez eux où les attend le dîner, bien meilleur qu'à l'ordinaire, préparé par l'épouse restée à la maison. Et si l'épouse travaille ? La mère ou la sœur ou la cousine ou l'Anjouanaise de passage et de service auront préparé le dîner festif composé de toutes sortes de choses, riz, manioc, fruit à pain, viande, poisson, volaille, samossas ; rien à voir avec le dîner habituel composé d'un plat de viande ou de poisson accompagné de riz. Les rues de Mamoudzou, à cette heure-là congestionnées, sont presque vides et les seules voitures qu'on y croise sont conduites par des Wazungu*, lesquels, comme chacun sait, ne font pas le ramadan et profitent du calme pour venir faire leurs courses en ville.

Il y a vingt-quatre ans j'habitais à Bandraboua, un village du nord de l'île et j'ai fait le ramadan. Pendant six jours très exactement. Six jours qui ne compteront pour rien dans mon salut puisque, s'il faut en croire une autorité locale consultée à l'époque, si on ne fait pas tout c'est comme si on ne faisait rien. Même si on fait tout et qu'on ne fait pas UN jour, c'est comme si on n'avait rien fait. Allah est comme ça paraît-il. Miséricordieux mais intransigeant sur le ramadan. Tant pis pour moi.

L'expérience n'aura cependant pas été complètement inutile. Je n'aurai pas fumé pendant six jours, ce qui était déjà ça de pris. Six demi-journées pour être précis puisque dès la tombée du jour j'avais le droit d'en griller autant que je voulais. Ne pas manger était facile. Je me passai même du café du matin et le soir, à la rupture du jeûne, je n'avais pas grand faim. Ne pas boire était plus difficile mais j'évitais de courir, de marcher en plein soleil, de transpirer et c'était supportable. Ne pas fumer était éprouvant. Au point que je suis aujourd'hui persuadé que les fumeurs qui font ramadan se divisent en deux catégories ; ceux qui sont très très forts et ceux qui fument en cachette. J'ai fait le ramadan parce que j'avais envie d'être comme tout le monde dans le village, et j'ai arrêté au bout de six jours parce que je ne voyais plus l'intérêt de faire semblant d'être comme tout le monde. Je ne choquai personne,





tout un chacun dans le village s'attendant à quelque chose comme ça puisque, la chose est connue, les wazungu*ne sont pas capables de souffrir autant que les vrais croyants, lesquels disposent, avec l'appui du Miséricordieux, de toute la force du monde pour endurer sans se plaindre les privations et la fatigue imposées par leur foi. Sans se plaindre certes, mais pas sans le dire. On a faim, on a soif, on a envie de fumer; on est fatigué, très fatigué, vous pouvez pas comprendre, on a mal à la tête, et le ventre, c'est pas ça, et en plus on ne peut pas mater ce qu'on veut, bref il faut drôlement aimer son Créateur pour endurer; pour lui, des tourments pareils. Le ramadan c'est la souffrance, et la souffrance ce n'est pas drôle ; il faut que ça se sache. Je souffre bon sang de bonsoir; voyez par vous-même !

Le ramadan se fait et se raconte. « U fungu léo ? » On commence par poser la question ; « tu fais le ramadan aujourd'hui ? » Si vous êtes mzungu* et que vous répondez oui personne ne vous croit. Des grands sourires, des haussements d'épaule, des mouvements de tête goguenards, façon « tu ne me la fais pas ». Si vous répondez non on prendra un air étonné et on vous demandera pourquoi. Répondre parce que je n'ai pas envie n'arrêtera pas les questions, lesquelles relèvent du jeu, plus que de la recherche d'information. J'ai constaté au fil des années, ici à Mayotte et dans ses villages, qu'il suffit de répondre je ne suis pas musulman pour que vos interlocuteurs soient satisfaits. Mayotte est tolérante. Foncièrement, constitutivement tolérante. Têtue mais tolérante. On ne peut pas tout avoir.